

L'identité culturelle bretonne; La Bretagne dans la littérature au XIXe siècle.

(2009) A.C. van Voorst

University of Groningen

ID	537
Mother ID	511
Name	Van.Voorst.A.C.
Publish	yes
OAI name	Student_thesis
Path	root/Master/DoorstroomMasters/RomaanseTalenCulture/2009/Frans/Van.Voorst.A.C./
Created on:	2009-10-08 13:08:36
Last modified:	2009-10-08 13:08:39
Digital ID	4acde454093e0
Specialization	DMROTC
Original title	L'identité culturelle bretonne; La Bretagne dans la littérature au XIXe siècle.
Engelse vertaling van de titel	L'identité culturelle bretonne; La Bretagne dans la littérature au XIXe siècle.
Exchangeable	no
Printing on demand	no
Year issued	2009
Language	fr
Author(s)	A.C. van Voorst;
Supervisor(s)	Guinoune; Roué;

TABLE DES MATIÈRES

	page
REMERCIEMENTS	4
INTRODUCTION	5
1. CADRE HISTORIQUE ET CULTUREL	7
1.1 HISTOIRE DE LA BRETAGNE	7
1.1.1 Jusqu'au Moyen Age	7
1.1.2 L'union de la Bretagne à la France : 1532 – XVIII siècle	13
1.1.3 XIX siècle	16
1.2 L'IDENTITÉ CULTURELLE BRETONNE	19
1.2.1 L'identité culturelle	19
1.2.2 La vie quotidienne : le monde rural	22
1.2.3 La ville	25
1.2.4 Le Romantisme breton : Barzaz Breiz, Hersart de la Villemarqué	27
1.3 LA FRANCE	30
1.3.1 La politique et la philosophie linguistique	31
1.3.2 Le tourisme émergent : les chemins de fer	34
2. LE REGARD DE LA FRANCE SUR LA BRETAGNE	38
2.1 CADRE LITTÉRAIRE	38
2.1.1 Le Romantisme et le récit de voyage	38
2.1.2 Les auteurs	41
2.2 LES HOMMES	47
2.2.1 La religion	47
2.2.2 La langue	53
2.2.3 Les habitants	55
2.3 LA NATURE BRETONNE	60
2.3.1 Le paysage	60
2.3.2 La mer	64
2.3.3 Les Bretons et la nature	67

3. LE REGARD D'UN BRETON SUR SA RÉGION	71
3.1 JEAN-MARIE DÉGUIGNET	71
3.2 LES BRETONS	74
3.2.1 Les langues	74
3.2.2 La religion	77
3.2.3 La politique	79
3.2.4 La société	82
3.2.5 L'homme dans son environnement	88
CONCLUSION	92
BIBLIOGRAPHIE	94
ANNEXES	96
Annexe 1 La limite de la langue bretonne	96

REMERCIEMENTS

Avant tout, je tiens à remercier Ronan Coadic, professeur à l'Université Rennes 2, Haute Bretagne, qui a éveillé mon intérêt pour l'identité culturelle bretonne et qui m'a inspirée à faire plus d'études dans ce domaine. Je tiens également à remercier Anne-Marie Guinoune, ma directrice de mémoire, et Alberte Roué, deuxième lectrice, qui m'ont aidée à mener à bien ce travail, par leur soutien pratique et par leurs suggestions. Merci aussi à ma famille et à mes amis pour leurs encouragements pendant cette période.

INTRODUCTION

L'identité culturelle est un terme utilisé dans beaucoup de discussions récentes. Dans un monde qui laisse de moins en moins de place pour les différences culturelles, les gens se concentrent plus sur leur propre identité et en sont plus conscients. En France, les régions mettent en avant leurs particularités : il en va de même pour la Bretagne. Les Bretons montrent de l'intérêt pour leurs origines et pour la langue bretonne. Le nombre d'élèves dans les écoles bilingues a beaucoup augmenté ces dernières décennies.

Cet intérêt pour l'identité régionale bretonne, est-il une tendance de ces dernières années ou cette conscience était-elle déjà présente au XIX^e siècle ? La Bretagne de cette époque est divisée en deux parties, politiquement, mais aussi au niveau culturel : la Haute- et la Basse-Bretagne. Yves Le Gallo explique où se trouve la frontière au début du XIX^e siècle :

On entend par Basse-Bretagne la partie de la péninsule armoricaine située à l'ouest de la ligne de séparation des langues, dont le tracé s'établit, au début du XIX^e siècle, depuis Plouha, sur la baie de Saint-Brieuc et la Manche, jusqu'à l'embouchure de la Vilaine sur l'Atlantique, et même jusqu'au Pays de Guérande, dans le diocèse de Nantes.¹

Les habitants à l'ouest de cette frontière parlent le breton et ceux à l'est, le gallo et le français.² Les gens ne vivent pourtant pas cette division comme la plus importante. Comme nous le verrons, les habitants se sentent plutôt liés à un niveau local : leur propre commune forme leur réalité quotidienne. Un sentiment d'identité régionale bretonne est alors moins présent parmi le peuple. Sous l'influence du Romantisme, les auteurs français montrent pourtant de l'attention pour les différences régionales. Dans cette étude, nous examinerons de quelle manière les auteurs s'intéressent à la Bretagne et la décrivent, en comparaison avec la vision des Bretons.

Nous insisterons sur les différentes images de la Bretagne créées dans la littérature en posant la question suivante :

Comment l'identité culturelle bretonne est-elle perçue dans la littérature au XIX^e siècle ?

Nous nous intéressons particulièrement à la Bretagne du fait de la position particulière qu'a connue cette région dans l'histoire de la France. Elle est restée indépendante jusqu'au XVI^e siècle et ne

¹ Le Gallo, Y., (1991), *Clergé, religion et société en Basse-Bretagne : Tome I*, p.15.

² Voir annexe 1 pour une carte avec la frontière approximative.

s'intègre dans le pays qu'à partir de la Révolution en 1789. La région a donc connu une longue période d'indépendance qui a joué un certain rôle dans la constitution d'une identité régionale. Le XIX^e siècle est une période de changements pour la Bretagne. La région se voit intégrée dans la France et connaît donc des transformations sur le plan politique et administratif. Nous verrons qu'une telle période d'incertitude fait réfléchir les habitants à leur propre identité. Doit-on se sentir breton ou plutôt français ou les deux à la fois ?

Nous essaierons de répondre à la question principale en étudiant quatre livres portant sur la Bretagne : trois ouvrages d'auteurs français et un ouvrage écrit par un Breton. Afin de reconstituer une vision plus large de la France sur la Bretagne, nous avons choisi trois ouvrages divers : un roman d'aventures, *Les Chouans* de Honoré de Balzac, un journal intime, *Mémoires d'un touriste* de Stendhal et un récit de voyage, *Par les champs et par les grèves* de Gustave Flaubert et de Maxime Du Camp. Pour l'ouvrage breton, nous avons choisi les *Mémoires d'un paysan Bas-breton*, l'autobiographie de Jean-Marie Déguignet. Nous nous intéressons particulièrement à ce livre car l'auteur n'est pas un écrivain au sens propre du mot. Il écrit ses mémoires sans avoir l'intention de les faire publier et ne se soucie donc guère de l'opinion des autres Bretons, il nous confie alors une opinion très sincère.

Dans le premier chapitre, nous donnerons un cadre historique de la Bretagne jusqu'au XIX^e siècle, ainsi qu'un cadre culturel de la période concernée. Nous évoquerons l'histoire de la Bretagne afin de mieux comprendre comment la région évolue vers la région française qu'elle est devenue au XIX^e siècle. Nous verrons quelle est sa relation avec les pays voisins et s'il y a un sentiment d'unité parmi le peuple. Nous traiterons la notion d'identité culturelle, pour ensuite l'appliquer à la situation bretonne. Enfin, nous observerons l'opinion qu'a la France sur la Bretagne et les Bretons. Ceci nous aidera à mieux comprendre comment les auteurs qui sont centraux dans cette étude, se constituent une certaine image de la région.

Le deuxième chapitre se focalise sur les trois romans français : *Les Chouans*, *Mémoires d'un touriste* et *Par les champs et par les grèves*. Nous exposerons brièvement la vie des auteurs afin de comprendre leur choix d'écrire sur la Bretagne. Ensuite, nous analyserons les différentes images que créent ces auteurs de la région française à l'aide d'un certain nombre de thèmes qui se manifestent dans les trois romans. Nous nous baserons sur deux piliers qui, ensemble, forment l'identité de la Bretagne : les hommes et la nature.

Puis, nous évoquerons le regard d'un auteur breton sur sa propre région : Jean-Marie Déguignet, qui donne une opinion tranchée sur notamment les Bretons. Son autobiographie se concentre sur quelques idées récurrentes, parmi lesquelles la religion et les langues. Nous ferons une comparaison entre les romans français et son travail : les auteurs français se focalisent-ils sur les mêmes thèmes que l'auteur breton ?

1. CADRE HISTORIQUE ET CULTUREL

1.1 HISTOIRE DE LA BRETAGNE

Dans ce premier paragraphe, nous nous occuperons de l'histoire de la Bretagne jusqu'au XIX^e siècle. Nous partagerons l'histoire en trois périodes : la période jusqu'à l'union de la Bretagne à la France en 1532, la période de 1532 jusqu'au XVIII^e siècle et enfin le XIX^e siècle. Nous nous intéresserons surtout aux relations politiques de la Bretagne avec d'autres peuples ou avec des pays, principalement avec la France. Nous élaborerons l'histoire et le lien de la Bretagne avec ces pays pour mieux comprendre la situation de la Bretagne au XIX^e siècle. Nous verrons comment la Bretagne se développe d'une région à l'écart en une région intégrée dans le reste du pays. Cette description nous permettra de mieux percevoir la Bretagne que rencontrent les auteurs que nous évoquerons plus tard. En même temps, nous nous demanderons si, pendant les différentes périodes, une certaine identité culturelle bretonne est déjà présente. Dans le paragraphe suivant, nous reviendrons sur cette notion et pour observer comment cette identité est présente dans la vie au XIX^e siècle.

1.1.1 Jusqu'au Moyen Age³

L'histoire de l'homme en Bretagne commence à la préhistoire, mais ce n'est qu'au Néolithique que celui-ci commence à soumettre la nature et à domestiquer le paysage. C'est également de cette époque que datent les fameux dolmens et menhirs, souvent associés à la culture bretonne. A partir de 500 av. J.-C., la presqu'île tombe sous l'influence de populations celtiques. Cinq peuples se partagent la région : les Osismes (dans la région de Cornouailles actuelle), les Vénètes (région de Vannes), les Namnètes (région de Nantes), les Coriosolites (région de Saint-Malo) et les Riédones (région de Rennes). Nous retrouvons les noms de ces peuples dans les grandes villes actuelles. Le commerce se développe sur la côte, l'Armorique⁴ importe du vin de la Méditerranée, et l'économie est prospère.

En 57 av. J.-C., l'Armorique est soumise à l'empire romain de Jules César. L'époque gallo-romaine connaît une politique d'urbanisation et les agglomérations sont développées et transformées selon le modèle romain : des bains publics, des temples, des adductions d'eau se construisent. Malgré ces influences romaines apparentes, les cinq cités armoricaines conservent une très large autonomie.

³ Les informations dans ce paragraphe sont extraites de Chédeville, A. et Croix, A., (1996), *Histoire de la Bretagne* et de Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*.

⁴ L'Armorique est le nom de la presqu'île avant l'immigration des Bretons des îles britanniques. Nous évoquerons ce sujet plus tard dans ce texte.

L'empire n'intervient que, par exemple, en cas de conflit entre des villes. De plus, certains domaines semblent beaucoup moins romanisés que d'autres, comme par exemple celui de la religion, qui garde ses propres dieux gaulois. Les campagnes sont également beaucoup moins imprégnées que les villes. La Bretagne reste sous l'influence romaine pendant plusieurs siècles, jusqu'aux invasions des pirates francs et saxons à la fin du III^e siècle. C'est alors que le commerce et les courants économiques sont désorganisés, les grandes villes abandonnées. Ce déclin est renforcé quand, en 410, les Romains abandonnent la Bretagne ainsi que la Grande Bretagne. André Chédeville mentionne qu'à partir de ce moment, l'Armorique semble se trouver à la périphérie du monde romain et échapper à ce qui restait de l'autorité romaine.

C'est à partir de cette époque qu'arrivent plus de Bretons (de la Grande-Bretagne) en Armorique, en tant que réfugiés. A la fin du VI^e siècle, suite à l'immigration, l'Armorique est également désignée comme Britannia. Ces migrations ne doivent pourtant pas être vues comme des invasions. André Chédeville dit que les migrations britanniques « *[furent] plutôt l'accélération dans un même sens des relations qui, depuis des siècles, unissaient les deux rives de la Manche qui jouait plus le rôle d'un lien que celui d'un fossé.* »⁵ Les peuples des deux côtés de la Manche sont en contact depuis longtemps et ils parlent la même langue - ou presque. De plus, les Bretons font partie de l'empire romain tout comme les Armoricains et partagent donc la cause romaine. C'est également cette cause romaine qui donne lieu à la première vague d'immigration à la fin du III^e siècle. En effet, les Romains font venir des Bretons pour renforcer leur défense côtière contre les pirates saxons et irlandais. L'immigration ultérieure n'est plus uniquement militaire. Des membres du clergé, les « saints » accompagnent les émigrés, forcés d'abandonner leur terre à cause de l'invasion progressive des Angles et des Saxons. La Bretagne s'était dépeuplée suite à de nombreuses famines et des troubles. Les nouveaux arrivants défrichèrent d'immenses portions de territoires abandonnés. Cette forte immigration des Bretons en Armorique s'accompagne d'un mouvement de civilisation, car la Grande-Bretagne était déjà christianisée tandis que la Bretagne est encore fortement influencée par les religions païennes.

A partir de la fin du V^e siècle, on observe des tensions entre les Francs et les Bretons à la frontière Est de la péninsule. Les Francs n'essaient pourtant pas de pénétrer dans la région, mais collaborent avec les chefs armoricains. Il y a une certaine soumission de la Bretagne à partir du siècle suivant. Pendant ces siècles, les relations des Bretons avec les Francs restent pourtant floues : « *il reste à déterminer la nature du pouvoir breton et ses relations avec les souverains francs : comté? monarchie? duché? simple région de l'Empire carolingien? Etat vassal? indépendant?* »⁶ Plusieurs batailles sont livrées, surtout dans les régions de Rennes et de Nantes et les frontières ne sont alors pas fixes. Les sources carolingiennes de l'époque montrent une hostilité générale par rapport à l'attitude

5 Chédeville, A. et Croix, A., (1996), *Histoire de la Bretagne*, p. 14.

6 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.149.

des Bretons.

De 831 à 874, la Bretagne connaît trois rois successifs : Nominoé, Erispoé et Salomon qui contribuent à l'indépendance d'un royaume breton. Après la mort de Salomon en 874, la péninsule connaît une période d'incertitude. Des guerres de Succession éclatent (874-913) et les Normands attaquent les côtes bretonnes. Ceci engendre une baisse considérable du nombre des habitants : « *les uns fuyant, d'autres réduits en esclavage, d'autres encore massacrés.* »⁷ Une période de chaos, d'anarchie commence, la famille gouvernante perd son titre royal et les Bretons ne sont même plus sûrs du statut de leur Bretagne. L'identité bretonne est mise en cause pendant cette période, il n'y a plus de vraie unité, même le clergé fuit le pays et partout, les habitants sont confrontés à des invasions normandes.

Le début du XI^e siècle marque une période de restauration et de relative stabilité. Les frontières extérieures se fixent. Cette période montre pourtant la position singulière de la Bretagne. Après la mort du duc Conan II en 1066, la France ainsi que l'Angleterre montrent de l'intérêt pour la Bretagne : les Capétiens du côté français, les Plantagenêts du côté anglais. La vassalité apporte à la fois des avantages et des inconvénients. Le lien avec un royaume plus riche et puissant accorde des protections politiques ainsi que militaires. Il offre aussi un grand marché pour des échanges commerciaux. Le côté négatif réside dans « *un pouvoir venu de l'extérieur, ressenti comme oppressif et assimilateur.* »⁸

Le choix pour l'un des royaumes, la France ou l'Angleterre, n'est pas évident : la Bretagne est déjà la vassale des Capétiens, mais par un lien très faible. De plus, entre les domaines des Capétiens et la Bretagne se trouvent des fiefs puissants comme ceux de la Normandie et de l'Anjou, ce qui rend plus difficile la communication entre les deux entités politiques. Par contre, les Bretons ont une relation spéciale avec l'Angleterre. Comme nous l'avons vu, les habitants des deux cotés de la Manche sont très proches. Les vassalités successives ont une certaine influence sur la Bretagne, c'est ainsi que, pendant le XII^e siècle, le duc Conan IV devient vassal de Henri II Plantagenêt. L'aristocratie bretonne n'est pas d'accord avec cette forte dépendance, Conan IV exerce le pouvoir ducal, mais dépend de Henri II : « *Cette dépendance, plus encore le fait que le roi anglais essayait de restaurer l'idée d'Etat, irritent l'aristocratie bretonne qui déclenche une série de révoltes à partir de 1162.* »⁹ Un élément complémentaire positif est que le duc Geoffroy Plantagenêt, fils de Henri II, perfectionne l'administration à partir de 1181. C'est une période de stabilité et de sécurité.

La situation d'ambiguïté pour la Bretagne durera jusqu'à la première moitié du XIV^e siècle. Suite à la double vassalité, la Bretagne a une faible autorité centrale. Par conséquent, un système de

7 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.184.

8 *Ibidem*, p.199.

9 Chédeville, A. et Croix, A., (1996), *Histoire de la Bretagne*, p. 35.

féodalité se met en place, basé sur le droit du plus puissant et donc fortement hiérarchisé. Il faut insister sur le fait que la féodalité est fondée sur des relations d'homme à homme, les gens ont à faire directement avec leur seigneur : « *[dans les] relations d'homme à homme, [...] les questions nationales n'ont strictement rien à voir.* »¹⁰ Dans ces relations qui restent très directes, l'idée d'une nation est beaucoup trop abstraite. Dans la vie quotidienne bretonne, il n'est donc pas question de sentiments patriotiques ou nationalistes.

Du XI^e au milieu du XIV^e siècle, la Bretagne, comme le reste de l'Europe, connaît une forte croissance démographique. La conséquence de cette croissance est l'intensité des défrichements. Un autre effet est l'émigration importante des Bretons vers les régions voisines. Plusieurs documents de clercs émigrés traitent de leur pays d'origine, qu'ils jugent sévèrement. « *C'est [...] dans ce milieu qu'apparaissent, aux alentours de 1100, les premières remarques désobligeantes à l'égard de la Bretagne[.]* »¹¹ Pierre Abélard écrit : « *J'habite un pays barbare, dont la langue m'est inconnue[.]* »¹² La réputation des Bretons sauvages se serait même répandue jusqu'au Maroc. Les chevaliers qui cherchent fortune hors de la Bretagne n'aident pas à faire changer cette image : « *souvent aventuriers sans fortune, ils contribuent à répandre l'image du Breton violent, querelleur et pilleur.* »¹³

La période suivante (1341-1532) est un temps d'incertitude. Elle est marquée par trois guerres importantes : la Guerre de Succession de 1341 à 1364, la Guerre de Cent Ans entre la France et l'Angleterre (1337-1453) et la guerre contre la France de 1488-1491. Le peuple ne souffre pas uniquement des guerres et de ses conséquences, comme les brigandages, mais aussi des famines, de la peste noire et d'autres maladies.

La Guerre de Succession et les faits qui suivent sont une affaire complexe. Nous nous contenterons de ne mentionner que les faits les plus importants et les plus relatifs à notre recherche. Le duc Jean III meurt le 30 avril 1341 sans laisser de successeur. Plusieurs personnes prétendent alors avoir droit de succession, parmi lesquelles Jeanne de Penthièvre, soutenue par la France et Jean de Montfort, soutenu par l'Angleterre. Après ces années de guerre, un traité est signé en 1365, reconnaissant Jean de Montfort comme le seul duc de Bretagne : Jean IV et il prête hommage au roi de France en 1366.¹⁴

Il garde pourtant des relations solides avec l'Angleterre, ce qui contrarie l'ennemi français. Quand le conflit entre l'Angleterre et la France reprend en 1369, le duc breton est obligé de choisir son camp. Ses liens sont si solides que Jean IV conclut des alliances secrètes avec Édouard III

10 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, pp.227-228.

11 *Ibidem*, pp.250-251.

12 Pierre Abélard, *op cit. ibidem*, p.251.

13 *Ibidem*, p.251.

14 Jean IV prête l'hommage simple, ce qui lui impose l'obligation de ne pas se rebeller contre le suzerain (dans ce cas, le roi de France).

d'Angleterre. En 1378, Charles V confisque le duché, mais la noblesse bretonne s'y oppose. Il ne s'agit pas de nationalisme dans cette opposition, mais d'un intérêt égoïste, elle souhaite le moins d'intervention du pouvoir possible.¹⁵ Ils demandent alors en 1380 à Charles V d'accorder son pardon et au duc de revenir à la vassalité française.

Charles V meurt en 1380 et Jean IV en 1399. La monarchie française est relativement faible sous les règnes de Charles VI (1380-1422) et de Charles VII (1422-1461) et les ducs bretons vont profiter de cette situation. Ils cherchent un maximum d'autonomie pour la région bretonne. Cette recherche d'autonomie se révèle à travers la fondation des institutions comme le « Général Parlement de Bretagne ». Cette assemblée est réunie pour discuter des affaires très importantes : « *[Elle] regroupe en moyenne deux cents personnes, qui représentent les Bretons bien que de façon très inégale[.]* »¹⁶ Ce parlement est l'illustration du développement institutionnel de la Bretagne au XVe siècle, elle est maintenant dotée d'un pouvoir centralisé, sur tous les plans : politique, économique, judiciaire, mais aussi fiscal.

Le règne de Louis XI montre pourtant un changement pour la Bretagne, ce dernier essaie de rallier la Bretagne à la France. Après sa mort en 1483, sa fille Anne de Beaujeu reprend sa politique, en tant que régente de Charles VIII, et une guerre éclate en 1487 qui durera jusqu'en 1491. Anne de Bretagne est alors duchesse, sa seule chance pour échapper au roi de France lui semble de se marier avec Maximilien d'Autriche, en 1490. Charles VIII s'oppose à ce mariage et il est annulé. Selon le Conseil royal, la meilleure solution pour mettre fin aux combats serait un mariage entre le roi et la duchesse. Ce mariage signifie la fin de l'indépendance de la Bretagne :

[Le contrat est] rédigé par les juristes du roi, il prévoit que Charles et Anne se cèdent mutuellement leurs droits à la succession de Bretagne. Si le roi meurt le premier, sans enfants, Anne devra rester veuve ou se remarier avec le successeur de Charles. La Bretagne ne peut plus guère échapper à la Couronne.¹⁷

Charles VIII meurt en 1498 et Anne se marie avec Louis XII. A leur mort, le nouveau roi, François I^{er}, prépare la réunion définitive de la Bretagne à la France. Le 13 août 1532, François I^{er} déclare dans l'édit d'Union publié à Nantes l'alliance entre « *les pays et duché de Bretagne avec le royaume et couronne de France.* »¹⁸

Cette brève période d'affirmation de l'Etat breton, de 1380 à 1532, connaît une sorte de patriotisme imposé. La campagne de propagande du duc essaie de créer un sentiment d'unité pour lui

15 « *Tous ces grands nobles comprennent soudain qu'ils vont tomber directement sous la coupe d'un suzerain autrement plus redoutable, plus exigeant et plus efficace que le duc.* » Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.312.

16 *Ibidem*, p.323.

17 *Ibidem*, p.338.

18 François I^{er}, *op cit. ibidem*, p.343.

trouver plus de soutien. Le premier témoignage de cette propagande est le *Libvre du bon Jehan, duc de Bretagne*, écrit vers 1400 par un conseiller du duc. Dans le livre, il essaie de créer ce sentiment en opposant les Bretons aux Français : « *Le livre, commandé pour l'instruction du nouveau duc, vise à provoquer la solidarité bretonne en créant un sentiment d'hostilité à l'égard des Français, qui sont un peuple servile, dominé par le roi, alors que la Bretagne est le pays de la liberté[.]* »¹⁹ Le règne d'Anne de Bretagne est une période importante aussi dans la création d'un sentiment nationaliste, elle mène une politique de propagande, : « *son règne est un moment important dans l'élaboration du patriotisme culturel breton.* »²⁰ Elle encourage les chroniqueurs à écrire l'histoire du duché, ce qui doit créer une unité, surtout parmi les classes privilégiées. On ne retrouve pourtant aucunement ce sentiment de patriotisme parmi le peuple, trop occupé par ses problèmes quotidiens. Le peuple ne souhaite que la paix, afin de mettre fin à sa misère.

Les crises successives ainsi que l'influence ascendante du royaume français ont pour conséquence une forte émigration. Suite à la Guerre de Cent Ans, de nombreux Bretons rejoignent les forces françaises. Mais les intellectuels bretons partent aussi, la culture française est attirante, les Bretons ne semblent pas s'intéresser à la culture écrite et de ce fait, le mécénat est faible. La frontière linguistique recule lentement vers l'ouest, une situation liée à l'effet d'attrait du français pendant cette période : « *Le breton est de plus en plus abandonné par la noblesse. Le français est la langue d'administration et de tous ceux qui veulent faire carrière dans le duché, les organes de commandement se trouvant en Haute-Bretagne. L'incorporation dans le royaume renforce évidemment cette tendance.* »²¹

Nous voyons que pendant cette période, la Bretagne commence à se développer. Ses relations avec les peuples voisins sont importantes pour le développement de la région. Une première image des Bretons se crée, celle d'habitants d'une région arriérée, avec une religion païenne qui joue encore un rôle important. A partir du IX^e siècle, la région a des rois, ce qui montre qu'elle forme une certaine unité. Toutefois, il n'est pas encore question d'une identité bretonne unique : la noblesse ne pense pas à la région, mais se montre opportuniste. Ce n'est qu'à partir de la fin du XV^e siècle que les régnants semblent se rendre compte de l'importance d'un sentiment d'unité. Ils n'arrivent pourtant pas à imprégner la population paysanne d'un tel sentiment.

19 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, pp.314-315.

20 *Ibidem*, p.339.

21 *Ibidem*, pp.378-379.

1.1.2 L'union de la Bretagne à la France : 1532 – XVIII^e siècle²²

A partir de 1532, la Bretagne fait donc officiellement partie de la France. Ce changement important ne semble pas avoir un grand impact sur la vie quotidienne des Bretons. Dans l'Édit de l'Union, le roi promet de respecter les privilèges bretons, essentiellement fiscaux. Tout comme certaines autres régions françaises, la Bretagne garde ses coutumes et ses lois²³. Pratiquement rien ne change dans la vie quotidienne des Bretons, ils gardent les mêmes emplois, parlent toujours le breton et utilisent toujours la même monnaie. En 1554, le roi Henri II consent même à la création du Parlement de Bretagne. Sur le plan économique, l'union semble même être fructueuse pour les activités industrielles. Les possibilités de carrières sont nombreuses suite à l'union, surtout les classes privilégiées arrivent à profiter de ces nouveaux moyens de carrière en France. Ils existent moins pour les Bas-Bretons, qui seraient victimes d'un « handicap culturel » : leur langue.

La Bretagne connaît une période relativement calme qui durera jusqu'en 1589. En cette année, la Bretagne sera entraînée dans les guerres de la Ligue, qui oppose les protestants aux catholiques. Une guerre civile très confuse éclate et les Bretons ne forment pas d'unité. Chédeville explique que, certes, les paysans se soulèvent, mais autant pour que contre la Ligue : on retrouve des jacqueries contre les seigneurs, mais aussi des hostilités aux calvinistes. Ce qui unit les paysans est l'opposition aux excès des soldats des deux camps. Cette guerre est l'occasion pour les différents groupes sociaux, les paysans, la bourgeoisie ainsi que la noblesse, de réclamer plus d'autonomie, de régler les comptes ou de piller les campagnes sans être sanctionnés. Une conséquence de la guerre est le renforcement des liens entre la France et la Bretagne.

Celle-ci connaîtra une relative indépendance politique, qui dure jusqu'au règne de Louis XIV. A partir de 1661, le gouvernement français donne une grande importance à la centralisation du pouvoir, basé sur l'absolutisme de droit divin. Cette idéologie ne laisse pas de place aux privilèges personnels ou locaux. Les coutumes et privilèges régionaux ne subsistent qu'en théorie. Le roi fait mener des enquêtes administratives sur la situation de la Bretagne. Colbert, qui dirige les enquêtes souligne qu' « *il est nécessaire que les commissaires examinent avec grand soin de quelle humeur et de quel esprit sont les peuples de chaque province, de chaque pays et de chaque ville; s'ils sont portés à la guerre, à l'agriculture, ou à la marchandise et manufacture; si les provinces sont maritimes ou non.* »²⁴

En 1675, une révolte éclate avec pour motif la Guerre de Hollande, suite à laquelle des impôts considérables sont institués, afin de pouvoir la financer. Encore une fois, le sentiment nationaliste ne

22 Les informations dans ce paragraphe sont extraites de Chédeville, A. et Croix, A., (1996), *Histoire de la Bretagne* et de Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*.

23 La Bretagne occupe une place équivalente à celle de la Provence, de la Bourgogne, du Pays basque, du Languedoc, de l'Artois ou du Béarn.

24 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.414.

joue qu'un rôle insignifiant. Les paysans s'opposent à la fois au pouvoir royal, au pouvoir seigneurial et à l'Église. La révolte est écrasée par le pouvoir royal et de nombreuses personnes sont exécutées ou exilées, des clochers sont détruits par les révoltés. Les paysans, les plus touchés par les impôts, subissent les conséquences de la révolte. Georges Minois explique que la répression fait beaucoup plus de dégâts que la révolte-même et que les troupes ruinent tout sur leur passage. La misère des paysans s'accroît, tout comme le nombre de brigands.

Pendant les XVII^e et XVIII^e siècles, le pouvoir royal essaie progressivement d'imposer le modèle français aux administrations municipales bretonnes. En 1689, un intendant est nommé pour la Bretagne, qui doit représenter directement le pouvoir royal. Le roi nomme en plus un commandant en chef, qui s'occupera de l'administration, mais surtout de l'armée. Malgré l'insertion progressive du modèle administratif français, le système fiscal breton connaît des particularités. La Bretagne obtient plusieurs privilèges dans ce domaine, elle est, par exemple, exemptée des impôts sur le sel. La Bretagne se trouve également dans une situation particulière quant aux taxes douanières. Au final, la Bretagne est une région privilégiée dans le domaine fiscal, où les taxes *per capita* sont moins élevées que dans le reste de la France.

En dehors de l'assimilation au niveau administratif, la Bretagne est forcée à s'ouvrir à la France suite aux guerres maritimes entre la France et l'Angleterre. Les conséquences sont que « *[La] Bretagne est une région stratégique. Cette situation lui vaut à la fois des inconvénients et des avantages, et de toute façon se traduit par le renforcement de son importance en Europe.* »²⁵ L'assimilation sur le plan politique semble alors complète : la Bretagne ne peut plus choisir son camp, mais fait automatiquement partie de la France dans ces guerres.

L'assimilation s'opère également sur le plan culturel. La culture française a de plus en plus d'influence sur la Bretagne. Celle-ci s'ouvre aux idées nouvelles et n'est pas à l'écart des courants de pensée du siècle, comme la philosophie des Lumières. Cette tendance se remarque surtout dans les villes bretonnes. Nous élaborerons plus en détail les influences de la culture et de la langue françaises ultérieurement.

Tout comme dans le reste de la France, le peuple s'oppose de plus en plus à la noblesse puissante. Nous avons déjà remarqué que dans le passé, la noblesse agissait, non par conviction patriotique, mais par intérêt personnel. A la fin du XVIII^e siècle, ceci devient plus clair encore. Elle prétend défendre les libertés bretonnes, mais derrière cette façade, elle ne cherche qu'à défendre ses propres privilèges, qui seront mis en cause. Le peuple commence à se rendre compte de cet égoïsme et l'attitude de « *la Bretagne de 1789 est mûre pour la Révolution.* »²⁶

La masse de paysans mécontents devient un enjeu entre la bourgeoisie et la noblesse. Ces deux

25 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.556.

26 *Ibidem*, p.593.

derniers groupes essaient tous deux d'obtenir la faveur des paysans. Ces derniers choisissent le camp de la bourgeoisie, ensemble ils forment une alliance contre la noblesse. Cette alliance ne durera pas longtemps, à partir de 1791, le monde rural s'opposera également à la bourgeoisie. Ce ne seront pourtant pas uniquement les paysans, en 1792 « *les aristocrates commencent à relever la tête [...] [ils ont] pour but essentiel le rétablissement de l'Ancien Régime[.]* »²⁷ Une autre menace vient du petit peuple urbain, qui exprime son mécontentement « *sous la forme du radicalisme patriotique[.]* »²⁸

En 1793, de nouvelles révoltes éclatent dans toute la Bretagne. Alors que les Bretons semblaient quasi unanimes jusque-là, les apparences sont trompeuses, ils ne forment pas d'unité. Les chercheurs insistent sur la grande diversité des raisons des révoltes, les camps ne forment pas d'ensemble homogène. Cette fois-ci, les paysans semblent surtout se soulever contre le service militaire et contre les nouveaux impôts.

Un des éléments des révoltes révolutionnaires bretonnes les mieux connus est la « chouannerie » : « *forme de lutte contre la République [qui apparaît à partir de l'automne 1793], avec des petites bandes mobiles pratiquant la guérilla.* »²⁹ Les bandes, qui agissent dans plusieurs régions de la Bretagne, se composent surtout de paysans, mais aussi de mendiants, d'artisans et même de bourgeois.³⁰ Le mouvement des Chouans dure jusqu'au début du siècle suivant. Au même moment, la Convention essaie de remettre de l'ordre dans la région : « *Des juges étrangers sont appelés ; des comités de surveillance traquent les suspects ; des tribunaux révolutionnaires et des commissions militaires [...] jugent et condamnent de façon expéditive.* »³¹ Le pouvoir central est très sévère dans la punition des révoltés : « *aux yeux de Paris la Bretagne est le pays de l'obscurantisme, du fédéralisme, de la chouannerie, de la contre-Révolution, une province lointaine où un peuple inculte et superstitieux est entretenu dans le fanatisme par les prêtres et les nobles.* »³² A partir de la Révolution, la France se crée une certaine image de la Bretagne, plus ou moins réaliste. Nous verrons par la suite la politique linguistique française et ses influences sur la vie quotidienne en Bretagne.

Cette période est marquée par la lente intégration de la Bretagne au sein du royaume français, sur le plan politique ainsi que culturel. Cette évolution s'accélère quand les rois de France imposent une politique de centralisation dans le pays en même temps que certains privilèges demeurent pour la Bretagne. La Révolution française forme un moment irréversible : à partir de 1789, la Bretagne devient définitivement une région de France. Suite à la guerre entre la France et l'Angleterre, elle est obligée de renoncer à ses liens avec l'Angleterre et fait désormais nécessairement partie du camp

27 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, pp.617-618.

28 *Ibidem*, pp.616-617.

29 Ce terme utilisé dès novembre 1793, vient de Jean Chouan, commandant d'un groupe de guérillas. *Ibidem*, p.626.

30 *Ibidem*, p.627.

31 *Ibidem*, p.630.

32 *Ibidem*, p.630.

français. L'image du Breton arriéré persiste pendant ces siècles : les Bretons ne parlent guère le français. De plus, les nombreuses révoltes et tous les pillages désignent les Bretons comme des gens rudes et sauvages.

1.1.3 XIX^e siècle

En novembre 1799, Napoléon Bonaparte prend le pouvoir et le début du XIX^e siècle est marqué par des réformes ecclésiastiques faisant partie d'un système centralisateur qui doit rendre la nation plus uniforme. Un autre élément reliant la Bretagne à la France est la guerre napoléonienne qui durera jusqu'en 1815. Les réformes administratives et les conséquences de la guerre sont importantes pour la Bretagne :

La nature des liens avec le reste de la France est totalement transformée : administrativement, la Bretagne n'existe plus. Il y a cinq départements, de même structure que partout ailleurs, fortement reliés à Paris par l'intermédiaire des préfets. Un quart de siècle de guerre a renforcé la solidarité nationale, au prix de bien de souffrances. Les problèmes se posent maintenant dans le cadre français, et la question des droits et privilèges de la province a disparu dans la tourmente. Une page est tournée.³³

Soudainement, la Bretagne doit renoncer à sa relative liberté dont elle a joui pendant des siècles.

La guerre avec l'Angleterre jouera un grand rôle au début du siècle. Suite au blocus des côtes, la Bretagne connaît la misère et des crises économiques. La société bretonne est déséquilibrée et ruinée économiquement à cause de la Révolution et de l'Empire. Cette atmosphère dominera le reste du siècle. Au moment où elle fait vraiment partie de l'entité française, la Bretagne est abandonnée sur le plan économique par la France.

Alors que le Nord-Ouest de l'Europe connaît une grande croissance grâce à la Révolution industrielle, la Bretagne ne profite pas de cet essor économique. Là où les autres régions européennes profitent des phénomènes comme l'utilisation du charbon, de la vapeur ou encore la mise en place du capitalisme, la Bretagne reste une zone rurale, à l'écart, sans capitaux et sans dynamisme économique. Ce retard est funeste pour l'industrie bretonne : « *Après 1860, l'archaïsme technique, la concurrence de l'Angleterre et des grandes régions industrielles françaises condamnent les entreprises bretonnes.* »³⁴ Le plus important est la disparition de l'industrie textile, la fermeture des forges, ainsi que la cessation du commerce maritime, moteur de l'économie bretonne.

33 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.643.

34 Chédeville, A. et Croix, A., (1996), *Histoire de la Bretagne*, p.89.

Les conséquences se font sentir parmi le peuple : l'alimentation est insuffisante et déséquilibrée, de même que l'encadrement médical de mauvaise qualité. Par conséquent, les épidémies sont nombreuses : le choléra, la variole, la tuberculose font de nombreuses victimes pendant le XIX^e siècle. De plus, une autre tragédie dévaste la société : l'alcoolisme, dont la consommation moyenne augmente énormément pendant ce siècle.³⁵

Le monde rural semble pourtant capable de s'adapter aux changements. Il ne connaît pas de révolution agricole, mais une lente évolution progressive du système. Le changement ne vient pas des paysans eux-mêmes : « *Les agents de cette transformation sont en bonne part extérieurs au monde rural : grands propriétaires citadins soucieux de rentabilité, notables éclairés, entrepreneurs désireux de vendre leurs produits chimiques ou mécaniques, membres de sociétés savantes ou 'd'encouragement' [.]* »³⁶ Même une presse spécialisée est créée afin de promouvoir les nouvelles technologies, en français ainsi qu'en breton.³⁷ La Bretagne devient même une région agricole importante pour la France : en 1837, elle fournit la moitié des exportations françaises de céréales et en 1914, la région est globalement une des plus puissantes régions agricoles de France.

Cette période s'accompagne d'une lente construction de l'identité bretonne. Cette tendance n'est pas surprenante : « *C'est au moment où commence à s'effacer le monde traditionnel vers une vaste uniformisation que les Bretons prennent conscience de leur originalité; c'est au moment où les particularités bretonnes s'estompent que le particularisme se développe.* »³⁸ Dans les paragraphes suivants, nous évoquerons plus en détail cette identité bretonne.

La Bretagne fait maintenant vraiment partie de la France, mais elle est fortement touchée par une crise économique. Elle n'arrive pas à profiter de l'essor que connaît le reste de l'Europe de l'Ouest sur le plan industriel et reste une région principalement agricole. C'est à cette époque que les Bretons commencent à sentir une sorte de patriotisme breton : l'insertion dans la France leur fait prendre conscience de leur originalité. Ceci leur permet de se construire une identité bretonne. Pendant cette période, le monde littéraire français commence à montrer un certain intérêt pour la Bretagne, les auteurs que nous évoquerons plus tard en font partie.

Nous avons vu que la Bretagne devient lentement une unité pendant la période traitée. D'une terre où cohabitent plusieurs tribus, elle devient une région cohérente. Par cette brève description de

35 La consommation moyenne d'alcool pur par habitant passe de 1,6 litre en 1824 à 12,5 litres en 1910. Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.645.

36 Chédeville, A. et Croix, A., (1996), *Histoire de la Bretagne*, p.97.

37 « *Des journaux et revues, comme L'agriculteur dans l'ouest de la France ou Mignon al laboureur (L'Ami du paysan), diffusent des conseils.* » Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.668.

38 *Ibidem*, p.685.

l'histoire de la Bretagne, nous espérons avoir donné un cadre pour les livres que nous aller traiter. Elle aidera à comprendre le choix des auteurs pour les sujets de leurs ouvrages et permettra de mieux pouvoir juger l'image que ces auteurs se sont forgé de la Bretagne. Dans le paragraphe suivant, nous définirons le terme d'identité culturelle et examinerons la Bretagne de cette époque. Ceci jouera un rôle important dans la compréhension de l'image créée par les auteurs au XIX^e siècle.

1.2 L'IDENTITÉ CULTURELLE BRETONNE

Pendant le XIX^e siècle, les Bretons commencent lentement à construire leur identité culturelle. Pendant cette période qui suit la Révolution française, les rapports entre les groupes de la société changent. Les relations entre vassal et seigneur disparaissent pour faire place à une relation beaucoup plus abstraite et lointaine avec le gouvernement français. Nous allons étudier la notion très complexe de l'identité culturelle en essayant de préciser les sens de ce terme et en examinant d'abord ses deux composantes : l'identité et la culture.

Ensuite, nous montrerons comment ces idées s'appliquent à la situation bretonne au XIX^e siècle. Se sent-on breton ou plutôt français ? Dans ce qui suit, nous tenterons de répondre à cette question en étudiant certains aspects de l'identité. Nous exposerons également l'attitude de la France vis-à-vis de la Bretagne, afin de comprendre ce que les auteurs ont pu percevoir de la région. Nous examinerons deux mondes bretons : la campagne et la ville. La campagne jouera surtout un rôle important dans le livre breton. Nous élaborerons également la manière dont les Bretons appliquent le Romantisme à leur région et quelles en sont les conséquences pour l'identité bretonne.

1.2.1 L'identité culturelle

L'identité

Selon Ronan Le Coadic, le mot 'identité' désigne premièrement le caractère de ce qui est identique. Le terme provient du bas-latin *identitas* : qualité de ce qui est le même, qui, à son tour, est dérivé du latin classique *idem* : le même.³⁹ Le Coadic ajoute deux « piliers »⁴⁰ à celui de l'unité : l'unicité et la permanence. Nous retrouvons ces idées chez André Green :

Sous le terme d'identité plusieurs idées se rassemblent. L'identité est attachée à la notion de permanence, de maintien de repères fixes, constants, échappant aux changements pouvant affecter le sujet ou l'objet au cours du temps. En un deuxième temps, l'identité s'applique à la délimitation qui assure de l'existence à l'état séparé, permettant de circonscrire l'unité, la cohésion totalisatrice indispensable au pouvoir de distinction. Enfin, l'identité est un des rapports possibles entre deux éléments, par lequel est établie la similitude absolue qui règne entre eux, permettant de les reconnaître pour identiques.⁴¹

39 Le Coadic, R., (1998), *L'Identité bretonne*, p. 39.

40 Terme qu'utilise Ronan Le Coadic *ibidem*.

41 Green, A., *ibidem*, p. 40.

Stuart Hall insiste sur le fait que l'identité est une construction, et que le processus – infini - d'identification n'est donc pas naturel. Plus important encore est que cette construction se fait à partir de différences :

above all, and directly contrary to the form in which they are constantly invoked, identities are constructed through, not outside, difference. This entails the radically disturbing recognition that it is only through the relation to the Other, the relation to what it is not, to precisely what it lacks, to what has been called its constitutive outside that the 'positive' meaning of any term – and thus its identity – can be constructed.⁴²

L'importance de l'Autre est essentielle dans la construction de sa propre identité. Sans cet Autre, qui représente tout ce que l'on n'est pas, sans cette capacité de se positionner face à l'Autre, l'identité ne pourrait se former. A cette notion de l'Autre, Zygmunt Bauman ajoute le fait que l'on ne réfléchit à sa propre identité que dans des situations d'incertitude : « *One thinks of identity whenever one is not sure of where one belongs; that is, one is not sure how to place oneself among the evident variety of behavioural styles and patterns.* »⁴³

Dans le cas de la Bretagne du XIX^e siècle, cet Autre sera surtout représenté par la France. La Révolution et ses conséquences, le changement bouleversant la société, provoquent une situation d'incertitude. Le XVII^e siècle se dessine alors comme une période de prise de conscience de l'identité bretonne. Il faut examiner le concept de culture et définir le terme d'identité culturelle afin de pouvoir l'appliquer à la situation des Bretons.

La culture

Tout comme l'identité, le terme de culture ne connaît pas une description unique. Il vient du mot latin *cultura*, qui à son tour est dérivé du verbe *colere* : cultiver la terre, habiter, honorer. A partir du XVII^e siècle, ce mot est également utilisé en français pour désigner la civilisation, l'action de cultiver l'âme ou d'éduquer l'esprit.⁴⁴ Une première signification est également liée à ce sens restreint du mot culture : un ensemble de produits de l'art et de l'esprit. Ce sens est bien limité et désigne uniquement des produits artistiques ou intellectuels. Pourtant, tous les éléments caractérisant une société ont une origine artistique ou intellectuelle, la notion de culture dans son sens restreint est donc

42 Hall, S., (1996), *Questions of cultural identity*, p.4.

43 Bauman, Z., (1996), 'From pilgrim to tourist – or a short history of identity' , *ibidem*, p.19.

44 Philippa, M.L.A.I. et. al., (2003), *Het etymologisch woordenboek van het Nederlands*, www.etymologie.nl: cultuur.

fort hiérarchique et normative : seuls les objets d'art sont inclus dans ce sens et non les aspects sociaux d'une culture.

Dans cette étude, nous nous intéresserons plus au deuxième sens de la culture : le sens anthropologique, qui s'accouple au mot de civilisation. Edward Burnett Tylor⁴⁵ décrit le terme « culture » ainsi :

Culture or Civilisation, taken in its wide ethnographic sense, is that complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society.⁴⁶

Donc une culture est le produit de l'histoire et, à son tour, forme la base de l'avenir de cette culture. Il compare la culture avec la nature, ce qui est dû à la popularité de l'évolutionnisme de Charles Darwin, entre autres.⁴⁷ Il faut approcher les cultures comme un naturaliste aborde les espèces botaniques et zoologiques : « *Just as the catalogue of all species of plants and animals of a district represent its Flora and Fauna, so the list of all the items of the general life of a people represents that whole which we call its culture* »⁴⁸ ce qui a marqué une partie de la littérature française du XIX^e siècle. Pourtant, Tylor ne s'intéresse pas au rôle de la nature dans l'histoire de l'homme, mais au rôle de l'humanité même « *the history as man has forged it.* »⁴⁹

Si nous ajoutons cette idée de culture comme une totalité complexe qui comprend les connaissances, les arts, les lois, la morale, les coutumes et toute autre habitude acquise par l'homme à la notion d'identité, nous retrouvons ces éléments dans la définition du Petit Robert pour ce qui est de l'identité culturelle : « l'ensemble de traits culturels propres à un groupe ethnique qui lui confèrent son individualité et le sentiment d'appartenance d'un individu à ce groupe. »⁵⁰

L'identité culturelle peut être comparée à la définition de la nation de Benedict Anderson. Dans *Imagined communities*, Anderson explique que la nation, ou groupe culturel, est basée sur plusieurs piliers. Elle est : imaginée, limitée, souveraine et une communauté.⁵¹ Ces caractéristiques s'appliquent plus ou moins à la Bretagne. Imaginée, d'abord, parce que tous les membres ne peuvent connaître tous les autres membres de ce groupe, ce qui ne les empêche pas de se sentir liés. Tylor fait une observation

45 Edward Burnett Tylor, fils de Quakers, né en 1832 et donc contemporain des auteurs étudiés, a théorisé cette idée de culture en tant qu'équivalent de civilisation dans son livre *Primitive culture: Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Language, Art and Custom* (1871). Ce livre a eu une grande influence sur les études anthropologiques ultérieures.

46 Tylor, E.B., (1958), *The origins of culture*, p.1.

47 Radin, P., *ibidem*, p.xi.

48 *Ibidem*, p.8.

49 Radin, P., *ibidem*, p.xi.

50 Rey-Debove, J. et. al., (2002), *Le nouveau Petit Robert*.

51 Anderson, B., (2003), *Imagined communities*, pp.6-7.

à propos de la communauté imaginée : on ne se rend pas toujours compte de cette liaison, lorsqu'on se trouve au milieu d'un groupe. « *That a whole nation should have a special dress, special tools and weapons, special laws of marriage and property, special moral and religious doctrines, is a remarkable fact, which we notice so little because we have lived all our lives in the midst of it.* »⁵² Comme nous l'avons constaté, ce sentiment ne se crée donc souvent qu'en rapport avec un Autre et quand on se rend compte des différences. Limitée également sur le plan géographique : elle s'arrête aux confins de la province. La nation d'Anderson est imaginée comme souveraine : « *the gage and emblem of this freedom is the sovereign state.* »⁵³ Cette idée s'applique plus à la nation qu'à un groupe culturel. Comme la Bretagne a été un État indépendant pendant plusieurs siècles, cette notion peut pourtant jouer un rôle pour les Bretons.

L'identité culturelle est donc l'ensemble de traits culturels propres à un groupe ethnique qui lui confèrent son individualité et le sentiment d'appartenance d'un individu à ce groupe. Nous avons vu que l'histoire joue un rôle important pour former cette identité, ainsi que la confrontation avec d'autres cultures. Nous nous attacherons plus à cette période, parce que la Bretagne du XIX^e siècle commence à prendre conscience de son identité, et que les auteurs examinés décrivent cette époque. Dans les paragraphes suivants, nous allons étudier quelques-uns des traits culturels propres aux Bretons au XIX^e siècle.

1.2.2 La vie quotidienne : le monde rural⁵⁴

La Bretagne du XIX^e siècle est un monde principalement rural. A une époque où les deux tiers de la population française vivent en agglomération, ce chiffre est beaucoup moins élevé en Bretagne. Il y a quelques grandes villes comme Nantes, Rennes et Brest, et des ports de mer, mais moins d'un tiers de la population bretonne vit en agglomération. La grande majorité des habitants vivent à la campagne et n'ont que très peu affaire avec la ville. Yann Brekilien note que ce sont tout à fait deux mondes à part, les paysans et les citadins ne cherchent pas à se comprendre, pire encore : ils sont comme les habitants de deux planètes.

Ce monde rural forme un dénominateur important de l'identité culturelle bretonne, car le pourcentage de paysans dans la population totale est important. La société rurale forme également un élément de stabilité pour la culture bretonne : elle n'évoluerait pas selon le même rythme que les villes. Le milieu rural est beaucoup plus stable et « l'homme des champs » serait resté beaucoup plus

52 Tylor, E.B., (1958), *The origins of culture*, p.12.

53 Anderson, B., (2003), *Imagined communities*, p.7.

54 Les informations dans ce paragraphe sont extraites de Brekilien, Y., (1966), *La vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*.

traditionaliste que le citadin, livré aux modes éphémères. Grâce à son absence de mouvement, la civilisation paysanne a conservé une partie de la culture bretonne : « *[elle] conserve les traces de structures, de rites, de croyances, de pratiques, extrêmement archaïques. [...] Inconsciemment, les gens de nos campagnes connaissaient encore des craintes, nourrissaient des conceptions, pratiquaient des gestes, qui étaient ceux de leurs ancêtres[.]* »⁵⁵ En étudiant ce monde rural, nous retrouverons donc une partie de l'identité bretonne.

Le monde du paysan breton est bien limité et connaît un considérable niveau d'isolement. Les fermes sont très éparpillées et sont presque cachées derrière les « *véritables labyrinthes de haies et de talus plus hauts que vous qui entouraient les hameaux.* »⁵⁶ Il faut y ajouter que pendant une grande partie de l'année, les chemins sont très difficilement praticables et les hameaux sont donc coupés du reste du monde. Malgré cet isolement, le monde rural breton est fortement communautaire. Brekilien explique que tous les habitants de la ferme forment une communauté de travail : le maître, sa famille, ses domestiques. Au-dessus de cette communauté, les fermes dans les environs forment également une collectivité. Cette union est une nécessité dans le cas des gros travaux : les défrichements, la fenaison, la moisson, les battages, les grands charrois. Le personnel d'une ferme ne peut faire le travail seul et demande l'aide de la collectivité.

Cet esprit de communauté revient dans le nombre élevé de « grandes journées », de fêtes de saisons, de fêtes religieuses, jours pendant lesquels le hameau se réunit pour se détendre après le dur travail de la ferme. La messe du dimanche offre une occasion hebdomadaire de se rencontrer. Après la messe, les gens de la paroisse se retrouvent, ils échangent des nouvelles et des invitations. La Toussaint, Noël, le carnaval, les pardons : ce sont surtout les fêtes religieuses qui ont de l'importance pour les paysans bretons. Mais les mariages, les naissances, et mêmes les grands travaux invitent aussi à la célébration. Pendant ces journées, les gens se réunissent pour danser et jouer. Pour un Breton, danser « casse la fatigue ». Le caractère communautaire est un élément important des danses bretonnes, c'est un mode d'expression collectif : « *elles ne font aucune place au sentiment individuel[...] C'est l'ensemble de la communauté qui danse, et l'individu se laisse entièrement absorber par le groupe.* »⁵⁷

Cette idée de groupe s'exprime également par le système de clans qui existe encore au XIX^e siècle. Dans le monde celtique, le clan est une cellule sociale complète et organisée, fondée non sur le territoire, mais sur des liens familiaux au sens large, la famille comprenant non seulement les personnes liées par le sang, mais aussi les domestiques et les clients du chef. Les liens avec son propre clan sont très importants, il est exceptionnel que l'on se marie en dehors de son clan. Le clan est responsable pour ses membres et dans le cas d'un dommage fait à l'un d'entre eux, le clan entier se

55 Brekilien, Y., (1966), *La vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*, pp.7-8.

56 *Ibidem*, p.16.

57 *Ibidem*, p.314.

considère offensé. Il y a de fortes différences entre les divers clans, basées sur les danses, les accents et surtout les costumes : *le costume breton n'existe pas, chaque clan a son propre costume. Ce costume est l'occasion pour le paysan de montrer à quel groupe il appartient et d'affirmer sa propre identité : son métier, son rang dans la société rurale, sa situation familiale et ses opinions politiques ou convictions religieuses. La population paysanne est donc fortement liée à ses voisins directs et moins à la Bretagne entière.*

Dans la littérature, le monde rural breton est souvent montré comme un monde d'analphabètes. Ceci n'est pourtant pas le cas et semble être l'image donnée par la France. Grâce à la tradition de la lecture des *Vies de Saints*, un grand nombre de paysans bas-bretons est lettré. Bien que la très grande majorité d'entre eux ne parlent pas la langue française, ils savent lire couramment le breton. Ceci ne veut pourtant pas dire que personne ne parle le français : « *dans le pays bretonnant, les fermiers les plus riches avaient assez d'instruction pour soutenir une conversation en français. Ils parlaient alors une langue académique[.]* »⁵⁸

Le catholicisme joue un rôle important dans la vie des paysans bretons au XIX^e siècle, ce qui est lié au caractère communautaire et conservateur des communes. L'Église forme un point central dans la vie quotidienne. Nous avons déjà remarqué l'importance de la messe hebdomadaire ainsi que les fêtes religieuses pour les liens sociaux entre les habitants. Alors que la religion catholique était en train de perdre d'importance à la fin du XVIII^e siècle, elle regagne de l'importance après la Révolution.

Au XVIII^e siècle, sous l'influence de l'époque des Lumières, le clergé adopte des changements dans le catholicisme. Sous cette influence, le clergé devient plus instruit et la religion plus rationalisée et individualiste. Le surnaturel, qui, comme nous le verrons, joue un rôle important pour les paysans, perd de l'importance pour le clergé. Ces changements créent une distance entre l'Église et le monde rural : « *il y a décalage croissant entre des clercs désormais instruits et à la piété plus intériorisée et plus rationnelle et un monde paysan qui se sent distancé, qui voit ses pasteurs avec crainte et respect, mais aussi avec une incompréhension grandissante.* »⁵⁹

Cette tendance est arrêtée par la Révolution, qui fait de l'Église une institution menacée. Elle est alors obligé de se trouver des alliés. La Révolution lui permet de se rallier aux groupes favorables au conservatisme politique et opposés à la nouveauté. L'Église gagne de l'importance dans la société paysanne : « *L'Église reprend son ascendant sur les campagnes, les vocations se multiplient; la Bretagne devient une 'terre de prêtres'.* »⁶⁰ Son influence sur la vie quotidienne se fait sentir. Minois fait remarquer que c'est avant tout une religion de groupe, l'aspect social et associatif est important, ainsi que les rites et le culte des saints et des morts.

58 Brekilien, Y., (1966), *La vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIXe siècle*, p.68.

59 Minois, G., (1992), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.567.

60 *Ibidem*, pp.687-688.

Ce n'est pas uniquement sur le plan des rites et des fêtes religieuses que l'Église a une influence sur les paysans, elle l'a également sur leur vie culturelle et politique, ou comme le confirme Minois, le recteur est omniprésent « *'Le curé vous dira pour qui voter' déclare en 1848 un orateur dans la paroisse de Mégrit (Côtes-du-Nord).* »⁶¹ Les curés arrivent à obtenir une telle influence à cause de l'ignorance des paysans. Ils préfèrent une paroisse docile et naïve afin d'avoir plus de pouvoir et de garder leurs privilèges, comme une réduction d'impôts, l'exemption du service militaire et un bon salaire. Les superstitions paysannes sont maintenues par ces curés, et Michel Lagrée mentionne par exemple le fait que les paysans bas-bretons attribuent à Dieu la création du froment et du seigle, et au diable celle du blé noir. Comme nous le verrons ultérieurement, Jean-Marie Déguignet s'oppose fortement à l'influence de la religion sur les paysans.

C'est surtout dans le monde rural que le catholicisme semble avoir une telle influence, les villes ainsi que le milieu maritime sont moins concernés. Minois explique pourquoi les marins montrent moins d'intérêt à la religion : « *La piété est surtout ici une affaire des femmes, qui viennent prier pour l'heureux retour de leur époux ou se recueillir sur les sépultures symboliques dans le coin du cimetière réservé aux disparus en mer. Les ex-voto témoignent certes d'une foi renaissante, mais fort indépendante. Les hommes échappent à l'encadrement paroissial : c'est l'heure des marées qui régleme leur vie, non celle des offices.* »⁶²

Le monde rural forme donc une grande partie de la société bretonne. C'est un monde conservateur, très religieux et fortement basé sur les traditions. Les ruraux n'ont que peu affaire avec la ville, l'autre monde breton. Dans le paragraphe suivant, nous étudierons la ville et ses relations avec notamment la France.

1.2.3 La ville⁶³

Beaucoup de paysans partent à la ville, à cause de la faible économie du XIX^e siècle, : c'est l'exode rural. Le nombre d'habitants des villes s'accroît lentement, et en 1876, 20% de la population totale habite en ville. Le XIX^e siècle connaît une forte opposition entre la campagne et les villes bretonnes. Les villes se développent surtout sur la côte, à côté des ports maritimes, à l'exception de Rennes. Les villes sont plus influencées par les régions extérieures que la campagne, effet déjà connu

61 Minois, G., (1992), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.700.

62 *Ibidem*, p.708.

63 Les informations dans ce paragraphe sont extraites de Minois, G., (1992), *Nouvelle histoire de la Bretagne* et de Broudic, F., (1999), *Histoire de la langue bretonne*.

aux siècles antérieurs.

Au XVIII^e siècle, la Bretagne possède quatre ports importants : à savoir Saint-Malo, Lorient, Nantes et Brest, qui, connaissent tous d'une manière ou d'une autre de fortes influences de l'extérieur de la Bretagne. Saint-Malo est, selon certains observateurs, « *le moins breton des ports bretons,* »⁶⁴ parce qu'une grande partie de la population de ce port est originaire de la Normandie. Des Anglais et des Irlandais s'y installent également. Nantes est le centre économique le plus dynamique de Bretagne au XVIII^e siècle. La ville est ouverte à la France, avec son marché plus français que breton.

Lorient et Brest sont deux cas différents. Les deux centres maritimes dépendent fortement de la politique menée à Paris. Lorient est une pure création de la monarchie pour y installer le siège de la Compagnie des Indes orientales à la fin du XVII^e siècle. La ville qui se crée autour est une enclave française, avec très peu d'influences bretonnes. L'histoire de Brest ressemble fortement à celle de Lorient. La monarchie y installe sa marine de guerre française, la ville est donc très liée à la politique française et moins à ses environs directs : « *[elle] s'intègre très mal à l'ensemble breton, une espèce d'enclave artificielle dépendant davantage de Paris et de Versailles que de son environnement immédiat.* »⁶⁵ Ce ne sont pourtant pas uniquement des Français qui s'installent à Brest, on y retrouve des Irlandais, Écossais, Hollandais, Flamands, Allemands, Suisses et Italiens. Les ports bretons connaissent donc au XVIII^e siècle des influences multiformes de l'étranger. Cela donne une particularité aux Bretons dont ils sont fiers : l'ouverture à d'autres cultures.

Les villes de Bretagne au XIX^e siècle sont pour la plupart bretonnantes, tout comme les campagnes : seule une personne sur cinq dans le Sud-Finistère sait parler, lire ou écrire le français. Ceci à l'exception de Brest, où l'on parle beaucoup le français : « *Brest parle français. Mais ne parle pas que le français. [...] La périphérie immédiate de la ville, reste, au cours de la première moitié du siècle, complètement bretonnante.* »⁶⁶ Dans les villes, on voit une différence entre une minorité francophone et « *une majorité de la population [...] en position de subordination sociale, professionnelle et intellectuelle* »⁶⁷ qui n'est pas francophone. Les personnes parlant le français ont donc en général des emplois plus importants.

Dès le XVII^e siècle, le français devient alors un moyen de différenciation sociale dans les villes. Selon Fanch Broudic, « *le recours au français est un moyen de différenciation du commun, sa maîtrise une des composantes indispensables du statut social d'honorabilité.* »⁶⁸ Pour G. Minois, les élites intellectuelles bretonnes du XVIII^e siècle sont entièrement francisées. Le français est la langue des élites urbaines, celles-ci sont influencées par les idées venues de Paris et elles participent aux débats. La langue représente une exclusivité et attire donc les citoyens qui cherchent à monter sur

64 Minois, G., (1992), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.519.

65 *Ibidem*, p.512.

66 Broudic, F., (1995), *La pratique du breton*, p.282.

67 *Ibidem*, p.283.

68 *Ibidem*, p.260.

l'échelle sociale. A la fin du XIX^e siècle, les parents stimulent l'apprentissage du français chez leurs enfants : « *seule la possession du français permettra à leurs enfants de connaître une promotion sociale, en entrant dans une administration par exemple.* »⁶⁹

Les villes bretonnes s'adaptent alors de plus en plus aux coutumes françaises. Le français devient un moyen de distinction pour les classes élevées. Dans le chapitre suivant, nous verrons à quel point la politique linguistique de la France ainsi que l'arrivée des chemins de fer jouent un rôle dans le processus d'adaptation à la culture française. D'abord, nous traiterons un courant qui joue un rôle important dans la prise de conscience des Bretons de leur propre culture : le Romantisme.

1.2.4 Le Romantisme breton : Barzaz Breiz, Hersart de la Villemarqué

La Bretagne du XIX^e siècle ne se tourne pas uniquement vers la France, elle explore également sa propre culture. Sous l'influence du Romantisme, les historiens bretons essaient de reconstituer le passé de leur pays, les études historiques se développent autour d'« *Une volonté de montrer l'originalité et la permanence du monde breton.* »⁷⁰ Une certaine partie des auteurs voit la culture bretonne comme le moyen de lutter contre des problèmes contemporains : « *c'est [...] la prise de conscience des menaces que la francisation, la modernité, la civilisation industrielle faisaient peser sur la culture traditionnelle qui pousse certains Bretons à entreprendre la collecte et la mise par écrit de la littérature orale.* »⁷¹ Jean Le Dù et Yves Le Berre confirment l'influence de forts changements dans la société, comme l'influence croissante de la France, sur la littérature bretonne. Selon eux, le développement de la littérature serait surtout une réaction à la Révolution, qui provoque ces forts changements.⁷² Le monde littéraire utilise donc le breton à la fois contre l'évolution de la société et contre l'influence de la France en Bretagne.

Selon Balcou, l'originalité du Romantisme breton se trouve dans deux éléments : la persistance du rêve et la forte présence de la nature, et avant tout, de la mer : « *il faut d'abord marquer fortement la présence et la persistance du rêve. [...] Un rêve qui se nourrit de quelques éléments naturels[.] La Bretagne littéraire, ce sera désormais et avant tout, l'Armor, la Mer.* »⁷³ Les auteurs bretons se tournent vers leurs origines celtiques et vers la langue bretonne. Avant la Révolution, presque seulement des textes religieux étaient publiés en breton. Ceci change, et de plus en plus d'ouvrages laïques apparaissent. Par conséquent « *de nouveaux genres s'éveillent ou connaissent un regain,*

69 Minois, G., (1992), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.723.

70 *Ibidem*, p.726.

71 *Ibidem*, p.725.

72 Le Dù, J. et Le Berre, Y., in Balcou, J., (1987), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Tome II*, p.252.

73 *Ibidem*, p.33.

*comme la poésie profane, le conte moral, la fable, la chanson, la comédie, ainsi que de nouveaux thèmes, comme la politique et l'histoire. »*⁷⁴

Comme nous l'avons vu, la construction de son identité se fait par rapport à un Autre et dans une situation d'incertitude. Les nombreux Bretons partis à Paris gardent un contact entre eux et se sentent liés. Le Nantais Ernest Fouinet écrit par exemple : « *Vous avez sans doute bien souvent remarqué quel bonheur c'est pour nous, Bretons exilés dans la grande cité, de nous retrouver, de nous serrer la main et de parler du pays. »*⁷⁵ Francis Gourvil rajoute que la plupart des 'exilés' « *n'a dû commencer à se sentir Breton qu'après avoir quitté la Bretagne[.] »*⁷⁶ C'est donc à partir du moment où les Bretons sortent de leur région, qu'ils ont le sentiment de leur identité.

Un des plus célèbres recueils de la culture orale bretonne, le *Barzaz Breiz*, est également écrit par un Breton à Paris. Le *Barzaz Breiz* de Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895) est publié en 1839.⁷⁷ La Villemarqué a de grandes ambitions pour cet ouvrage :

Je veux élever un temple dont j'ai jeté les fondations. J'ai commencé à rassembler en Armorique, les fragments épars [des] chants oubliés [des bardes], pour en composer un poème en leur honneur, que je dédierai : à la Bretagne, à la Cambrie, à toute l'Europe et aux générations futures, for ever.⁷⁸

Bernard Tanguy insiste sur les multiples dimensions du *Barzaz Breiz* : l'ouvrage serait à la fois poétique, idéologique et une oeuvre de l'histoire littéraire ainsi que de l'histoire tout court.⁷⁹

Il est remarquable que, malgré le fait que l'ouvrage recueille une partie de la culture populaire, il ne s'adresse pas au peuple breton : « *il était visiblement destiné non point au peuple, ni même aux lettrés de la province concernée par lui, mais bien plutôt à un public de littérateurs, de critiques, de savants et d'amateurs instruits étrangers à cette province. »*⁸⁰ Ceci s'accorde avec la *Revue de Bretagne*, qui commence en 1833, et qui a pour but de faire connaître aux gens la vraie Bretagne, une Bretagne « *trop souvent défigurée par de misérables chroniqueurs qui ne connaissent pas cette vieille terre de la franchise et de l'hospitalité. »*⁸¹ Le fait que la première édition contient déjà des traductions en français, confirme l'intention de La Villemarqué de s'adresser à un certain public.

L'ouvrage ne passe pas complètement inaperçu en Bretagne, mais c'est surtout une partie de

74 Le Dû, J. et Le Berre, Y., in Balcou, J., (1987), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Tome II*, p.253.

75 Ernest Fouinet *op cit.* Gourvil, F., (1960), *La Villemarqué*, pp.20-21.

76 *Ibidem*, p.21.

77 Minois, G., (1992), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.725.

La Villemarqué est né en 1815 au Plessis-Nizon, près de Quimperlé. En 1833, il part à Paris où il fréquente des milieux bretons. Il ne possède qu'une connaissance rudimentaire du breton et c'est à Paris qu'il prend des cours en cette langue. Tanguy, B. in Balcou, J., (1987), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Tome II*, p.299-300. Dans ce qui suit, nous nous baserons principalement sur Gourvil, F., (1960), *La Villemarqué*.

78 La Villemarqué in Balcou, J., (1987), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Tome II*, p.303.

79 Tanguy, B. *ibidem*, p.303.

80 Gourvil, F., (1960), *La Villemarqué*, p.I.

81 *Ibidem*, p.20.

l'élite intellectuelle qui prend connaissance du *Barzaz Breiz*. Il est généralement bien reçu : « *D'autres chercheurs, voués à la collecte des chants populaires à peu près à la même époque [...] considéraient avec envie les trouvailles de leur confrère.* »⁸² Une des raisons principales pour laquelle les paysans ne se sentent pas liés aux chants de La Villemarqué est que le langage serait trop éloigné des dialectes régionaux. La langue est « *semée d'expressions insolites à leurs oreilles, de formes verbales 'standardisées', [...] une langue n'appartenant à aucun canton déterminé, et qui n'était ni celle des chansons vendues aux foires, ni celle de la prédiction, ni celle des livres pieux.* »⁸³ Le *Barzaz Breiz* devient également l'objet d'une discussion sur l'authenticité des chants recueillis par La Villemarqué.

Le plus important est que la publication et la popularité de cet ouvrage montrent un changement dans l'attitude des Bretons. C'est la première publication qui décrit un certain caractère régional. C'est également le premier ouvrage qui oppose les Bretons aux Français ou comme le décrit F. Gourvil :

toute la poésie bretonne, écrite ou orale, jusqu'à la publication du premier *Barzaz Breiz*, est précisément dénuée de tout caractère national, au point que les plus fervents défenseurs du recueil ont été impuissants à produire une seule pièce écrite en breton, antérieurement à 1836, dans laquelle il y ait non seulement quelque opposition entre le nom Breton et celui de Français, mais une simple glorification de son pays due à un poète bretonnant d'origine paysanne.⁸⁴

Les Bretons, d'abord ceux « exilés » à Paris, se rendent lentement compte que leur culture n'est pas « barbare », comme elle a souvent été décrite. C'est une culture à part entière, méritant une littérature qui lui soit propre.

La Bretagne commence à explorer sa propre culture sous l'influence du Romantisme. Le *Barzaz Breizh* est un ouvrage important dans cette tendance. Ce recueil met en avant le caractère national breton. Dans les paragraphes suivants, nous verrons l'influence de la France sur l'identité culturelle bretonne. Nous expliquerons comment la France perçoit cette région.

82 Gourvil, F., (1960), *La Villemarqué*, p.III.

83 *Ibidem*, p.317.

84 *Ibidem*, p.537.

1.3 LA FRANCE

Les auteurs qui décrivent la Bretagne du XIX^e siècle sont d'accord sur une chose : la Bretagne est une région à l'écart. Dans son chapitre sur *La marginalisation économique et sociale*, G. Minois décrit l'histoire de la Bretagne au XIX^e siècle de la manière suivante : « *la Bretagne est économiquement abandonnée à son sort et dépérit lentement. [...] La Bretagne est en dehors du cercle de la prospérité que dessine la Révolution industrielle au nord-ouest de l'Europe.* »⁸⁵ J. Balcou ajoute que de « *manière générale, au XIX^e siècle, la Bretagne apparaît comme une province à l'écart, peu connue, arriérée, grossière.* »⁸⁶ Son isolement serait à la fois géographique, politique, religieux et linguistique. La France s'intéresse pourtant à cette région arriérée. Dans ce chapitre, nous porterons notre attention sur l'attitude du gouvernement vis-à-vis du breton, ainsi que l'influence de l'introduction des chemins de fer par la France en Bretagne.

L'intérêt que porte la France à la Bretagne à partir de la Révolution française est de deux ordres. Premièrement, le gouvernement s'intéresse à la langue bretonne. En étudiant les langues parlées sur le territoire français, le gouvernement réalise une politique de langues qui essaie de créer une unité française en extirpant les langues régionales. Le rapport Barrère, écrit sous la Terreur, est un exemple : « *Les habitants des campagnes n'entendent que le bas-breton, c'est avec cet instrument barbare que les prêtres et les intrigants les tiennent sous leur empire, dirigent leur conscience, et empêchent les citoyens de connaître les lois et d'aimer la République.* »⁸⁷

Deuxièmement, la Bretagne forme un centre d'intérêt pour des artistes. Les stéréotypes formés après la Révolution sont souvent le motif de cet intérêt :

Région sauvage, sorte de Far West français, la Bretagne fascine les hordes échevelées de romantiques en quête de soleils couchants et de pittoresques cimetières. Poètes, peintres et romanciers font le voyage, de Pont-Aven à Fougères, attirés par les souvenirs de Châteaubriand et des chouans, s'extasient ou s'apitoient devant cet étrange pays et ses curieux habitants.⁸⁸

Les politiciens et les artistes n'ont pas une image objective de la Bretagne. A partir de la Révolution, la représentation provinciale se met en place : « *se structure pour la première fois la notion de personnalité provinciale à partir de quatre éléments associés : une civilisation rurale, saisie essentiellement à travers ses signes extérieurs (les costumes, coutumes, rites et superstitions... du*

85 Minois, G., (1992), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.645.

86 Balcou, J., (1987), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Tome II*, p.8.

87 Rapport Barrère, *op cit.* Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.630.

88 *Ibidem*, p.646.

folklore), *une race, une langue et un paysage.* »⁸⁹ Dans le chapitre suivant, nous traiterons un certain nombre d'écrivains français qui décrivent la Bretagne. Nous verrons l'image qu'ils créent de la Bretagne et des Bretons. Utilisent-ils les stéréotypes produits par la France ou se créent-ils leur propre représentation?

1.3.1 La politique et la philosophie linguistique⁹⁰

A partir du XVI^e siècle, les scientifiques commencent à théoriser les langues. Ce siècle est marqué par l'idée de supériorité de la langue française. Selon Louis-Jean Calvet, le militantisme francophile du siècle témoigne d'un ultra-chauvinisme. C'est le siècle de *la Pléiade*, et du purisme de la langue française. La France connaît des politiques linguistiques qui confirment cette idée de supériorité. Malgré le fait qu'en pratique, l'union de la Bretagne à la France en 1532 passe quasiment inaperçue parmi les Bretons, l'ordonnance de Villers-Cotterêts impose en 1539 le français dans les actes juridiques. Selon le pouvoir centralisé, seules les langues au pouvoir politique sont des langues, le breton n'est donc qu'un dialecte ou patois.

Ce centralisme reste important au XVII^e siècle, et l'accent porte sur l'usage correct du français. Un personnage important de ce courant est François de Malherbe (1555-1628) qui « *s'était donné pour tâche d'épurer la langue française tant des emprunts aux langues étrangères et aux langues de l'hexagone que des provincialismes.* »⁹¹ On peut voir à travers ces théories une tendance au chauvinisme français et au centralisme. La supériorité de la langue française s'expliquerait au niveau syntaxique : « *étant la plus proche de l'ordre logique, la langue française est la plus noble.* »⁹² Les langues régionales comme le breton ne ressemblent aucunement au français et sont donc pour Malherbe un tabou.

La Cour française voit dans ces idées une manière de renforcer son pouvoir et le Roi crée en 1634 l'Académie Française. Richelieu en rédige les statuts et règlements. L'Académie a pour but de former le français standard en écrivant une grammaire pour « *la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences* », comme l'écrit Richelieu dans l'Article 24 des statuts. Elle a également pour mission d'asseoir la langue et de la renforcer. L'Académie obtient une position de monopole : elle seule a le droit de publier des dictionnaires.

L'Eglise prend également position avec sa propre politique linguistique. Au XVII^e siècle, elle souhaite que ses prêtres parlent le français ainsi que le breton. Les Bretons seraient des barbares et des païens, à cause de leur langue. Cependant, l'Abbé de Landévennec, Jean Briant, constate que la

89 Bertho, C., (1980), 'L'invention de la Bretagne', p.47.

90 Les informations dans ce paragraphe sont extraites de Calvet, L-J., (1974), *Linguistique et colonialisme*.

91 *Ibidem*, p.22.

92 *Ibidem*, p.26.

population régionale est en réalité prête à recevoir de l'éducation religieuse. Comme beaucoup d'habitants des villes parlent déjà le français à cette époque, la messe est tenue dans les deux langues.⁹³

Le XVIII^e siècle est celui des Lumières. On cherche la hiérarchie dans toute chose : étudier un concept dans son état sauvage permet d'apprendre plus sur ce concept dans son état actuel. Pour étudier cet état sauvage, le philosophe a souvent recours aux civilisations « primitives » :

il s'agit, dans divers domaines, de conforter la modernité de l'Europe en l'opposant à la sauvagerie préhistorique du reste du monde et en transformant cette dispersion géographique en succession historique, en mettant le synchronisme en perspective diachronique. La théorisation du rapport à l'autre, au différent, passe par sa digestion, l'autre n'étant, ne pouvant être, qu'un état ancien de notre propre histoire, qu'une forme inachevée de notre propre perfection.⁹⁴

Cette idée de hiérarchie s'applique également aux régions de France et donc à la Bretagne aussi. La civilisation bretonne pourrait être vue comme arriérée selon la philosophie des Lumières : les autres cultures, communautés et donc les langues, n'existent que pour montrer la supériorité des Français. L'infériorité du breton doit confirmer la suprématie du français : les autres cultures sont des fossiles d'un stade révolu de l'évolution du français et des Français.

A partir de la Révolution française en 1789, la France mène une politique linguistique très stricte et unitaire concernant les régions. La devise des Républicains est en effet : liberté, égalité et fraternité. L'« égalité » signifie que les différences régionales doivent être abolies. Il n'y a plus de place pour les langues régionales et une unité linguistique doit être formée, puisque « *chez un peuple libre, la langue doit être une et la même pour tous.* »⁹⁵ L'Abbé Grégoire joue un rôle important dans l'homogénéisation de la situation linguistique française. Il insiste sur l'importance de la centralisation : « *Je ne puis trop le répéter, il est plus important qu'on ne pense en politique d'extirper cette diversité d'idiomes grossiers qui prolongent l'enfance de la raison et la vieillesse des préjugés.* »⁹⁶ Pour réprimer les révoltes bretonnes, il faut d'abord supprimer l'usage du breton, pour le remplacer par le français, 'langue de la liberté'.

Ce ne sont pourtant que des idées et la pratique montre qu'elles sont difficilement réalisables. La campagne bretonnante ne comprend guère le français, et les relations d'échange se font donc par l'intermédiaire du breton. Le pouvoir mène alors une politique de traduction. Le décret du 14 janvier 1790 invite « *le pouvoir exécutif à faire traduire les délibérations de l'Assemblée dans les différents idiomes des provinces.* »⁹⁷ Il y a un grand besoin de traductions, manifesté par la transmission en

93 Broudic, F., (1995), *La pratique du breton*, pp.256-257.

94 Calvet, L.-J., (1974), *Linguistique et colonialisme*, pp.30-31.

95 Rapport Barrère du 27 janvier 1794, *op cit. ibidem*, p.168.

96 Abbé Grégoire *op cit. ibidem*, p.168.

97 Broudic, F., (1995), *La pratique du breton*, p.271.

breton, en 1793, de l'Acte constitutionnel, précédé de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

La période révolutionnaire semble avoir eu une certaine influence au niveau linguistique. Le discours sur les langues régionales est surtout négatif, mais en pratique la langue a bénéficié d'un nouveau statut : le breton devient pour la première fois langue de la politique. F. Broudic mentionne également une prise de conscience du lent changement linguistique du côté des Bretons suite à la Révolution. Il cite le juge Habasque : « *avant la Révolution [...] on avait par fois de la difficulté à trouver, dans une paroisse, quatre ou cinq personnes qui sussent le français; aujourd'hui, il n'y a pas un cultivateur aisé, dont quelqu'un des enfants ne le parle ou ne l'entende.* »⁹⁸

Le XIX^e siècle connaît grosso modo trois périodes de politique linguistique. La première période dure du début du siècle jusqu'à la fin de la Monarchie de Juillet en 1848. Gérard Bodé signale que la politique linguistique prend une position moins importante : « *Les principes posés par les hommes de la Révolution ne seront cependant pas remis en cause par les régimes qui lui succéderont, même s'ils furent plus ou moins mis en veilleuse sous la Restauration ou la Monarchie de Juillet.* »⁹⁹ La Deuxième République (1848-1851) sous Napoléon Bonaparte accorde moins d'importance à une langue centrale et à la diffusion du français.

Ceci change avec l'arrivée de Napoléon III en 1852. Le Second Empire « *marque le retour d'un pouvoir central fort et conscient de l'être.* »¹⁰⁰ L'identité de la nation est de nouveau fortement liée à la langue française. La lutte contre les langues régionales est surtout menée au niveau local. L'école joue alors un rôle central dans cette lutte. Fañch Broudic donne l'exemple d'un recteur de l'Académie de Rennes qui, en 1863, « *se demande quelles "mesures pratiques il conviendrait de prendre pour déraciner chez les habitants l'habitude de la langue bretonne."* »¹⁰¹ Toutes les écoles ne mènent pourtant pas la même politique. Un grand nombre d'écoles permettent aux élèves de parler le breton. Par exemple, en 1864, « *dans le Finistère, [...] 70% des écoles [emploient conjointement le breton et le français], et il y en a même 6% qui n'utilisent que le breton en classe. Il n'y a réellement que 25% des classes où seul le français est utilisé.* »¹⁰² Toutefois, à partir de la deuxième moitié du siècle, le nombre de personnes sachant le français augmente rapidement, pendant que le nombre de monolingues bretons diminue¹⁰³. La politique linguistique et l'organisation des écoles semblent avoir eu une certaine influence sur cette tendance.

98 Habasque, M., *op cit. ses Notions historiques, géographiques, statistiques et agronomiques, sur le littoral du département des Côtes-du-Nord* de 1832, par Broudic, F., (1995), *La pratique du breton*, p.274.

99 Bodé, G., in Coste, D., (1991), *Vers le plurilinguisme?*, p.37.

100 Bodé, G., *ibidem*, p.39.

101 Broudic, F., (1999), *Histoire de la langue bretonne*, p.32.

102 *Ibidem*, p.32.

103 Fañch Broudic utilise trois dates pour montrer l'évolution de la pratique du breton au XIX^e siècle: 1831, 1863 et 1902. En 1831: 80% de monolingues bretonnants, 98% total de bretonnants, 2% de monolingues français, 18% total français. En 1863: 85% de monolingues bretonnants, 97% total de bretonnants, 2% de monolingues français, 15% total français. En 1902: 60% de monolingues bretonnants, 90% total de bretonnants, 15% de monolingues français, 40% total français. *Ibidem*, p.27.

Pendant le XIX^e siècle, la Bretagne a plus de contact avec la France. Comme nous allons le voir, les chemins de fer jouent un rôle important dans cette évolution.

1.3.2 Le tourisme émergent : les chemins de fer¹⁰⁴

Le tourisme émergent du XIX^e siècle jouera un rôle dans l'économie bretonne ainsi que dans l'opinion des Français sur la Bretagne. Selon Pascal Cuvelier, le tourisme est fortement lié à la modernité. Il énumère plusieurs arguments, premièrement la laïcisation qui met l'accent sur l'homme, et non pas sur Dieu : « *la nature n'est plus perçue comme imperméable à l'esprit et aux sens. (...) Les savants [...] vont faire de [la nature] un objet d'admiration et de plaisir. (...) [Le monde extérieur] devient donc un objet d'études, un centre d'intérêt.* »¹⁰⁵ Le tourisme sera d'abord un privilège de l'aristocratie, mais qui perd son importance après la Révolution française. Pascal Cuvelier explique que cette classe cherche alors de nouveaux moyens pour se distinguer : elle va pratiquer le loisir et le tourisme avec ostentation et vivre de ses rentes. Elle cherche à se différencier. Enfin, la révolution industrielle change le rapport au travail. Avec l'apparition du travail d'usine, se développe également une invention tout neuve : le temps libre¹⁰⁶. Cuvelier ajoute que « *La maîtrise de l'espace par la technique et l'augmentation relative des niveaux de vie vont permettre la démocratisation d'une pratique réservée jusqu'ici à l'élite.* »¹⁰⁷

Le XIX^e siècle connaît un changement, le tourisme devient un phénomène plus répandu. Le mot 'touriste' s'impose lentement dans presque toutes les langues. Marc Boyer explique le sens du mot au XIX^e siècle : « *Devenu substantif, le vocable désigna, au singulier, un individu original, étrange parce qu'étranger.* »¹⁰⁸ Dans le monde littéraire, ce changement se fait également sentir. Le Romantisme connaîtra un nouvel intérêt pour les endroits 'exotiques'. Les écrivains voyagent dans le cadre de leur travail : « *'Le Romantisme a été une grande époque de voyages' écrit Jean Cassou ; l'art d'être touriste est un de ses fondements. Tous les grands écrivains du XIX^e siècle furent grands voyageurs et estimèrent nécessaire de laisser leurs journaux de voyage voire d'écrire des guides ou des articles pour les Revues très lues[.]* »¹⁰⁹ Dans le chapitre suivant, nous verrons que Flaubert fait partie de ces auteurs du Romantisme, nous expliquerons également quel est l'intérêt du voyage pour le Romantisme.

104 Dans ce paragraphe, nous nous baserons principalement sur les ouvrages suivants : Cuvelier, P., (1998), *Anciennes et nouvelles formes de tourisme* et De Palmaert, A., (2005), *Un siècle de bords de mer*.

105 Cuvelier, P., (1998), *Anciennes et nouvelles formes de tourisme*, p. 30.

106 *Ibidem*, p. 34. Il ne faut pourtant pas comparer le temps libre au XIX^e siècle avec le temps libre et les loisirs actuels.

107 *Ibidem*, p. 50.

108 Boyer, M., (2005), *Histoire générale du tourisme*, p. 185.

109 *Ibidem*, p. 185.

Un autre vecteur du tourisme est le développement des chemins de fer. A partir de 1832, partout en France, se construisent des chemins de fer. Au début, c'est un moyen de transport pour les frets, mais ceci change rapidement : « *Si à l'origine le chemin de fer avait surtout été conçu pour transporter les marchandises, rapidement, il devient un instrument du voyage. Plus fondamentalement, le train s'associe au voyage et en constitue une partie intégrante.* »¹¹⁰ Les temps de déplacement diminuent considérablement. L'importance du chemin de fer pour le développement du tourisme est évident : « *Le chemin de fer introduit de son côté une activité économique nouvelle, le tourisme, [...] la clientèle est celle des bourgeoisies citadines gagnant les plages proches[.]* »¹¹¹

Les touristes arrivent alors aussi en Bretagne, surtout sur les côtes, où ils sont plus au moins bien accueillis : « *Curieusement, les touristes n'ont pas été attendus. On se méfiait plutôt, en cette terre de légendes, de ces étrangers qui venaient envahir les bords de mer une fois l'été arrivé.* »¹¹² Les rencontres avec les touristes ne sont souvent pas positives : une trop grande différence de richesses entre 'Parisiens' et autochtones a souvent provoqué des incompréhensions.

Par contre, plus important est le fait que le tourisme crée l'occasion d'aller voir d'autres cultures que la sienne. La plupart des gens au XIX^e siècle ne connaissent la Bretagne que par les récits des écrivains ou par les stéréotypes appris à l'école. Les touristes découvrent alors d'autres mentalités, qui seraient restées cachées sans les voyages. Ils profitent de leur temps de loisir pour apprendre à connaître la culture régionale : « *Tout naturellement aussi les touristes vont profiter du patrimoine culturel des régions[...]* En Bretagne par exemple, on verra un nombre de touristes de plus en plus important assister aux pardons. »¹¹³ Une autre sortie culturelle est la rencontre avec les marins ou encore le ramassage du goémon. Le tourisme a donc certainement un effet positif sur les relations entre les Bretons et les Français. La création de nombreux emplois est un autre aspect positif : pas moins de 6000 ouvriers pour le tracé Rennes-Saint-Brieuc par exemple.

Mais les chemins de fer n'ont pourtant pas que des effets positifs pour la Bretagne. Le développement des chemins de fer est assuré par les autorités à Paris. Les décisions concernant la construction des lignes sont prises par le gouvernement, sur conseil de l'administration des Ponts et Chaussées. Il faut faire des choix, ce qui pose des problèmes : « *Ces travaux opposèrent deux conceptions : celle des amoureux de la ligne droite et celle des réalistes qui cherchaient au contraire à desservir le plus grand nombre possible d'agglomérations actives.* »¹¹⁴ L'influence de l'Etat est importante : « *les liaisons, en effet, ont été conçues par les autorités nationales dans un but politique et stratégique beaucoup plus qu'économique.* »¹¹⁵ Les autorités choisissent l'intérêt national aux

110 Cuvelier, P., (1998), *Anciennes et nouvelles formes de tourisme*, p. 52.

111 Chédeville, A. et Croix, A., (1996), *Histoire de la Bretagne*, pp. 100-101.

112 De Palmaert, A., (2005), *Un siècle de bords de mer*, p.49.

113 *Ibidem*, p.50.

114 Caron, F., (1997), *Histoire des chemins de fer en France*, p.126.

115 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.660.

dépens de celui de la région.

Comme les tracés ne sont que d'Est-Ouest et pas Nord-Sud : Paris-Nantes en 1851, Paris-Rennes en 1857, la Bretagne n'arrive pas à profiter du développement. Les quelques liaisons nord-sud sont tardives et insuffisantes. Les chemins de fer ont une grande influence dans la marginalisation de la Bretagne : « *Avec ces deux voies, ce sont deux tentacules parisiennes qui plongent jusqu'au fond de la Bretagne et qui vont en accélérer la perte de substance et d'autonomie : exode rural, renforcement de la centralisation en sont les deux conséquences immédiates.* »¹¹⁶ La Bretagne perd à cette époque lentement une de ses caractéristiques : son caractère rural. Les exploitations paysannes ne sont pas les seules à souffrir, à cause d'une économie faible et de la concurrence, l'industrie, elle aussi, va de plus en plus mal. Les conséquences des chemins de fer pour le cabotage sont profondes : la concurrence du chemin de fer ruine cette activité après 1860. Le seul moyen d'échapper à la misère, serait-il d'émigrer, désormais rendu plus facile avec le chemin de fer ?

116 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.661.

CONCLUSION

Dans le chapitre précédent, nous avons exposé brièvement l'histoire de la Bretagne. Elle se développe lentement jusqu'au XIX^e siècle où elle devient une région française. La perte totale d'indépendance est un moment important dans la prise de conscience des Bretons de leur identité culturelle. Ceci joue pourtant un rôle moins important à la campagne. Les ruraux ne semblent pas s'inquiéter de leur identité, car la vie quotidienne se déroule à l'intérieur de la communauté.

Les Bretons dans les villes et hors de leur région s'occupent plus de leur identité, parce qu'ils sont confrontés à la culture française : la culture de l'Autre. La France essaie d'influer la culture bretonne à différents niveaux, linguistique ainsi que politique. C'est dans la perspective de cette tendance qu'il faut voir le développement du Romantisme breton, qui met en avant le caractère régional.

Dans les chapitres suivants, nous examinerons comment la Bretagne est perçue dans le monde littéraire. Nous étudierons comment certains auteurs décrivent les différents aspects de l'identité culturelle bretonne. A l'aide des analyses faites dans ce chapitre, nous verrons à quel point ces descriptions sont basées sur une image réelle. Nous présenterons également la manière dont les Bretons perçoivent leur propre identité au moyen d'un ouvrage breton sur la Bretagne.

2. LE REGARD DE LA FRANCE SUR LA BRETAGNE

2.1 CADRE LITTÉRAIRE

Dans ce paragraphe, nous présenterons trois auteurs et leurs ouvrages qui décrivent la Bretagne au XIX^e siècle. Comme les trois ouvrages ont été influencés par le Romantisme, nous évoquerons d'abord ce courant et ses principales caractéristiques. Ensuite, nous exposerons brièvement la vie des auteurs afin éventuellement de mieux comprendre leur choix d'écrire sur la Bretagne. Les trois ouvrages sont *Les Chouans* (1829) de Honoré de Balzac, les *Mémoires d'un touriste* (1838) de Stendhal et *Par les champs et par les grèves* (1886) de Gustave Flaubert et de Maxime Du Camp.

Les Chouans est un ouvrage important dans la création d'une image de la Bretagne en France, comme le confirme Le Coadic : « *l'importance fondamentale [des Chouans] est reconnue dans la naissance du cliché du Breton.* »¹¹⁷ L'ouvrage de Stendhal a moins de succès que celui de Balzac et pourtant il donne une image moins restreinte de la région. Enfin, comme nous le verrons, les amis Flaubert et Du Camp prennent vraiment le temps pour découvrir la Bretagne et leur ouvrage, publié à titre posthume, en donne une image variée et plus ou moins positive. Nous traiterons les ouvrages par ordre chronologique de parution.

2.1.1 Le romantisme et le récit de voyage

Les quatre auteurs sont plus ou moins influencés par le Romantisme, et surtout par la personne de Chateaubriand. Pendant son voyage en Bretagne, Flaubert visite la tombe de Chateaubriand, il le mentionne à plusieurs reprises dans *Par les champs et les grèves*, mais la scène suivante est encore plus significative : « *Assis sur l'herbe, au pied d'un chêne, nous lisions René. Nous étions devant ce lac, où il contemplait l'hirondelle agile sur le roseau mobile, à l'ombre de ces bois où il poursuivait l'arc-en-Ciel sur les collines pluvieuses.* »¹¹⁸ Flaubert décrit cette scène dans l'ouvrage, avec René entouré par la nature. Le narrateur des *Mémoires* veut aller voir la rue où est né Chateaubriand. Comme le Romantisme joue un rôle important à l'époque de nos écrivains, nous nous arrêterons brièvement sur ce sujet.

Le Romantisme est la période dans la littérature qui dure selon Philippe Van Tieghem environ

117 Le Coadic, R., (1998), *L'Identité bretonne*, p.113.

118 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.622.

de 1820 à 1850.¹¹⁹ Comme chaque courant, le Romantisme s'oppose au courant antérieur.¹²⁰ La nouvelle génération cherche à se renouveler et ne veut plus se tourner vers le passé et les traditions, que ce soit dans le domaine de la littérature, de la musique, de la peinture, ainsi que dans celui de la sculpture et de l'architecture.

Le Romantisme met l'accent sur l'individu. Dans le roman, les états d'âme de l'écrivain deviennent un nouveau sujet. Charles Baudelaire (1821-1867) décrit le courant ainsi : « *Le Romantisme n'est précisément ni dans le choix des sujets, ni dans la vérité exacte, mais dans la manière de sentir.* »¹²¹ L'artiste cherche son inspiration dans la nature, surtout là où l'homme a eu le moins d'influence possible : la forêt, la mer, la montagne. C'est ici qu'il est le plus proche de son âme, de sa spiritualité.¹²²

Nous avons vu déjà que le tourisme se développe pendant cette période. Les Romantiques cherchent leur salut dans les voyages et écrivent leurs expériences : de nombreux récits de voyage sont publiés à cette époque. Avant la Révolution, les récits portaient surtout sur des pays lointains, sur des endroits exotiques. Après la Révolution, une nouvelle France est créée, avec des nouvelles frontières. C'est cette France que les voyageurs vont découvrir, mais « *quelles remarques faire lorsque l'on est [...] confronté au même [=la France, les Français]?* »¹²³ Le Romantisme met alors l'accent sur les particularités régionales. Les récits de voyage de Flaubert et de Stendhal se situent dans cette tradition.

Le touriste romantique visite une région inconnue et la décrit, mais le voyage semble avant tout être une exploration intérieure de l'individu : « *Chaque écrivain romantique, dans ses journaux de voyage, s'est intéressé d'abord à lui.* »¹²⁴ Les récits de voyage sont alors très personnels : « *plutôt que reproduire fidèlement les spectacles qui s'offrent à leur vue, les voyageurs traduisent les sensations qu'ils éprouvent.* »¹²⁵ La réalité décrite dans les guides n'apparaît qu'à un deuxième plan. L'auteur n'écrit souvent qu'à partir de sa mémoire ou de notes prises pendant le voyage.¹²⁶

Pendant la lecture des récits, il faudra tenir compte du fait qu'en général, l'auteur du livre se distancie du narrateur de l'histoire. Dans le cas d'une fiction, ceci est plus clair que dans les récits de

119 Van Tieghem, P., (1979), *Le Romantisme français*, p.5.

120 « *Le Romantisme est une tendance artistique, ou plutôt un ensemble de tendances nouvelles visant à libérer l'art des contraintes de la tradition ou du goût, à y introduire plus de couleur et de mouvement, et à l'animer par la chaleur du sentiment.* ». *Ibidem*, p.104.

121 Baudelaire, Ch., *Curiosités esthétiques*, cité par Hallouin, C. et al., (1995), *Encyclopédie Bordas, Volume VIII: Dossier Romantisme*, p. 4446.

122 « *Si l'attention à la nature [...] tourna au panthéisme et à un lyrisme parfois ampoulé, elle fut aussi l'occasion de donner à la nature et au psychisme individuel, présentés comme opposés, un fondement commun[.]* ». *Ibidem*, p. 4448.

123 Guyot, A., et Massol, Ch., (2003), *Voyager en France*, p.14.

124 Boyer, M., (2005), *Histoire générale du tourisme*, 189.

125 Puleio, M.T., *Voyage réel, voyage rêvé : les voyages « archéologiques » des petits romantiques* dans Guyot, A., et Massol, Ch., (2003), *Voyager en France*, p.72

126 « *Le voyage réel [...] déclenche le mécanisme du souvenir : les paysages, les monuments, les visages étrangers et pourtant familiers créent parfois des associations analogiques et donnent lieu à des sensations de « déjà vu », qui altèrent les lieux [...] Le récit de voyage devient ainsi, souvent une sorte de récit fantastique[.]* ». Puleio, M.T., *Voyage réel, voyage rêvé : les voyages « archéologiques » des petits romantiques*, *ibidem*, p.74.

voyage qui se veulent autobiographiques. Ce procédé se retrouve pourtant dans les trois ouvrages que nous traitons dans ce chapitre. En ce qui concerne les *Mémoires d'un Touriste*, Stendhal écrit son ouvrage après son voyage dans l'Ouest, mais ne s'identifie pas au personnage principal. L'ouvrage de Du Camp et de Flaubert semble être une pure description de leur voyage, mais le Romantisme joue un rôle important : la sensibilité s'exprime dans le ton poétique du récit. Le style et les topoï romantiques (la nature, l'exotisme) deviennent alors plus importants que la reproduction du voyage fait. La distance entre l'auteur et le narrateur est encore plus claire dans *Les Chouans* : cet ouvrage se veut fiction. Les descriptions de Fougères par exemple, sont pourtant basées sur un voyage que Balzac a réellement fait.

Malgré le fait que ces ouvrages sont personnels et partiellement fictifs, ils ont quand même une certaine influence sur l'opinion publique. Écrire sur la France doit aider à créer une unité nationale : « *donner à lire un récit de voyage dans un département ou une région française, c'est permettre que les Français s'approprient comme un bien national tout ce qui constitue la particularité locale française.* »¹²⁷ La Bretagne est particulièrement intéressante pour le Romantisme parce qu'elle fait à la fois partie de la France et représente une région exotique. Elle est doublement exotique : « *exotique dans l'espace, exotique dans le temps. Sa distance, ses paysages sauvages, son passé légendaire, tout contribue à exercer une fascination sur le Parisien cultivé.* »¹²⁸

Et celui-ci est exactement le groupe-cible des écrivains : le Parisien, qui devient le narrataire des récits. Ceci devient le plus évident dans *Les Chouans* : « *il s'agit, en prenant la place du lecteur parisien ou du narrataire qui en est l'image, supposé ignorant de la Bretagne, de pénétrer en même temps que les soldats républicains dans une région inconnue[.]* »¹²⁹ Les ouvrages concernant la Bretagne, fiction ou non, ont donc une influence sur l'image de la Bretagne hors de cette région. Dans les paragraphes suivants, nous traiterons les quatre auteurs et leurs ouvrages. Nous verrons que les titres montrent déjà les différences de styles entre les trois livres : Balzac adopte un titre qui accompagne un roman d'aventure, Stendhal choisit avec ses *Mémoires* le style d'un journal intime alors que le titre du roman de Flaubert et Du Camp indique la cadence du séjour : un voyage en tout tranquillité. Nous observerons l'image que créent ces auteurs de la Bretagne dans leurs ouvrages.

127 Louichon, B., *Les enjeux du voyage en (nouvelle) France (1794-1814)* dans Guyot, A., et Massol, Ch., (2003), *Voyager en France*, p.67.

128 Tooke, A. J., dans Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.25.

129 Andréoli, M., (1999), *Lectures et mythes*, p.160.

2.1.2 Les auteurs

Honoré de Balzac¹³⁰

Honoré de Balzac est né le 20 mai 1799 à Tours. Son père s'appelait Balssa d'origine, et il a changé son nom après la Révolution française. En 1807, Honoré est envoyé au collège des Oratoriens de Vendôme, où il restera jusqu'en 1813. Cette même année, il s'installe avec sa famille à Paris. Entre 1816-1819, il fait des études de droit et devient notaire. Il s'intéresse pourtant plus à la littérature et tente une carrière littéraire. Entre 1820 et 1824, il écrit plusieurs romans sous les pseudonymes de Lord R'hoone et d'Horace de Saint-Aubin, qui n'auront pas de grand succès.

En 1829, Balzac écrit l'ouvrage qui nous intéresse dans cette étude : *Les Chouans*, qui sera le premier roman faisant partie d'une oeuvre complexe : *La Comédie humaine*. L'ensemble de son oeuvre qui se veut étude de moeurs, décrit la société de son époque. Il écrit un autre livre, *la Physiologie du mariage*, qui le rendra célèbre dans le monde littéraire pour sa façon de décrire la vie quotidienne. Dans ses romans, il ne rapporte pas uniquement la vie en province, mais aussi celle à Paris. A partir de 1830, il publiera de nombreux ouvrages, jusqu'à sa mort le 19 août 1850.

Contrairement aux deux autres auteurs que nous traiterons dans ce chapitre, Balzac n'a pas fait de vrais voyages avant d'écrire *Les Chouans*. Entre 1833 et 1838, il part en Suisse et en Italie. Il fera également des voyages à Saint-Pétersbourg et en Ukraine, principalement pour rejoindre sa maîtresse, Madame Hanska. Le fait qu'il soit né à Tours et qu'il est donc provincial joue un rôle important pour son oeuvre. Nous retrouvons cet aspect dans *Les Chouans*, où les paysages sont prédominants dans l'histoire. Les descriptions sont nombreuses : « *il aimera à [...] décrire les paysages, le miroitement du fleuve, la brume sur les coteaux, les forêts, les bocages paisibles. Si l'on veut bien, comme il l'a fait lui-même, continuer à descendre le fleuve, on parvient [...] aux régions de la chouannerie[.]* »¹³¹

Les Chouans (1829)

La période où Balzac développe son travail littéraire est dominée par Chateaubriand : « *Il a parcouru le monde comme presque personne en son temps. Il est un des premiers grands voyageurs de la littérature, et le goût de l'exotisme est venu de lui.* »¹³² Chateaubriand ne sera pourtant pas l'unique inspiration de Balzac. En 1826, l'auteur américain Fenimore Cooper publie son roman *Le dernier des Mohicans*, un roman d'aventure et d'exotisme. Avec le premier titre de son roman de 1829, *Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*¹³³, Balzac fait référence à cet écrivain. Il décide d'écrire

130 Les faits dans ce paragraphe sont extraits de Taillandier, F., (2005), *Balzac*.

131 Taillandier, F., (2005), *Balzac*, p.24.

132 *Ibidem*, p.47.

133 *Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800* n'est d'ailleurs pas le seul titre que Balzac donne à l'ouvrage. Il le nomme d'abord *Le Gars*, *Les Chouans ou la Bretagne il ya trente ans*, pour arriver au titre final : *Les Chouans ou la*

son propre roman d'aventure, situé juste après la Révolution française. Afin de pouvoir faire une description réaliste, il décide de partir à Fougères : « là, il observe les paysages, examine des types humains, recueille des témoignages. »¹³⁴ Balzac décrit ce voyage dans une lettre du 21 juillet 1830 :

[J]'ai fait le plus poétique voyage qui soit possible en France : aller d'ici au fond de la Bretagne, à la mer, par eau, pas cher, trois ou quatre sous par lieue, en passant par les plus riantes rives du monde ; je sentais mes pensées grandir avec ce fleuve, qui, près de la mer, devient immense. Oh ! mener une vie de Mohican, courir sur les rochers, nager en mer, respirer en plein l'air, le soleil ! Oh ! que j'ai conçu le sauvage ! oh ! que j'ai admirablement compris les corsaires, les aventuriers[.]¹³⁵

Dans le paragraphe suivant, nous verrons que les voyages dans les régions de la France et l'importance de la nature sont des traits importants du Romantisme.

L'histoire des *Chouans* se résume ainsi :

Le marquis de Montauran, dit *le Gars*, nommé général en chef par les Princes, se débat au milieu de partisans brutaux et farouches qu'il étonne et qui l'exaspèrent. Contre lui, et préjugant de sa tendance amoureuse, Fouché mobilise une fille d'une beauté éclatante [Marie de Verneuil], sans doute tarée, qui doit servir d'appât et de piège. Tous deux sont si beaux qu'ils se plaisent, passent du désir au doute, à la haine, du repentir à l'amour, et, enfin, de l'amour à la mort. Le drame se déploie, se dilate, se concentre dans les convulsions d'une guérilla atroce, exterminatrice ; d'une tuerie impitoyable, aveugle, dans une atrocité essentielle.¹³⁶

C'est donc une histoire d'amour située dans un cadre historique et géographique : elle se déroule pendant la chouannerie, à la fin du XVIII^e siècle et pour la plus grande partie du récit aux environs de Fougères. Dans l'histoire, Balzac oppose les Chouans aux Bleus, l'armée républicaine.

Le choix de Balzac pour la Bretagne n'est pas évident. Avant d'écrire le roman, il hésite s'il va situer l'histoire en Normandie, l'autre région des Chouans. Une autre option serait la Vendée, le cœur de la dissidence. Mais les Vendéens ont la réputation d'être bien organisés dans leurs révoltes. Balzac semble alors choisir la Bretagne pour la réputation des Chouans bretons : mal organisés et plus intéressés par les brigandages que par les motifs politiques. Balzac voyage en Bretagne afin de faire des descriptions réalistes dans son roman. Ses lettres indiquent pourtant que le réel n'a pas une très grande importance pour Balzac, il part à Fougères alors qu'il veut écrire un roman sur la Vendée : « j'ai voyagé jusqu'en Bretagne [où] j'ai été voir des lieux, des sites pour un roman sur la

Bretagne en 1799.

134 Taillandier, F., (2005), *Balzac*, p.73.

135 Balzac, H., de, (1960), *Correspondance, Tome I*, p.461.

136 Varenne, J., de la, dans Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.13.

Vendée[.] »¹³⁷ Il confond également le dialecte parlé à Fougères avec le breton, parlé en Basse-Bretagne. En écrivant son roman, il semble être conscient de créer une image pas tout à fait réelle de la Bretagne.

Stendhal¹³⁸

Stendhal est le pseudonyme d'Henri Beyle, il est né le 23 janvier 1783 à Grenoble. Sa mère meurt quand il n'a que sept ans. En 1796, Henri entre à l'École Centrale de Grenoble, où il sera un bon élève. Trois ans plus tard, il part à Paris pour passer le concours d'admission de l'École polytechnique. Il préfère pourtant écrire et renonce à passer le concours. En 1800, Stendhal fait son premier voyage en Italie, à Genève et à Milan, sous les ordres du ministère de la Guerre. Il tombe malade et rentre en France, mais il n'y restera pas longtemps. Il part ensuite en Allemagne, à Vienne, à Londres, en Russie et fait de nombreux séjours en Italie.

Le premier roman de Stendhal paraît en 1827, *Armance* et trois ans plus tard *Le Rouge et le Noir*. Il n'a pas un grand succès, il part alors en Italie, pour devenir consul au Vatican. En 1836, il visite Paris et pendant les mois d'été de 1837, fait des voyages dans l'ouest de la France. Il voyage sur les bords de la Loire, en Normandie et en Bretagne. C'est à la suite de ce voyage qu'il écrit une partie des *Mémoires d'un touriste*. L'autre partie de cet ouvrage est basée sur ses voyages à Bordeaux, dans les Pyrénées, dans le Midi, en Suisse, en Rhémanie, en Hollande et en Belgique, en 1838. Pendant cette année, il part également en Bretagne et en Normandie. Après ses voyages, il retourne en Italie en 1841, mais tombe malade et rentre à Paris pour se faire soigner. C'est à Paris qu'il meurt le 23 mars 1842.

Mémoires d'un touriste (1838)

Stendhal écrit les *Mémoires d'un touriste* à la suite de ses voyages en France. Pendant son voyage en Bretagne, il visite les villes de Nantes, Vannes, Auray, Rennes et de Saint-Malo. Les *Mémoires* sont écrites dans le style d'un journal intime, où le narrateur ne décrit pas uniquement les lieux qu'il visite, mais aussi les moeurs locales ainsi que ses propres pensées. L'ouvrage ne peut pas être considéré comme autobiographique, ni comme un guide de voyage traditionnel : « *A-t-il même visité tous les lieux dont il parle ? Il ne s'agit d'ailleurs, en aucun cas, d'un guide traditionnel, signalant les sites qu'il faut avoir vus.* »¹³⁹

137 Balzac, H., de, (1960), *Correspondance, Tome I*, p.459.

138 Les faits dans ce paragraphe sont extraits de Didier, B., (1977), *Stendhal* et de Cruciani, F., (1973), *Stendhal*.

139 Bérest, E., dans Balcou, J., (1987), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Tome II*, p.207.

Dans son avertissement, l'auteur, qui signe ici H.B., évoque l'inspiration pour l'ouvrage : « *Le journal manuscrit de M. L..., commis voyageur pour le commerce des fers, a formé la base de l'ouvrage que l'on se dispose à lire.* »¹⁴⁰ Il indique aussi la raison que donne le narrateur pour faire ce voyage en France : « *Je me disais, il y a huit jours : Je quitterai la France, peut-être pour toujours, et je ne la connais pas [...] Avant donc de quitter la France, j'ai voulu la connaître.* »¹⁴¹

Le narrateur reconnaît ne guère connaître la Bretagne : « *J'avoue que j'ai été atterré de mon ignorance, je m'étais figuré que Vannes était presque sur la mer.* »¹⁴² Il espère apprendre à connaître la France, mais il ne donne pas l'impression de vraiment vouloir connaître la Bretagne des Bretons, plutôt celle de l'élite sociale. Dans son paragraphe intitulé 'De la Bretagne', par exemple, il raconte surtout des anecdotes sur des savants d'académie, des barons.¹⁴³ De plus, il va au théâtre en espérant voir la société bretonne.

Dans ses descriptions, Stendhal s'est sans doute fortement inspiré des *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France* de Prosper Mérimée, parus en 1837, et sur les stéréotypes de l'époque, mais il montre aussi des originalités qui rendent ce récit intéressant en ce qui concerne l'analyse de l'image créée de la Bretagne dans la littérature française : « *Même là où Beyle partage les inévitables pontifs, le lecteur découvre une tonalité différente, où la spontanéité, le jugement personnel se laissent voir au milieu de l'idée reçue.* »¹⁴⁴

Gustave Flaubert¹⁴⁵

Gustave Flaubert est né le 12 décembre 1821 à l'hôtel-Dieu de Rouen, où son père est médecin chef. Il grandit en Normandie et y passera une grande partie de sa vie. Il entre au Collège Royal, cette période sera formatrice pour le développement de son français. C'est ici également qu'il fait connaissance avec le Romantisme, grâce aux auteurs lus à l'école. Dès l'âge de neuf ans, le jeune Gustave écrit ses premières pièces de théâtre. En août 1833, il fait son premier voyage en région parisienne. Il passe son baccalauréat en 1840 et après ceci, refait un voyage, cette fois-ci avec un collègue de son père, le Docteur Cloquet. Ensemble, ils partent dans le sud de la France et en Corse.

En novembre 1841, Flaubert retourne à Paris, où il s'inscrit à la Faculté de Droit. Il préfère pourtant écrire. En 1843, il écrit une première version de *l'Éducation sentimentale*. C'est également à

140 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VII*, p.9.

141 *Ibidem*, p.17.

142 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.14.

143 Voir *ibidem*, pp.36-37.

144 Bérest, E., dans Balcou, J., (1987), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Tome II*, p.208.

145 Dans ce paragraphe, nous nous baserons sur Lottman, H., (1989), *Flaubert : a biography*.

cette époque qu'il rencontre Maxime Du Camp, son compagnon de voyage en Bretagne et l'autre auteur de *Par les champs et par les grèves*. Les ressemblances entre les deux hommes sont frappantes : ils ont presque le même âge et tout comme Gustave, Maxime Du Camp est le fils d'un chirurgien, étudiant en droit, il préfère lui aussi écrire.

La période qui suit a une grande influence sur le reste de la vie de Gustave. En route pour Rouen, il a une première attaque d'épilepsie.¹⁴⁶ Il souffrira d'attaques durant toute sa vie. Son père meurt le 15 janvier 1846. Six jours plus tard, la soeur de Gustave accouche d'une fille. Elle tombe malade et meurt le 22 mars de la même année à cause de sa fièvre. Après ces événements, Flaubert exprime l'envie de voyager. En 1847, il part en Bretagne avec Du Camp.

Ce voyage donne lieu à un projet plus large : un voyage en Orient. Entre 1849 et 1851, ils visitent l'Égypte, Jérusalem, Damas, Beyrouth, Constantinople, Athènes et l'Italie. Après ce voyage, Flaubert commence à écrire *Madame Bovary*, ouvrage publié en 1857, qui raconte l'histoire d'une jeune femme vivant dans la campagne normande. Après *Madame Bovary*, Flaubert fait publier entre autre *Salammbô* (1862) et *l'Éducation sentimentale* (1869). Son épilepsie sera la cause de sa mort en 1880.

Par les champs et par les grèves (1886)

En 1847, Flaubert part en Bretagne avec son ami Maxime Du Camp. Son choix pour la Bretagne semble reposer sur deux faits. Premièrement, il ne peut pas partir trop loin à cause de la faible santé de sa mère. Le voyage serait alors « *un prélude à d'autres plus longs, que les deux amis comptaient entreprendre ensemble.* »¹⁴⁷ Deuxièmement, à l'époque, la Bretagne est vue comme une région à l'écart, un endroit exotique. Les deux amis cherchent à se sentir libres et à changer d'air.

Le voyage se fait du 1er mai au 28 juillet 1847. Flaubert et Du Camp visitent la région en suivant la côte, de Nantes jusqu'à Saint-Malo et finissent à Fougères, dans les terres. Ils se rendent dans les grandes villes ainsi que dans les petits villages. Leurs moyens de transport varient de jour en jour, ils se déplacent en train, en diligence, en bateau, à pied, en cabriolet. Ils ne se veulent pas être des voyageurs comme les autres et préfèrent ne pas se conformer au goût des autres, Flaubert l'exprime ainsi : « *Nous évitons généralement ce qu'on a soin de nous indiquer comme curieux[.]* »¹⁴⁸ Selon lui, la meilleure façon de visiter un endroit est d'y aller sans se renseigner à l'avance : « *Sans*

146 Flaubert et sa famille évitent par contre d'utiliser ce terme et ce n'est qu'après la mort de Flaubert que Maxime Du Camp décide de le prononcer.

147 Lottmann, H., (1989), *Gustave Flaubert*, p.127.

148 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.184.

guide ni renseignement quelconque (c'est là la bonne façon) nous nous mêmes à marcher[.] »¹⁴⁹

Ils vont voir de nombreuses églises, des châteaux et des endroits connus en Bretagne, comme le site de Carnac, mais il est clair que les Bretons ne sont pas encore habitués au tourisme, ce que montre Flaubert dans une scène à Pont-l'Abbé :

nous [...] reçûmes la visite de deux gendarmes, désireux de lire sur nos passe-ports nos noms, prénoms, domiciles et professions [...] mais comme nous jouissons du bonheur insigne de n'exercer aucun métier, [...] il leur fallut se résigner à n'apprendre que deux noms fort inconnus à Pont-l'Abbé[...] Jamais cependant ils ne purent croire que nous fussions des Messieurs cheminant à pied pour leur récréation personnelle: cela leur paraissait inouï, absurde[...] Il y avait en nous quelque chose d'incompréhensible, de contradictoire, de ténébreux, et nous les effrayions presque, tant nous leur semblions étranges.¹⁵⁰

Flaubert se montre à plusieurs reprises apte à se projeter dans autrui. Il se rend compte pendant le voyage, que c'est eux, les *étrangers*. Grâce à cette aptitude, Flaubert ne donne pas uniquement son propre point de vue, mais essaie également de donner celui des Bretons.

Du Camp et Flaubert ont convenu qu'ils écriront tous deux une partie du récit de voyage. Flaubert rédige les chapitres impairs, alors que Du Camp s'occupe des chapitres pairs. Ils composent les deux premiers chapitres déjà pendant le voyage, alors que le reste sera rédigé plus tard. Malgré le fait que, selon les deux amis, la meilleure façon de voyager est de partir sans renseignements, ils se sont documentés avant de partir. Selon Adrienne J. Tooke, « *un sixième à peu près du texte final est écrit à partir de sources documentaires.* »¹⁵¹ L'opinion des deux auteurs jouera pourtant un rôle important dans ce récit de voyage. Ils finissent leur ouvrage en 1848, mais ne le font pas publier. Flaubert ne publiera uniquement qu'une partie du chapitre V : « Des pierres de Carnac et de l'archéologie celtique » en 1858 dans *L'Artiste*. Ce n'est qu'en 1886, six ans après la mort de Flaubert, que sa nièce fera publier *Par les champs et par les grèves*. Dans ce qui suit, nous utiliserons les chapitres écrits par Flaubert ainsi que ceux écrits par Du Camp. Comme ils ont voyagé ensemble, leurs opinions sur la Bretagne se sont certainement influencées entre elles.

149 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.290.

150 *Ibidem*, pp.416-417.

151 Tooke, A. J., *ibidem*, p.33.

2.2 LES HOMMES

Dans ce chapitre, nous traiterons l'image que donnent les auteurs en ce qui concerne certains aspects des Bretons. Nous les diviserons en trois thèmes. Premièrement la religion, car elle joue un rôle important dans la vie quotidienne des Bretons, l'Église catholique a une forte influence, ainsi que les superstitions et la religion païenne. Ensuite, nous traiterons le rôle de la langue dans la création d'un stéréotype breton, nous montrerons le rôle du breton ainsi que de celui du français pour que le lecteur comprenne la vision des romanciers du XIX^e siècle. Troisièmement, nous nous occuperons du groupe le plus important de la société bretonne : les paysans.

2.2.1 La religion

Forte croyance des Bretons

Flaubert ainsi que Balzac décrivent les Bretons comme très croyants. La religion joue un rôle important dans la vie quotidienne. Pendant leur voyage, les deux auteurs de *Par les champs* visitent de nombreuses églises : la cathédrale de Nantes qui « *est dans le goût anglais du XIV^e siècle[.]* », les églises de Vannes, les « *plus déplaisantes et plus sottés[.]* », la cathédrale de Quimper « *l'église St. Mathieu [avec] des vitraux fort beaux[.]* »¹⁵² Ils décrivent surtout l'architecture des différentes églises, mais les nombreuses descriptions montrent qu'elles jouent un rôle important dans le paysage breton.

Les églises et les chapelles forment un point central dans la vie bretonne non négligeable, un endroit de réconfort, selon Flaubert :

Là semble se concentrer toute la tendresse religieuse de la Bretagne ; voilà le repli le plus mol de son coeur ; c'est là sa faiblesse, sa passion, son trésor ; il n'y pas de fleurs dans la campagne, mais il y en a dans l'église: on est pauvre, mais la Vierge est riche ; toujours belle, elle sourit pour tous, et les âmes endolories vont se réchauffer sur ses genoux, comme à un foyer qui ne s'éteint pas.¹⁵³

Il explique pourquoi les Bretons sont si croyants : « *On s'étonne de l'acharnement de ce peuple à ces croyances ; mais sait-on tout ce qu'elles lui donnent de délectation et de voluptés, tout ce qu'il en retire de plaisir? l'ascétisme n'est-il pas un épicurisme supérieur, le jeûne, une gourmandise raffinée?* »¹⁵⁴

152 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, pp.167, 331, 384.

153 *Ibidem*, p.408.

154 *Ibidem*, p.408.

Pour Balzac, les Bretons ne sont pas croyants uniquement pour le plaisir que leur donne la religion. C'est surtout une forme de naïveté, les Bretons sont tous, selon l'écrivain, comme Francine : une naïve et simple paysanne. Ils évoquent les saints dans n'importe quelle situation en s'écriant « *Sainte Anne d'Auray* » ou encore « *Ave Maria!* » Les prières sont régulières, et presque obligées : « *'Vous partez sans vous recommander à Dieu' dit Francine qui s'était retournée pour contempler le clocher de Saint-Léonard. La pieuse Bretonne s'arrêta, joignit les mains, et dit un Ave à sainte Anne d'Auray, en la suppliant de rendre ce voyage heureux[.]* »¹⁵⁵ En s'exprimant ainsi, Balzac, plus rationnel que religieux, exprime une sorte de mépris vis à vis des paysans croyants.

Dans ses *Mémoires*, Stendhal confirme un autre phénomène qui illustre l'importance de la religion pour les Bretons : le pèlerinage. A Auray, le narrateur rencontre de nombreuses personnes qui assistent au culte de Sainte Anne. Ses hôtes expliquent l'importance de ces pèlerinages pour, par exemple, les agriculteurs :

Et alors le guide m'a fait l'histoire d'une petite chapelle, située à deux lieues d'Auray, dédiée à saint Anne, et à laquelle on se rend de toutes les parties de la Bretagne. [Mon] hôtesse m'a expliqué que la Bretagne devait le peu de bonnes récoltes qu'elle voit encore dans ces temps malheureux et impies à la protection de sa bonne patronne sainte Anne, qui veille sur elle du haut du ciel.¹⁵⁶

En commentaire, il mentionne que toute la Bretagne est ainsi : crédule pour tout. Stendhal et Balzac partagent la même opinion sur les Bretons, à savoir que leur croyance n'est qu'une forme de naïveté.

Influence de l'Église

Du fait de la forte croyance des Bretons, l'Église a une grande influence sur leur vie. Comme nous l'avons évoqué, Flaubert et Du Camp mentionnent de nombreuses églises dans leur récit, et en visitent presque autant. Ils visitent l'abbaye de la Melleraye, dont Du Camp décrit l'abbé ainsi : « *Quand les grâces furent dites, nous allâmes dans le jardin fumer en compagnie d'un abbé breton, bonhomme, grand causeur, et d'un façon d'argent-voyer, qui me paraît vivre aux dépens des moines, tout en se moquant d'eux.* »¹⁵⁷ L'abbé est décrit comme opportuniste et abuserait des autres gens. Cette citation peut-elle être interprétée comme l'opinion générale de Du Camp sur l'Eglise en Bretagne? Nous avons déjà fait remarquer la position favorable du clergé breton avec ses nombreux privilèges et Du Camp semble en être tout à fait conscient.

155 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.341.

156 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.22.

157 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.157.

Stendhal évoque une raison pour laquelle les évêques réussissent à avoir tant d'influence sur le peuple : « *L'habitude d'obéir aux druides avec terreur prépara nos ancêtres à obéir aux évêques. La sanction des prêtres était la même : l'excommunication.* »¹⁵⁸ Il faut obéir, confirme Du Camp, car dans les campagnes : « *le prêtre est Dieu ; il commande et on obéit, et chacun a ramené l'adoration du créateur à la créature.* »¹⁵⁹

Mais c'est surtout Balzac, dans ses *Chouans*, qui décrit l'intervention directe de l'Église dans la lutte contre la République. Les abbés soutiennent non seulement la chouannerie, mais encouragent les paysans à se révolter. L'Église a bien sûr un très grand intérêt aux révoltes : dès le début, la République se veut laïque et condamne toute religion, sauf le culte républicain. En encourageant les Chouans, le catholicisme espère donc regagner une place dans la République nouvellement créée. Marie, la protagoniste, s'en rend compte : « *Marie comprit alors tout le secret de ce prône [et] l'influence du clergé sur les campagnes[.]* »¹⁶⁰

L'approbation des révoltes devient claire dans la scène où l'abbé bénit le brigandage planifié des Chouans :

[L]es Chouans s'agenouillèrent devant le prêtre et lui demandèrent sa bénédiction, que l'abbé leur donna gravement. [...] « L'Église n'a-t-elle pas autrefois approuvé la confiscation du bien des protestants ; à plus forte raison, celle des Révolutionnaires qui renient Dieu, détruisent les chapelles et persécutent la religion. » L'abbé Gudin joignit l'exemple à la prédication, en acceptant sans scrupule la dîme de nouvelle espèce que lui offrait Marche-à-terre.¹⁶¹

Marche-à-terre, un des Chouans, confirme l'approbation de l'Église pour leur révolte dans une conversation avec Francine, son amie et femme de chambre de Marie : « *Les Recteurs ont dit de se mettre en guerre, répondit-il. Chaque Bleu jeté par terre vaut une indulgence.* »¹⁶²

L'Église ne demande pas uniquement d'être sévère avec l'ennemi, mais également avec les compatriotes. Dans une conversation avec Galope-chopine, Marche-à-terre explique qu'il faut obéir à la religion : « *Tu vois [...] à quoi nous mènent les plus légères omissions des devoirs commandés par notre sainte religion. C'est un avis que nous donne sainte Anne d'Auray, d'être inexorables entre nous pour les moindres fautes.* »¹⁶³ A travers le fait que Marche-à-terre et Pille-miche obéissent à ces ordres et tuent Galope-chopine, Balzac semble vouloir dire que les Bretons se conforment aux ordres de l'Église et ne réfléchissent pas eux-même à ce qui est bien ou mal.

Mais l'Église n'a pas uniquement de l'influence pendant la période suivant la Révolution. La

158 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.45.

159 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.153.

160 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, pp.356-357.

161 *Ibidem*, pp.91-92.

162 *Ibidem*, p.164.

163 *Ibidem*, p.294.

Bretagne a déjà connu des décisions importantes prises par des évêques : « *Déjà une fois, les deux armées [de Blois et de Montfort], prêtes à une bataille définitive, s'étaient trouvées en présence dans les grandes landes qui s'étendent d'Evran à Becherel (12 juillet 1363) ; mais les évêques s'interposèrent et firent au nom de Dieu conclure aux deux princes un traité qui leur partageait la Bretagne[.]* »¹⁶⁴ Tout au long de l'histoire, l'Église semble avoir une grande influence sur les décisions politiques prises en Bretagne. Les quatre auteurs se rendent compte de ce fait et se forment une opinion plutôt négative sur la manière dont le clergé cherche à garder de l'influence dans toutes sortes de situations.

Superstitions et religion païenne

En dehors de la religion catholique, les origines celtiques jouent un rôle important dans la vie religieuse des Bretons. La région qui a connu des cultes druidiques pendant une longue période de son histoire, n'a pas totalement perdu ces influences. Les superstitions sont présentes également dans la vie quotidienne. Pour Balzac, les Bretons sont tellement croyants, qu'il ne se demandent plus si certains événements peuvent réellement se passer. Ceci est lié au fait que les paysans ne reçoivent pas de véritable éducation et l'Église notamment préfère les garder dans l'ignorance. L'existence des esprits errants est une vérité que personne ne contredira. Les *Chouans* croient à la résurrection d'un de leurs compatriotes. Quand Marie marche dans la nuit, sa personne est prise pour le fantôme d'un Chouan défunt. Les Chouans :

'L'as-tu vu? demanda l'un.

- J'ai senti un vent froid quand il a passé près de moi, répondit une voix rauque.

- Et moi j'ai respiré l'air humide et l'odeur des cimetières, dit le troisième. [...]

- Pourquoi, dit le second, est-il revenu seul de tous ceux qui sont morts à la Pélerine?

- Ah ! pourquoi, répondit le troisième. Pourquoi fait-on des préférences à ceux qui sont *du Sacré-Coeur*? Au surplus, j'aime mieux mourir sans confession, que d'errer comme lui, sans boire ni manger, sans avoir ni sang dans les veines, ni chair sur les os.¹⁶⁵

Dans ses *Mémoires d'un touriste*, Stendhal relève certaines croyances des habitants : « *Il y a beaucoup de sorciers en Bretagne, du moins c'est ce que je devrais croire d'après le témoignage à peu près universel.* »¹⁶⁶ Il se montre compréhensif et ne traite pas immédiatement les habitants de naïfs :

164 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.322.

165 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, pp.287-288.

166 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.29.

Comment ne pas croire aux sorciers sur la côte terrible d'Ouessant, à Saint-Malo ? La tempête et les dangers s'y montrent presque tous les jours, et ces marins si braves passent leur vie tête-à-tête avec leur imagination.¹⁶⁷

Le paysage rude a une certaine influence sur la vie des Bretons, mais n'est pas l'unique cause des croyances. Au contraire, Stendhal blâme surtout les riches de préserver ces superstitions, dans leur propre intérêt : « *La raison en est que ces messieurs qui vendent les terres dans un pays inconnu ne sont pas fâchés qu'on s'exerce à croire : la terreur rend les peuples dociles.* »¹⁶⁸ Les classes privilégiées utilisent et nourrissent dans leur propre intérêt les superstitions des paysans.

Les êtres surnaturels sont omniprésents dans la vie quotidienne des Bretons : les nymphes, les nains, les enchanteresses, les monstres hideux, les déesses, les fées. Maxime Du Camp n'arrive pas à y croire : « *Nous n'en vîmes aucune cependant[.]* »¹⁶⁹ Flaubert évoque quelques-uns des contes, dont celui de Lancelot ou encore du dragon du château de la Roche-Maurice :

C'était dans [les parages de ce château] que vivait le fameux dragon, tué jadis par le chevalier Derrien, qui s'en revenait de la Terre-Sainte avec son ami Neventer. Il se mit à l'attaquer dès qu'il eut, il est vrai, retiré de l'eau l'infortuné Elorn, qui après avoir livré successivement ses esclaves, ses vassaux, ses serviteurs (il ne lui restait plus que sa femme et son fils) venait de se jeter lui-même du haut de sa tour la tête en bas dans la rivière ; mais le monstre mortellement blessé, et lié par l'écharpe de son vainqueur, alla bientôt sur son ordre se noyer dans la mer à Poulbeunzual, ainsi que l'avait exécuté sur le commandement de St. Pol de Léon le crocodile de l'île de Batz, lié par l'étole du saint breton, comme le fut plus tard la gargouille de Rouen par celle de St. Romain.¹⁷⁰

Au lieu de se moquer des légendes, Flaubert s'en fait une idée romantique, il s'imagine la beauté des dragons, et l'audace des chevaliers héroïques. Il essaie également de comprendre d'où elles viennent, quelles en sont les sources : « *Mais [les dragons] d'où venaient-ils? Qui les a faits? Était-ce le confus souvenir des monstres d'avant le déluge? Est-ce sur la carcasse des Ichtyosaures et des ptéropodes qu'ils furent rêvés jadis[?]* »¹⁷¹

Il est clair pour Flaubert que les Français révolutionnaires traiteront les Bretons de naïfs et de superstitieux s'ils connaissent leurs croyances. Il raconte que la statue de St. Cornille à Carnac a des capacités surnaturelles. Les cordes qui ont touché la statue guérissent les animaux malades. On emporte ces cordes et on les prête aux voisins et même à d'autres villages. Flaubert fait alors

167 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.32.

168 *Ibidem*, p.29.

169 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.470.

170 *Ibidem*, pp.521-522.

171 *Ibidem*, p.523.

remarquer que ce genre de pratiques ne sont pas adaptées à une France moderne : « *'honteux reste des superstitions dont la France éclairée s'est purgée' dirait le National.* »¹⁷² Cependant, il ne semble pas partager cette opinion. Est-ce grâce à au Romantisme qu'il s'intéresse à ce peuple éloigné de toute rationalité ? Flaubert, par sa manière de présenter le peuple superstitieux et irrationnel, donne une image exotique des Bretons.

Les origines celtiques sont aussi évoquées dans le roman de Balzac. Dans la scène suivante, il place une des messes des Bretons dans la nature, au milieu des menhirs. Ceci conforte l'image que se font les Français de la simplicité de la religion en Bretagne : ils ne semblent même pas assez modernes pour tenir une messe dans une église.

Un bassin demi-circulaire, entièrement composé de quartiers de granit formait un amphithéâtre[...] Au centre de cette salle qui semblait avoir eu le déluge pour architecte, s'élevaient trois énormes pierres druidiques, vaste autel sur lequel était fixée une ancienne bannière d'église. Une centaine d'hommes agenouillés, et la tête nue, priaient avec une ferveur dans cette enceinte où un prêtre, assisté de deux autres ecclésiastiques, disait la messe. [...] [T]out donnait à cette scène le caractère de naïveté qui distingua les premières époques du christianisme.¹⁷³

La naïveté des Bretons quant à la religion revient à tous les niveaux dans les trois ouvrages. Surtout Balzac donne l'image d'une religion presque primitive, basée sur des pratiques païennes. L'Église abuserait de cette naïveté pour assurer sa position en Bretagne. Pour Balzac, le peuple ne semble pas mériter mieux, il a besoin d'être guidé. Flaubert, Du Camp et Stendhal prennent plus de recul par rapport à l'Église et n'approuvent pas sa façon de manier le peuple. Dans le paragraphe suivant, nous étudierons comment la langue bretonne est perçue par les narrateurs et quelle est la position des Bretons envers le français.

172 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.275. Le National est un quotidien fondé en 1830 qui s'oppose à la Seconde Restauration.

173 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, pp.350-351.

2.2.2 La langue

Le breton

La Bretagne forme une région exotique pour les écrivains, ce qui est pour une grande partie lié au fait que l'on ne parle guère le français. Les langues régionales sont, comme nous l'avons vu, un des thèmes principaux dans les trois ouvrages, les écrivains s'y intéressent en restant plus ou moins objectifs. Balzac se « trompe » : tous les Bretons dans les *Chouans* parlent le breton, malgré le fait que l'histoire est située en Haute-Bretagne. En réalité, le breton n'est pratiqué qu'en Basse-Bretagne.

Le narrateur des *Mémoires d'un touriste* s'intéresse clairement à la langue parlée dans la région. Il connaît exactement la frontière linguistique en Bretagne.¹⁷⁴ Il explique la différence entre les dialectes du breton et sait même mentionner qu'une partie de la Bretagne parle le gallo, le dialecte parlé en Haute-Bretagne : « On désigne encore par le nom de Gallos [...] une partie de la population. »¹⁷⁵ Ses propos rentrent presque dans un cadre ethnique, lié à l'anthropologie de Tylor et l'évolutionnisme de Darwin : il fait remarquer que l'on parle le breton le plus pur sur la côte Nord de la Bretagne, car : « là [...] se trouve la race bretonne dans son plus grand état de non-mélange. »¹⁷⁶

Stendhal, ainsi que Flaubert et Du Camp se montrent généralement les plus compréhensifs envers les différences linguistiques. Quand une femme parle breton au narrateur des *Mémoires*, il essaie de comprendre et répond par des signes. Flaubert et Du Camp se rendent compte que la langue ne rend pas les Bretons subordonnés ou sauvages et Flaubert tire alors une conclusion intéressante :

Quoique ne parlant pas le français, et décorant leur intérieur de cette façon, on vit donc ici tout de même! on y dort, on y boit, on y fait l'amour, et on y meurt tout comme chez nous! Ce sont aussi des humains que ces êtres-là[!] [...] Il faut assez de réflexion et de force d'esprit pour saisir nettement que tout le monde n'habite pas la même ville [...] et n'a pas vos idées.¹⁷⁷

Il arrive à se distancier de son point de vue français et se rend compte que, malgré les différences apparentes, les Bretons sont des êtres humains. Ici, il prend donc du recul par rapport au Romantisme, qui met l'accent sur le côté exotique des autres peuples et donc des Bretons.

Le breton reste pourtant une langue bien différente du français avec des syllabes rauques, comme le décrit Flaubert. C'est une description qu'il semble reprendre des *Chouans*, où Balzac

174 « La partie de la Bretagne où l'on parle breton, de Hennebon à Josselin et à la mer[.] ». Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.22.

175 *Ibidem*, p.28.

176 *Ibidem*, p.28.

177 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, pp.253-254.

mentionne déjà les « *sons rauques d'une voix bretonne.* »¹⁷⁸ Le breton ne serait qu'un patois, basé sur des mots bizarres. Les opinions des Bretons sont diverses : « *[Monsieur Bataille, aubergiste et débitant de tabac] vit en bonne intelligence avec le maître de l'école, quoiqu'il ne soit pas toujours de son avis: ainsi il trouve la langue bretonne très-riche et l'instituteur la trouve fort pauvre.* »¹⁷⁹ Les Chouans de Balzac parlent le breton entre eux et ils ne savent même pas prononcer leur propre nom : au lieu de dire *chouans*, ils disent *chuins*. Balzac décrit les Chouans d'une manière dénigrante quand il s'agit de leur langue, alors que Flaubert traite les Bretons avec un certain respect.

Le français

L'importance de comprendre le français aussi bien que le breton s'impose dans le récit de Du Camp. Il décrit un commissaire qui ne parle pas le breton. Ceci provoque une scène assez humoristique : « *Le commissaire commença par se mettre en colère ; mais comme il ne parlait pas le breton, ce fut le garde qui se mit en colère pour lui[.]* »¹⁸⁰ Les quelques Bretons qui parlent le français, ont un fort accent, confirme Balzac : « *le sombre interlocuteur [répondit] avec un accent qui prouvait une assez grande difficulté de parler français.* »¹⁸¹ Le français a pourtant un effet d'attrait sur certains. Francine, par exemple, est tellement influencée par cette langue, qu'elle a oublié sa langue natale : « *Francine, qui avait un peu oublié le bas breton, ne put rien y comprendre.* »

Les Bretons dans *Par les champs* s'intéressent à la langue et la culture française. Dans une conversation avec Flaubert et Du Camp, quelques Bretons posent de nombreuses questions sur les costumes et les habitudes en France. La volonté d'apprendre la langue revient dans d'autres endroits dans le livre. Une jeune fille, dans le train, lit un manuel pour « *s'initier à la langue, aux moeurs et au bon goût français.* »¹⁸² A Croisic, le maître de l'hôtel donne des cours de français à une jeune paysanne. Ce sont surtout les soldats bretons qui apprennent le français, mais cela ne semble pas servir à grand chose : « *A peine les soldats qui ont servi cinq ans sont-ils retour au pays, qu'ils oublient bien vite tout ce qu'ils ont appris au régiment et les cent ou deux cents mots de français qu'on leur avait mis dans la tête.* »¹⁸³

Néanmoins, un paysan rencontré par Stendhal avoue que selon lui, la langue bretonne est en voie de disparition. Surtout dans les villes, le français prend plus d'importance. La distanciation entre la ville et la campagne que nous avons expliquée dans le chapitre précédent est remarquée par

178 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.125.

179 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.438.

180 *Ibidem*, p.412.

181 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.35.

182 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.87.

183 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.23.

Flaubert aussi : « *Petit à petit, ainsi, il se désenbretonne, et arrive à s'écarter du paysan qu'il méprise de plus en plus.* »¹⁸⁴ Il donne l'exemple de Quimper, qui ressemble à une ville française. Un grand nombre des habitants parlent le français et, selon Flaubert, l'élément le plus breton sont les filles pauvres qui viennent de la campagne pour servir comme domestique chez les familles à Quimper. Flaubert apporte des observations réalistes sur la Basse-Bretagne. Comme nous l'avons vu, la distanciation de la ville de la campagne est en effet une caractéristique importante du XIX^e siècle. Les deux deviennent des mondes à part, avec pour agents entre les deux, les gens pauvres qui essaient de fuir la misère des campagnes. Il faudra quand même noter que les hôtes de Flaubert et Du Camp ont généralement des noms français, fait qui nous laisse supposer qu'ils séjournent surtout chez des 'immigrés' français. Il y a donc sans doute plus de bretonnants que les deux auteurs n'observent.

Nous constatons que Flaubert et Du Camp se montrent les plus intéressés pour ce qui est des différences linguistiques. La difficulté de communication ne forme guère un problème pour eux et provoque même des situations amusantes.

2.2.3 Les habitants

Dans ce paragraphe, nous étudierons l'image que rapportent les auteurs des Bretons. Nous évoquerons d'abord les Chouans, qui jouent un rôle important dans le roman de Balzac. Ensuite, nous observerons la représentation des habitudes et des traditions paysannes. Enfin, nous traiterons un trait de caractère évoqué dans les trois ouvrages et qui lie les Chouans aux paysans : la naïveté.

Les Chouans

Un grand nombre de Chouans dans le roman du même nom sont des paysans, mais pas tous. Balzac propose ainsi déjà une première image en faisant une opposition entre les Chouans paysans et les Chouans villageois : « *Quelques citadins apparaissaient au milieu de ces hommes à demi sauvages, comme pour marquer le dernier terme de la civilisation de ces contrées.* »¹⁸⁵ Il tient à montrer que les paysans ne seraient pas civilisés et manqueraient d'intelligence. Cette opinion sera un élément récurrent pendant tout le récit.

Cette image est renforcée par la description des personnages. Voici la description de Marche-à-terre, un des Chouans les plus importants :

184 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.378.

185 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.22.

Marche-à-terre, puisqu'il se donnait ce nom, regarda le commandant d'un air d'imbécillité si profondément vraie, que le militaire crut n'avoir pas été compris. [...] Il s'assit tranquillement sur le bord du chemin, tira de son sarrau quelques morceaux d'une mince et noire galette de sarrasin, repas national dont les tristes délices ne peuvent être comprises que des Bretons, et se mit à manger avec une indifférence stupide. Il faisait croire à une absence si complète de toute intelligence[.]¹⁸⁶

Les Chouans sont à plusieurs reprises désignés comme des sauvages et Le Gars, le chef, serait même cruel.

Leur participation dans la chouannerie serait motivée par des intérêts personnels, ce qui explique qu'ils n'hésitent pas à piller des voyageurs, l'argent est d'importance primordiale : « *Les Chouans [...] fondirent alors sur leur proie avec une avide célérité [...] Marche-à-terre, qui avait ouvert lentement le coffre du cabriolet, fit voir avec une joie sauvage un sac dont la forme annonçait des rouleaux d'or.* »¹⁸⁷ Cet opportunisme se dévoile avec clarté dans le personnage de Galope-chopine, qui aide à la fois les Bleus (pour de l'argent) et fait partie des Chouans.

Les Chouans ne sont donc pas aussi stupides que le narrateur veut le faire croire au lecteur la plupart du temps. Ils peuvent fort bien saisir des opportunités. Ils utilisent les moments d'inaction de la part de la République pour soulever les campagnes. Dans un combat direct, ils sont trop habiles pour les Bleus qui essaient de les arrêter : « *Mon officier, nous sommes à la recherche d'une douzaine de Chouans qui s'amuse à nous échiner. Nous courons comme des rats empoisonnés[.]* »¹⁸⁸ Malgré leur stupidité apparente, les Chouans se montrent donc quand même quelque peu malins. Il faudra étudier quel est le lien des Chouans avec la nature afin de donner une image complète des Chouans de Balzac. Nous élaborerons ce lien ultérieurement. Ni les *Mémoires d'un touriste* ni *Par les champs et par les grèves* ne parlent de la chouannerie. Leurs auteurs ne s'intéressent-ils pas à l'histoire récente de la Bretagne ou la chouannerie a-t-elle joué un rôle moins important pour la Bretagne que Balzac ne le fait penser?

Les habitudes paysannes

Comme nous l'avons vu, la société rurale forme un élément de stabilité dans la culture bretonne. Les traditions sont plus importantes dans ce groupe social. Balzac évoque cette stabilité, mais ajoute que les Bretons font aussi un effort pour conserver les traditions : « *La Bretagne est, de toute la France, le pays où les mœurs gauloises ont laissé les plus fortes empreintes [...] ils*

186 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, pp.36-37.

187 *Ibidem*, p.91.

188 *Ibidem*, p.419.

s'efforcent de conserver les traditions du langage et des moeurs gaéliques. »¹⁸⁹

Le costume est un des éléments le plus visible de la culture. Les Chouans de Balzac portent des vêtements particuliers à l'Ouest, qu'il décrit en détails. En guise de chaussures, ils portent des sabots, qu'ils font eux-mêmes. Sur la tête, ils mettent un « *large chapeau que les paysans conservent encore comme une tradition des anciens temps.* »¹⁹⁰ Stendhal confirme le caractère traditionnel des costumes que portent les Bretons à Lorient ou encore à Nantes : « *J'ai remarqué un costume national parmi les paysannes[...] Les paysans sont vêtus de bleu, et portent de larges culottes et de grands cheveux coupés en rond à la hauteur de l'oreille[.]* »¹⁹¹ Flaubert mentionne que ces costumes forment les derniers restes d'une nation qui s'efface. Dans les trois ouvrages, le costume incarne l'absence d'évolution de la culture bretonne.

Une autre habitude typiquement bretonne, selon les ouvrages, se retrouve dans la nourriture. Dans *les Chouans*, le cidre se boit à toute occasion, habituellement accompagné de galettes¹⁹², et le narrateur ne comprend pas pourquoi les Bretons aiment ces crêpes. Pour les Bretons, elles appartiennent aux us et coutumes, et au code de politesse lorsque l'on invite des gens chez soi. Galope-chopine rejoint deux Chouans dans sa maison en proposant du cidre et des galettes : « *Voulez-vous entrer ici et vider quelques pichés? J'ai de la galette froide et du beurre fraîchement battu.* »¹⁹³ Le narrateur *des Mémoires d'un touriste* se fait inviter de la même façon : « *il sortait une femme [d'une petite auberge] qui nous demandait en breton si nous voulions un verre de cidre.* »¹⁹⁴

Ces rencontres et les nombreuses fêtes forment le moment idéal de se conter des histoires. Ni Balzac, ni Stendhal ne mettent l'accent sur les contes celtiques, qui forment une partie importante de la culture bretonne. Flaubert et Du Camp prennent plus de temps pour en décrire quelques-uns. Nous pouvons peut-être lier cette différence d'intérêt des auteurs pour les légendes bretonnes au fait que les ouvrages de Balzac et de Stendhal ont été publiés avant la parution du *Barzaz Breiz* de La Villemarqué, en 1839, recueil qui connaîtra un certain succès dans le monde francophone. Flaubert et Du Camp ont-ils connu cet ouvrage avant de faire leur voyage en Bretagne ?

Enfin, Flaubert mentionne une autre tradition bretonne que les autres auteurs semblent avoir oubliée : les *Fest Noz*, les fêtes, qui pour Flaubert, confirment encore une fois le caractère sombre des Bretons, car « *il ne danse pas, il tourne ; il ne chante pas, il siffle.* » Il explique comment se déroule une soirée pareille :

Deux joueurs de *biniou*, montés sur le mur de la cour, poussaient sans discontinuer le souffle criard

189 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.91.

190 *Ibidem*, p.344.

191 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VII*, p.240.

192 Les galettes sont des crêpes de blé noir (de sarrasin).

193 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.440.

194 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.38.

de leur instrument, au son duquel couraient au petit trot, en se suivant à la queue du loup, deux longues files d'hommes et de femmes qui serpentaient et s'entrecroisaient [...] Les pas lourds battaient le sol sans souci de la mesure, tandis que les notes aiguës de la musique se précipitaient l'une sur l'autre dans une monotonie glapissante [...] Pendant près d'une heure que nous considérâmes cet étrange exercice, la foule ne s'arrêta qu'une fois : les musiciens s'étant interrompus pour boire un verre de cidre ; puis les longues lignes s'ébranlèrent de nouveau, et se remirent à tourner.¹⁹⁵

Pour Flaubert, 'ces étranges exercices' ne sont guère des danses, ce sont pourtant des danses folkloriques dont les pas et les mouvements sont appris par tous et chaque mélodie connaît sa propre danse. La *Fest Noz* forme un moment communautaire pour oublier le dur travail. Cet élément important de la commune bretonne est donc soit oublié, soit décrit de manière négative dans les trois ouvrages, ce qui montre que les auteurs ne comprennent pas cet aspect de la culture bretonne de la même manière que les Bretons.

Naïveté

Un élément qui lie les Chouans aux paysans est que les deux groupes sont généralement décrits comme naïfs et simples. Les superstitions sont nombreuses et les habitudes sont traditionnelles et anciennes. Nous estimons cette naïveté comme le résultat de leur manque de connaissance et comme nous l'avons vu, l'Église ainsi que les riches propriétaires ont intérêt à garder le paysan ignorant. Ce dernier ne connaît qu'une petite partie du monde, ce qui maintient sa naïveté, tout comme Galope-chopine dans *Les Chouans* : « *Galope-chopine [...] resta debout dans une attitude d'attente et d'irrésolution indescriptible [...] Mlle de Verneuil se serait amusée à voir ce qu'est un paysan breton sorti de sa paroisse.* »¹⁹⁶ Cette naïveté revient-elle dans le travail des paysans?

Flaubert décrit premièrement la vie triste du paysan, pauvre et travaillant dur. Il n'est pas assez riche pour pouvoir payer un valet et doit donc faire tout le travail lui-même, il a : « *un petit coin de terrain qu'il égratigne seul, tant bien que mal, et dont il est le maître – l'esclave plutôt!* »¹⁹⁷ Les paysans ont une relation ambiguë avec leurs terres, une relation d'amour-haine : « *Tous ces champs cultivés n'avaient pas l'air habité ; on y travaille, on n'y vit point: on dirait que tous ceux qui les ont en profitent, mais ne les aiment pas.* »¹⁹⁸

Balzac explique que les paysans bretons ne comprennent pas grand chose à l'agriculture : « *En*

195 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.409.

196 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.440.

197 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.372.

198 *Ibidem*, p.296.

*effet, le paysan breton croit engraisser la terre qui se repose, en y encourageant la venue des genêts immenses [...] Ce préjugé [...] entretient sur le sol et dans la proportion d'un champ sur quatre, des forêts de genêts au milieu desquelles on peut dresser mille embûches.»*¹⁹⁹ Flaubert parle de l'utilisation des engrais, mais selon Balzac, ils ne comprennent pas comment stocker le fumier afin qu'il reste le plus fertile possible : « *En effet, comme beaucoup de cultivateurs bretons, Galop-chopine mettait, par un système d'agriculture qui leur est particulier, ses engrais dans des lieux élevés, en sorte que quand ils s'en servent, les eaux pluviales les ont dépouillés de toutes leurs qualités.* »²⁰⁰ Leur ignorance les domine.

L'image générale des paysans bretons est donc celle d'un agriculteur pauvre, ignorant et trop naïf pour vraiment pouvoir profiter de ses terres. Il faut alors se demander si les paysans ne cherchent vraiment pas à avoir plus de connaissances, ou s'ils sont trop stupides pour apprendre des nouvelles techniques agricoles.

199 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.347.

200 *Ibidem*, p.321.

2.3 LA NATURE BRETONNE

Dans ce chapitre, sera présentée la manière dont la nature est vue dans les trois ouvrages, car elle joue un rôle important pour les écrivains romantiques. Nous traiterons d'abord le paysage, sa description, et son lien avec le Romantisme. Ensuite, nous verrons comment le climat altère la vision des narrateurs. Puis, nous étudierons la description des monuments mégalithiques dans les trois ouvrages. Dans le deuxième paragraphe, nous nous pencherons sur le rôle de la mer, pour les Bretons ainsi que pour les narrateurs. Finalement, nous étudierons la relation des Bretons avec la nature, et l'interaction entre les deux.

2.3.1 Le paysage

Appréciation personnelle

Le Romantisme met l'accent sur l'individu et sur les sensations qu'il éprouve. L'écrivain cherche l'inspiration dans la nature, mais en même temps, la nature reflète son état d'esprit. L'imagination joue alors un rôle important dans les descriptions, et la réalité n'apparaît qu'audeuxième plan. Stendhal explique la force de l'imagination et son influence sur la réalité : « *[J]'aime mieux l'image que je me faisais [du paysage de la Vilaine] alors que la réalité ; cette plate réalité [...] n'a pu chez moi détruire l'image poétique.* »²⁰¹ L'imagination est plus importante que la réalité.

L'opposition homme-nature s'inscrit dans la tendance à idéaliser cette dernière. La nature forme une source d'inspiration, tandis que l'homme empêche de rêver, ou comme l'explique Du Camp : « *L'oeuvre de l'homme est toujours laide, souvent absurde, tandis que celle de la nature n'est jamais que splendide.* »²⁰² Le narrateur des *Mémoires* préfère même regarder le paysage plutôt que parler avec ses compagnons de voyage. L'identification avec la nature pour Flaubert va si loin, qu'il ne forme qu'un avec elle : « *A force de nous en pénétrer, d'y entrer, nous nous diffusions en elle ; elle nous reprenait ; nous sentions qu'elle gagnait sur nous, et nous en avions une joie démesurée.* »²⁰³ L'absence de la nature à Brest, ville importante de la marine française, est mal vécue par Flaubert : « *Ici la nature est absente, proscrite comme nulle part ailleurs sur la terre, c'en est la négation, la haine entêtée, et dans le levier de fer qui casse la roche, et dans le sabre du garde-chiourme qui chasse les galériens.* »²⁰⁴

La nature est source de beauté et les nombreuses descriptions de paysages bretons confirment

201 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.12.

202 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.209.

203 *Ibidem*, p.301.

204 *Ibidem*, p.497.

une certaine poésie romantique, un sentiment de positivisme. L'harmonie est omniprésente avec sa « *magnifique réunion de champs, de prairies, de ruisseaux et de bocages.* »²⁰⁵ Stendhal admire le pays « *fort joli* » entre la Vilaine et Vannes, les descentes « *pittoresques* » ou encore la campagne « *vraiment remarquable* ». ²⁰⁶

Si les hommes sont plutôt décrits comme ignorants et naïfs, le paysage fougérais, lui, est splendide et magnifique, il est unique en France. Et au contraire de Flaubert, Balzac laisse une place - bien que mineure - à l'oeuvre de l'homme dans cette beauté :

Nulle part en France, le voyageur ne rencontre de contrastes aussi grandioses que ceux offerts par le grand bassin du Couesnon et par les vallées perdues entre les rochers de Fougères et les hauteurs de Rillé. C'est de ces beautés inouïes où le hasard triomphe, et auxquelles ne manquent aucune des harmonies de la nature. Là, des eaux claires, limpides, courantes ; des montagnes vêtues par la puissante végétation de ces contrées ; des rochers sombres et des fabriques élégantes ; des fortifications élevées par la nature et des tours de granit bâties par les hommes ; puis, tous les artifices de la lumière et de l'ombre, toutes les oppositions entre les différents feuillages, tant prisées par les dessinateurs ; des groupes de maisons où foisonne une population active, et des places désertes, où le granit ne souffre pas même les mousses blanches qui s'accrochent aux pierres ; enfin toutes les idées qu'on demande à un paysage : de la grâce et de l'horreur, un poème plein de renaissantes magies, de tableaux sublimes, de délicieuses rusticités! La Bretagne est là dans sa fleur.²⁰⁷

Ce fragment donne l'image d'une Bretagne idyllique. La nature incarne l'harmonie parfaite et la description semble être une comparaison avec le paradis. Le paradis sur terre se trouve en Bretagne.

Les personnages des *Chouans* sont séduits par ce paysage. Surtout Marie, envoyée de Paris et qui ne connaît guère la Bretagne, admire les belles vues. Son personnage, très romantique, est celui d'une femme amoureuse, ses états d'âme altèrent sa perception du paysage : « *Certes, une femme qui portait en son coeur un amour méconnu devait savourer la mélancolie que cette lueur douce fait naître dans l'âme.* »²⁰⁸ Sa naïveté est explicitée dans la scène où Marie confond une maison bretonne avec une étable, confusion compréhensible, car c'est une « *véritable parisienne* »²⁰⁹ L'auteur montre ici la naïveté de la France par rapport à la Bretagne et le rapport est donc inversé, ce ne sont plus les paysans qui sont naïfs, mais les Français. Cette ironie serait-elle liée au fait que l'auteur est un provincial?

205 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.321.

206 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, pp.13, 14, 42.

207 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.280.

208 *Ibidem*, p.344.

209 *Ibidem*, p.318.

Le climat

Non seulement le paysage, mais aussi le climat influence les âmes romantiques. La Bretagne est connue pour son mauvais temps, ce que confirment les trois ouvrages. Le brouillard est fréquent, surtout dans *Les Chouans*, un simple brouillard devient épais et blanchâtre. Il arrive même à cacher le paysage idyllique, d'habitude omniprésent : « *Le brouillard, qui s'était insensiblement accru, ensevelissait toute la région sous une voile dont les teintes grises cachaient les masses du paysage les plus près de la ville.* »²¹⁰

Flaubert et Du Camp rencontrent également du brouillard et des ciels nuageux. Le mauvais temps ne semble pas les influencer, ils ne font pas de distinction entre le beau et le mauvais temps : « *Nous fûmes rafraîchis par le vent, chauffés par le soleil ; la pluie nous trempa jusqu'au dernier fil[.]* »²¹¹ Néanmoins, ils sont sensibles au beau temps : « *En route! le ciel est bleu, le soleil brille, et nous nous sentons dans les pieds des envies de marcher sur l'herbe[.]* »²¹²

Stendhal se montre plus affecté par le mauvais temps, qui l'entraîne dans un état d'âme poétique, pour lui, la pluie froide, les gros nuages et le vent fort renvoient au caractère celtique de la région : « *il faisait un véritable temps druidique.* »²¹³ A un autre moment, il pleut tellement fort qu'il est impossible de se promener « *même avec un parapluie* »²¹⁴ Il reconnaît que le temps influence son opinion sur le paysage. Dès qu'il fait plus beau, sa perception change : « *Une heure après le temps s'est éclairci, les nuages ont pris une belle teinte de rouge [...] J'ai trouvé les maisons de campagne beaucoup plus belles que le matin.* »²¹⁵ Le temps change donc régulièrement en Bretagne et ces changements influencent l'humeur des narrateurs.

Il faut non seulement se demander quel est l'effet du temps sur les auteurs qui visitent la Bretagne, mais aussi sur le caractère des Bretons : le Breton qui est réputé être taciturne et rude. Les nombreux jours de mauvais temps doivent avoir une certaine influence sur lui. A la Pointe du Raz, dans l'ouest de la Bretagne, où le temps peut être encore plus extrême, l'homme ainsi que la nature souffrent : « *Les villages où nous passâmes sont tristes, sombres, humides, misérables et taciturnes [...] Pas de vignes aux maisons, pas de fleurs sur les fenêtres, pas de coq chantant et secouant ses plumes, pas de pigeons roucoulant sur les toits [...] Là, tout est morne, rien ne rit, ni l'homme ni la nature.* »²¹⁶ Plus tard, Du Camp insiste encore une fois sur la relation entre la terre et le caractère breton : « *Il était de race bretonne, de cette forte race qui ressemble à la terre qu'elle habite, et qui,*

210 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.448.

211 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.405.

212 *Ibidem*, p.473.

213 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.15.

214 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VII*, p.239.

215 *Ibidem*, p.240.

216 *Ibidem*, p.445.

comme elle, est opiniâtre, résistante et dure. »²¹⁷ Du Camp semble alors tout à fait comprendre pourquoi les Bretons ont un caractère différent à cause du temps.

Les monuments mégalithiques

Les dolmens et les menhirs forment une composante importante du décor breton. Ces monuments celtiques ou druidiques se trouvent un peu partout en Haute-Bretagne ainsi qu'en Basse-Bretagne. Les *Mémoires d'un touriste* nous expliquent qu'il faut apprendre cinq mots par coeur si le lecteur est intéressé par ces monuments : Menhir, Peulven, Dolmen, Tumulus, Galgal.²¹⁸ Flaubert, à son tour, relève les différentes formes de monuments.

Les deux auteurs se penchent sur la question de l'usage des pierres de Carnac. Quel en était le but ? De nombreuses possibilités sont évoquées. L'opinion des habitants locaux, et superstitieux, est prise en compte : « *L'on m'a répondu, comme s'il se fût agi d'un événement d'hier, que saint Cornely, poursuivi par une armée de païens, se sauva devant eux jusqu'au bord de la mer. Là, ne trouvant pas de bateau, et sur le point d'être pris, il métamorphosa en pierres les soldats qui le suivaient.* »²¹⁹ Les *Mémoires* donnent l'explication des savants, à savoir que les avenues marquent un camp de César, ou que ce sont des cimetières ou encore le lieu de culte pour une religion adorant le serpent.

Flaubert se moque des scientifiques qui cherchent une explication :

Voilà donc ce fameux champ de Karnac, qui a fait écrire plus de sottises qu'il n'a de cailloux. Il est vrai qu'on ne rencontre pas tous les jours des promenades aussi rocailleuses ; mais malgré notre penchant naturel à tout admirer, nous ne vîmes qu'une facétie robuste, laissée là par un âge inconnu pour exciter l'esprit des antiquaires et stupéfaire les voyageurs [...] Nous comprîmes donc parfaitement l'ironie de ces granits, qui depuis les Druides, rient dans leurs barbes de lichens verts, à voir tous les imbéciles qui viennent les voir.²²⁰

Après avoir évoqué de nombreuses explications scientifiques, sa conclusion est simple et réfute toute conclusion scientifique : « *[mon] opinion, la voici : les pierres de Carnac sont de grosses pierres.* »²²¹

217 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.454.

218 « Menhir, c'est le nom que l'on donne en Bretagne à ces grandes pierres debout, beaucoup plus longues que larges. Peulven indique les pierres debout de médiocre grandeur. Un Dolmen, littéralement table de pierre, n'est quelquefois qu'une pierre verticale qui en supporte une autre dans une position horizontale, comme un T majuscule. Souvent plusieurs pierres verticales soutiennent une seule pierre horizontale. Tout le monde sait que par le mot latin Tumulus on désigne des monticules de terre élevés de mains d'hommes, et qu'on suppose recouvrir une sépulture. Galgal est une éminence artificielle composée en majeure partie de pierres ou de cailloux amoncelés. » Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.17.

219 *Ibidem*, p.18.

220 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.257.

221 *Ibidem*, p.270.

Cette opinion ne doit pas être vue comme une simple moquerie envers l'histoire celtique de la Bretagne, mais plutôt comme une manière de s'insurger contre la rationalité française. La présence multiple de ces monuments déplaît toutefois au couple voyageur : « *nous revîmes avec ennui quelques-uns de ces bons menhirs.* »²²²

Pour le narrateur des *Mémoires d'un touriste*, les menhirs et dolmens forment une partie indissociable de la culture bretonne. Pour lui, ils sont presque une personnification du peuple breton et son opinion sur les menhirs est fortement liée à celle sur les Bretons : « *ces monuments informes font réfléchir, et je commence à m'y attacher, à mesure que je vois augmenter mon estime pour les Bretons.* »²²³ Pendant le voyage, l'attitude du narrateur change d'ironique en une appréciation positive pour ces monuments, appréciation sans doute liée à son estime pour les Bretons.

2.3.2 La mer

Les marins

La population sur les côtes vit une relation ambiguë avec la mer : elle leur procure leur nourriture, mais forme une menace aussi. Dans les régions côtières, elle joue un rôle important dans la vie quotidienne. Maxime Du Camp s'étonne de la solitude sur la côte, il ne rencontre personne et se demande alors si tous les hommes sont partis à la mer. Ils partent tous les jours à la pêche, sauf le dimanche : « *c'était dimanche, [...] les matelots n'étaient pas en pêche, et les bateaux désarmés se balançaient dans le port.* »²²⁴

Le travail des marins-pêcheurs n'est pas sans risque, et quand la mer est agitée, ils retournent à leurs traditions et aux superstitions, en espérant une aide pour rentrer chez eux. La mer les menace mais peut aussi les sauver :

Quand la tourmente bat les navires, brise les mâts et déchire les voiles, c'est à [l'océan] qu'ils font voeu de monter pieds nus à l'église de la Bonne-Mère ; quand il se lève furieux, et disperse les barques dans le port, c'est lui que conjurent les femmes de ceux qui sont partis [...]

Lorsque les marins sont en pêche, ils ne boivent jamais sans donner à la mer leur première gorgée : libation sacrée qu'ils observent toujours, et qu'ils ont acceptée traditionnellement de leurs pères sans en raisonner le sens.²²⁵

222 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.306.

223 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.50.

224 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.452.

225 *Ibidem*, pp.428-429.

Parfois, ces prières et coutumes ne sont pas suffisantes pour contrer le mauvais sort et la mer rend encore une femme veuve : « *C'était son mari – perdu à la mer – que l'on venait de retrouver sur la grève, et qu'on allait enterrer tout à l'heure.* »²²⁶ Flaubert décrit l'enterrement, une scène remplie de tristesse, sous le bruit de la pluie. La mort fait partie de la vie quotidienne des marins, la mort et la vie sont inséparables : « *en rentrant nous avons trouvé notre hôtesse qui donnait à téter à son enfant[.]* »²²⁷

Le narrateur des *Mémoires* admire les gens dont l'existence est si dure. Ils les trouve plus courageux et il en est presque jaloux :

Le petit bourgeois d'Autun [...], de Tours, est cent fois plus arriéré, plus stupide, plus envieux même, que le bourgeois qui vit à quatre lieues des côtes, et de temps en temps a un cousin noyé par une tempête. - Bravoure des jeunes enfants bretons de la côte de Morlaix, qui se cachent à bord des navires qui partent pour la pêche[.]²²⁸

Flaubert confirme le courage des marins, mais lui ne les admire pas de la même manière. Il les compare à la vaillance des écrivains et donne une image romantique du travail des marins : « *Marins ou écrivains, voyageurs de tous océans, ce qui les distingue surtout, c'est l'audace; violentes natures d'homme, poétique à force d'être brutales, souvent étroites aussi à force d'être obstinées.* »²²⁹ Ce fragment montre une certaine arrogance chez Flaubert, qui compare le métier des écrivains avec le travail dur des marins. Certes, tous deux sont voyageurs, mais les risques que courent les écrivains sont négligeables par rapport à ceux que rencontrent les pêcheurs.

La représentation de la mer

Cette image romantique des marins se retrouve dans la représentation de la mer de Du Camp. Après sa mort, il veut que son corps soit jeté à la mer, afin de ne plus faire qu'un avec la nature et de rester libre :

O mes amis ! quand je mourrai, prenez mon corps, allez en pleine mer, et là, laissez-le glisser lentement sur les plats-bords de votre navire jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les flots ; qu'il aille

226 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.273.

227 *Ibidem*, p.274.

228 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.49.

229 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.587-588.

dans les palais sous-marins, pour être mangé par les grands poissons à nageoires bleues.²³⁰

Il a une idée romantique de la mer et peut rester longtemps à l'admirer. Grâce à elle, il se sent proche de la nature et cela l'entraîne dans des réflexions profondes.

Mais comment est la mer bretonne? Pour Maxime Du Camp, elle est impressionnante, sauvage, à la Pointe du Raz : « *A nos côtes s'ouvrait l'abîme, droit, à pic, immense, épouvantable, où la mer hurlait à cinq cents pieds au-dessous de nous.* »²³¹ Flaubert décrit un coucher de soleil sur la mer comme si c'était une peinture :

Pas une ride ne plissait la surface immobile de l'Océan, sur lequel le soleil, à son coucher, versait sa couleur d'or ; bleuâtre vers les côtes seulement, et comme s'y évaporant dans la brume, partout ailleurs la mer était rouge, et plus enflammée encore au fond de l'horizon, où s'étendait dans toute la longueur de la vue une grande ligne de pourpre.²³²

Les quelques fois que le narrateur des *Mémoires* décrit la mer, il la trouve triste et elle n'invite pas à la contemplation : « *La mer, les rivages plats et les nuages, tout était gris et triste.* »²³³ D'autres fois, elle lui inspire plus : « *Je me suis arrêté souvent pour considérer [...] les îlots noirs et déchirés par les vagues qui défendent Saint-Malo contre les lames de la grande mer[.]* »²³⁴ La mer joue surtout un rôle esthétique : elle est là pour être observée.

Malgré les quelques descriptions de la mer dans les récits, nous percevons toutefois une double absence de celle-ci. Premièrement, l'absence physique que ressent le narrateur des *Mémoires*. A Vannes, il espère voir la mer, car il s'était imaginé qu'elle serait près de la ville. A Lorient, il descend au port pendant la marée basse et ne peut donc pas la voir : « *j'espérais voir la mer au pied du quai de la promenade [...] dans ce prétendu port de mer, il m'a été impossible de la voir.* »²³⁵ Pour les romantiques, elle n'a pas besoin d'être réellement présente pour donner de l'inspiration.

Deuxièmement, on observe une absence de descriptions de la mer. Ceci est surtout le cas dans *Les Chouans* et *Par les champs et par les grèves*. Cela s'explique dans *Les Chouans* par le fait que l'histoire se déroule dans les terres, principalement dans les environs de Fougères. La mer est loin et ne joue donc pas de rôle primordial pour les personnages. Ce n'est pas le cas pour Flaubert et Du Camp, qui voyagent en Bretagne en longeant la côte. Le lecteur pourrait s'attendre alors à un grand nombre de références à la mer, mais les deux voyageurs décrivent surtout les attractions et la côte elle-

230 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.544.

231 *Ibidem*, p.446.

232 *Ibidem*, p.591.

233 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VII*, p.239.

234 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.48.

235 *Ibidem*, p.37.

même : les villages, les menhirs, les habitants, et guère la mer.²³⁶ Ils négligent ici un élément important de la vie des Bretons. Cherchent-ils vraiment à connaître la Bretagne et ses habitants, ou leur voyage représente-t-il plutôt un moyen d'explorer leur propre état d'esprit ?

2.3.3 Les Bretons et la nature

Des descriptions de la Bretagne, ressort une certaine relation des Bretons avec la nature. Dans ce paragraphe, nous montrerons en quoi consiste ce lien et comment sont décrits les Bretons en relation avec la nature.

L'omniprésence de la nature fait d'elle un facteur important pour les Bretons. Il y a une relation ambiguë entre les deux. La mer procure du travail et de la nourriture, mais est en même temps la cause de la mort de nombreux hommes. La nature est toutefois généralement décrite comme une alliée des habitants. Ils vivent dans une paix harmonieuse, comme dans la présentation de Fougères : « *Là [...] des rochers sombres et des fabriques élégantes; des fortifications élevées par la nature et des tours de granit bâties par les hommes.* »²³⁷ Une relation lie l'homme à la nature, comme le montre cet exemple de Flaubert :

Une volée d'oiseaux est entrée, voletant, caquetant, criant, se cognant aux murs [...] Ils n'est pas rare en Bretagne de les voir ainsi dans les églises : plusieurs y habitent et accrochent leur nid aux pierres de la nef : on les y laisse en paix [...] Pendant l'orage deux créatures frêles entrent souvent à la fois dans la demeure bénie : l'homme pour y faire sa prière [...] l'oiseau pour y attendre que la pluie soit passée[.]²³⁸

Les Bretons utilisent ce que la nature leur offre à des fins diverses : par exemple Balzac décrit les maisons de granit qui se trouvent partout en Bretagne. Même les ponts semblent faire partie des environs, dans la description de Du Camp : « *Nous franchissons un ruisseau sur deux planches vieilles et flexibles posées à chaque rive sur un amas de cailloux qui sert de pilier.* »²³⁹ Ils ne forment pas d'architecture à part, mais se marient harmonieusement à la nature.

236 « *la mer n'apparaît pas en tant qu'actrice, et à peine en tant que spectacle.* » Le Guillou, L., (1989), *Bretagne et romantisme*, p.112.

237 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.280.

238 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.392.

239 *Ibidem*, p.208.

Cette dépendance est surtout manifestée dans *Les Chouans*, où les Bretons utilisent avec satisfaction les objets qu'offre la nature. Ils portent des peaux de biques, qui les aident à se cacher dans le paysage breton. Ils dissimulent aussi des armes : « *Il fallait même quelque attention pour découvrir que ces Bretons étaient armés, car leurs peaux de biques diversement façonnées cachaient presque leurs fusils[.]* »²⁴⁰

Le temps aussi est l'allié des héros, fait dont Corentin, un des Bleus et ennemi direct du Gars, se rend compte quand il essaie de surveiller les actions du Gars et de Marie :

Le brouillard que le soleil avait dissipé vers le milieu du jour, reprenait insensiblement toute sa force et devint si épais que Corentin n'apercevait plus les arbres même à une faible distance. 'Voilà un nouveau malheur, se dit-il en rentrant à pas lents chez lui. Il est impossible d'y voir à six pas. Le temps protège nos amants. Surveillez donc une maison gardée par un tel brouillard.'²⁴¹

Tout comme Corentin, Marie constate que la nature aide les Chouans, par la manière dont le paysage est constitué. Selon elle, il est impossible de gagner une guerre en envoyant des militaires dans la région, ce qui explique le succès des Chouans:

ces clôtures formidables [= les haies] dont les permanents obstacles rendent le pays imprenable, et la guerre des masses impossible. Quand on a, pas à pas, analysé cette disposition du terrain, alors se révèle l'insuccès nécessaire d'une lutte entre des troupes régulières et des partisans; car cinq cents hommes peuvent défier les troupes d'un royaume. Là était tout le secret de la guerre des Chouans. Mlle de Verneuil comprit alors la nécessité où se trouvait la République d'étouffer la discorde plutôt par des moyens de police et de diplomatie, que par l'inutile emploi de la force militaire.²⁴²

Les Bretons deviennent une partie de la nature, nous avons déjà évoqué de quelle manière les menhirs sont une personnification des Bretons pour le narrateur des *Mémoires d'un touriste*. Ce lien revient dans les deux autres ouvrages : Du Camp fait une comparaison dans la manière dont il décrit les Bas-Bretons : « *ces sauvages de la Basse-Bretagne.* »²⁴³

Balzac donne une pareille image des Chouans pendant tout son récit. Tout au long la description de Marche-à-terre, le narrateur fait des allusions à la nature :

Cet inconnu, homme trapu, large des épaules, lui montrait une tête presque aussi grosse que celle d'un boeuf, avec laquelle elle avait plus d'une ressemblance. [...] Ses larges lèvres retroussées par des dents blanches comme de la neige, ses grands et ronds yeux noirs garnis de sourcils menaçants, ses

240 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, p.359.

241 *Ibidem*, p.463.

242 *Ibidem*, pp.347-348.

243 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.535.

oreilles pendantes et ses cheveux roux appartenait moins à notre belle race caucasienne qu'au genre des herbivores. Enfin l'absence complète des autres caractères de l'homme social rendait cette tête nue plus remarquable encore. La face, comme bronzée par le soleil et dont les anguleux contours offraient une vague analogie avec le granit qui forme le sol de ces contrées, était la seule partie visible du corps de cet être singulier. A partir du cou, il était enveloppé d'un sarrau [...] Ce sarrau [...] finissait à mi-corps, en se rattachant à deux fourreaux de peau de chèvre par des morceaux de bois grossièrement travaillés, et dont quelques-uns gardaient leur écorce. Les peaux de bique, pour parler la langue du pays, qui lui garnissaient les jambes et les cuisses, ne laissaient distinguer aucune forme humaine.[...] Ses longs cheveux luisants, semblables aux poils de ses peaux de chèvre, tombaient de chaque côté de sa figure[.]²⁴⁴

L'analogie du Chouan avec la nature est complète à tous les niveaux : par cette description, Marche-à-terre ressemble à un animal plutôt qu'à un être humain. Toute sa figure fait penser à celle d'un boeuf et il semble ne faire qu'un avec les éléments. Il porte une peau de bique comme vêtement, pour compléter l'image sauvage du Breton.

Cette comparaison des Chouans avec des animaux persiste dans tout le récit. Balzac utilise les termes « Chouan » et « bête féroce » dans une même phrase et il va jusqu'à dire : « *sauvages expressions de ces gars [= les Chouans] insouciantes et barbares[.]* »²⁴⁵ Il insiste sur le caractère sauvage et animal de ce groupe. Grâce à ce lien fort, la nature devient l'adjuvant des Chouans et les aide dans la lutte contre les militaires républicains. Suite à ce rapprochement qu'opère Balzac, le lecteur est presque obligé de croire à l'état sauvage des Bretons. Cela nous amène à penser avec Balzac que peut être la nature constitue un des éléments les plus importants de l'identité culturelle du Breton.

244 Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans*, pp.33-34.

245 *ibidem*, p.261.

CONCLUSION

L'image que donnent les quatre auteurs de la Bretagne est constituée de plusieurs thèmes récurrents, qui se divisent en deux parties : la description des Bretons et celle de la nature bretonne. Chez le Breton, la religion, la langue et le caractère des paysans sont les traits les plus importants. La nature, le paysage jouent un rôle primordial. La mer est présente, mais de manière marginale.

Les trois ouvrages confirment l'influence de l'Église sur la vie quotidienne en Bretagne et grâce à la forte croyance des Bretons, elle arrive à abuser de sa position. Selon Balzac et Flaubert, la naïveté des paysans maintient les nombreuses superstitions. Pour Balzac, la naïveté est jugée négativement, alors que Flaubert et Du Camp y voient une sorte de romantisme : ils sont curieux des contes et des légendes. Les deux voyageurs se montrent compréhensifs envers la langue bretonne qui, pour eux, est une vraie langue alors que pour Balzac, ce n'est qu'un dialecte. Cette langue est surtout parlée parmi les paysans, qui forment un monde à part, avec leurs propres habitudes. Ils sont généralement décrits de manière négative dans les trois ouvrages.

Là où les Bretons n'obtiennent pas toujours la faveur des narrateurs, le paysage breton, quant à lui, est bien apprécié. La nature est une source d'inspiration pour les auteurs, alors qu'elle est régulièrement entourée par un brouillard épais. Les monuments mégalithiques n'ont pas toujours cette considération. Ils appartiennent pourtant au paysage breton et les voyageurs s'y habituent. La mer est un thème marginalisé dans les trois récits. Elle forme un élément important dans la vie quotidienne bretonne, mais n'est pas perçue ainsi. Enfin, dans *Les Chouans*, ainsi que dans *Par les champs*, la relation des Bretons avec la nature est mise en avant. Balzac va si loin dans la comparaison de ce couple, qu'il dépeint les Chouans comme des animaux, donnant une image primitive des Bretons.

Dans le chapitre suivant, nous nous tournons vers un auteur breton et sur le regard qu'il porte sur sa propre région : la Bretagne décrite dans les *Mémoires d'un paysan Bas-breton* de Jean-Marie Déguignet, afin de voir s'il est d'accord avec les stéréotypes des auteurs français. Va-t-il à l'encontre de ce que nous avons lu sur la Bretagne ou va-t-il nous proposer de nouveaux clichés ?

3 LE REGARD D'UN BRETON SUR SA RÉGION

Dans ce chapitre, nous ferons une comparaison entre les auteurs français déjà traités et la vision de Jean-Marie Déguignet décrite dans son autobiographie, *Mémoires d'un paysan Bas-breton*. D'abord, nous exposerons brièvement la vie de cet auteur afin de mieux comprendre la manière dont il décrit la société bretonne. Ensuite, nous verrons sur quels points les images des auteurs français concordent avec celle de Déguignet. Nous traiterons également d'autres éléments de la société décrite par l'auteur breton.

3.1 JEAN-MARIE DÉGIGNET²⁴⁶

Jean-Marie Déguignet est né le 19 juillet 1834, à Quilhouarn, près de Quimper. Son père est cultivateur et travaille comme journalier dans les fermes. La famille est très pauvre, et dès qu'il a six ans, Jean-Marie est obligé d'aller mendier son pain et celui de ses frères et soeurs dans les fermes. Il apprend à lire le breton chez une tailleuse. A dix-sept ans, il devient vacher chez un professeur français qui enseigne l'agriculture. Il profite de cette époque dans les champs pour apprendre le français : il écrit les lettres avec un bâton dans le sable. Selon l'auteur, il a appris facilement. Son intelligence serait liée à une maladie qui lui a laissé une cicatrice pendant sa jeunesse et cette cicatrice lui donnerait la possibilité de « *développer [ses] facultés mentales d'une façon extraordinaire.* »²⁴⁷ On peut douter de l'origine de son intelligence, mais non du fait qu'il est autodidacte.

Après son travail comme vacher, Jean-Marie devient domestique chez le maire de Kerfeunteun pendant quelques mois, mais il désire voyager, voir le monde et apprendre. Le seul moyen est de rejoindre l'armée. En 1854, il est incorporé à Lorient, ce qui sera le début d'une longue carrière militaire, avec des missions en Crimée, en Italie, en Algérie et au Mexique. Cela a éveillé son sens critique et il ne sera pas toujours d'accord avec ses supérieurs : « *Cette expédition [...] n'a été qu'une expédition de vandales, de bandits, d'incendiaires et d'assassins.* »²⁴⁸

Après sa carrière militaire, Jean-Marie retourne dans sa région d'origine. Il se marie avec une fille de paysans, Marie Yvonne Rospart et devient alors cultivateur. Ensemble ils ont huit enfants, dont cinq ne survivront pas à leur père. Marie Yvonne meurt en 1883, mentalement malade et alcoolique. Jean-Marie décide de s'établir comme débitant de tabac à Pluguffan (près de Quimper), mais il se fait expulser après quelques années. Il tombe alors dans la misère et meurt le 29 août 1905.

246 Les informations dans ce paragraphe sont extraites de Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*.

247 *Ibidem*, p.30.

248 *Ibidem*, p.248.

Mémoires d'un paysan Bas-breton

Dans son *Histoire de ma vie*²⁴⁹, Jean-Marie Déguignet raconte sa vie de sa jeunesse jusqu'aux dernières années de sa vie. Il commence son récit dans les années 90 du XIX^e siècle et l'achève en 1905, quelques mois avant sa mort. Il écrit ses *Mémoires* en français, rapporte les différentes étapes de sa vie de manière chronologique, tout en critiquant la société : le mendiant (1834-1853), le soldat (1853-1868), le cultivateur (1868-1882) et le persécuté (1882-1905). Il explique une des raisons qui l'ont poussé à commencer ce travail :

j'ai lu dans ces derniers temps beaucoup de vies, de mémoires, de confessions de gens de cour, d'hommes politiques, de grands littérateurs, d'hommes qui ont joué en ce monde des rôles importants ; mais, jamais ailleurs que dans les romans, je n'ai lu de mémoires ou de confessions de pauvres artisans, d'ouvriers, d'hommes de peine[.]²⁵⁰

Il prétend écrire sans prétentions, juste pour s'occuper, mais en même temps, il se rend compte du pouvoir des mots. Anatole Le Braz, critique breton, expert des contes et des traditions populaires de Basse-Bretagne, lui propose de faire publier une partie de son travail. C'est alors qu'il devient clair que Déguignet aspire à être reconnu comme écrivain. Il se compare aux écrivains grecs et latins : « *Si ces écrits produisent beaucoup aujourd'hui, ils pourront produire encore plus tard, dans cinquante ans, cent ans, mille ans et plus.* »²⁵¹ Son choix d'écrire en français peut être lié à ses aspirations de reconnaissance. Nous verrons plus tard son opinion sur le breton, sa langue natale, et le français.

Les *Mémoires* de Déguignet sont particulièrement intéressants pour observer la Bretagne au XIX^e siècle car ils apportent une vision de l'intérieur, celle d'un Breton qui a vécu une très grande partie de sa vie en Bretagne. De plus, c'est le regard non d'un écrivain de classe supérieure comme La Villemarqué, mais celui d'un paysan vivant au milieu du peuple. Il aborde donc des sujets dont les savants ne tiennent pas compte. Il a beaucoup voyagé, en France et dans d'autres parties du monde, il compare sa région natale avec ces pays et peut donc prendre de la distance par rapport aux coutumes bretonnes. Ce n'est pas uniquement de sa région qu'il peut prendre du recul, mais aussi de l'époque : il commence à écrire ses mémoires à la fin du XIX^e siècle et voit déjà de nombreux changements par rapport au milieu du siècle.

249 *Histoire de ma vie* est le titre que Déguignet donne à son travail. Une partie du texte est publié dans *La Revue de Paris* no. 24 du 15 décembre 1904 sous le titre des *Mémoires d'un paysan Bas-Breton*. L'édition que nous utilisons dans cette recherche a repris le titre utilisé dans *La Revue de Paris*.

250 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.25.

251 *Ibidem*, p.467.

Dans les *Mémoires d'un paysan Bas-breton*, Déguignet raconte sa vie, mais il aborde aussi de nombreux sujets qui le préoccupent : ses convictions politiques et religieuses, ses opinions sur des questions sociales ou encore les habitudes paysannes dans le Finistère. Dès sa jeunesse, il vit en désaccord avec l'Église : étant athée dans une région fortement imprégnée par le catholicisme, la vie lui est souvent rendue difficile. Dans ce qui suit, nous évoquerons quelques uns des aspects de cette société, en comparant l'opinion de cet auteur breton avec celle de Balzac, Stendhal, Flaubert et Du Camp.

3.2 LES BRETONS

3.2.1 Les langues

Sa connaissance des langues, de la littérature

Pendant toute sa vie, Déguignet montre une volonté d'apprendre de nouvelles langues. Dès sa jeunesse, il sait lire le breton, langue que la plupart des habitants ne pratiquent qu'à l'oral. Il s'initie également au latin. Les textes disponibles sont dans la plupart des cas des textes cléricaux et malgré le fait qu'il n'est pas religieux, il apprécie chaque occasion de lire : « *comme je savais lire le breton le curé me fit cadeau d'un petit livre de messe qui me fit bien plaisir.* »²⁵² Il ne se contente pas du breton et du latin, il s'attelle au français, à l'italien et à l'espagnol, notamment pendant ses campagnes militaires.

Il s'intéresse à la littérature et grâce à sa connaissance des langues, il peut lire les livres dans les langues originelles. Il mentionne, entre autres, Molière, Renan, Dante Alighieri. Dès son arrivée au Mexique, il trouve une bibliothèque comprenant des livres des auteurs français les plus connus. Il y retourne quelques fois pour se renseigner sur différents sujets concernant le Mexique. Déguignet montre une certaine fierté relative à son savoir littéraire et philosophique : « *[le lieutenant] voulut savoir jusqu'où pouvaient aller les connaissances d'un pauvre Breton qui n'a jamais été à aucune école.* »²⁵³ Il est fier de lui montrer son savoir.

Son opinion sur le breton

Déguignet a une opinion très prononcée en ce qui concerne la langue bretonne. Pour lui, c'est une langue très pauvre et ancienne : « *le breton est si vieux et si pauvre qu'il ne renferme pas la moitié des mots qui se trouvent aujourd'hui dans toutes les grandes langues modernes[.]* »²⁵⁴ Le fait que le breton n'a pas de vocabulaire assez élaboré devient plus clair quand il s'inscrit dans un concours de l'Association Bretonne sur l'apiculture : il n'arrive pas à écrire un traité scientifique sans y introduire un grand nombre de mots étrangers. C'est sans doute aussi une des raisons pour laquelle il écrit ses mémoires en français : il peut mieux s'exprimer dans cette langue.

Selon Déguignet, le breton n'a pas de règles linguistiques et chacun l'écrit alors à sa propre

252 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, p.60.

253 *Ibidem*, p.214.

254 *Ibidem* p.110.

façon. La langue n'est pas uniforme, ce qui se révèle dans les grandes différences de langue du breton entre les diverses régions. Il explique que « *le breton du Finistère et celui du Morbihan diffèrent autant que l'Espagnol et l'Italien.* »²⁵⁵ Par conséquent, les Bretons ne se comprennent souvent pas entre eux.

Malgré tout, le breton est sa langue maternelle, et grâce à la connaissance de celle-ci, il en apprend d'autres. Il fait par exemple remarquer les similarités entre le breton et l'arabe : « *j'aurais bien vite appris l'arabe [...] d'autant plus facilement que l'accent arabe est le même que l'accent breton et que tous les mots de cette langue ont les mêmes terminaisons que les mots bretons.* »²⁵⁶ Il utilise de nombreuses expressions bretonnes dans ses *Mémoires*, notamment pour expliquer des traditions, des expressions ou encore des légendes. Il utilise donc deux registres différents : le français, la langue dans laquelle il écrit, et le breton, pour se référer à des objets typiquement bretons. Ce jeu entre les deux langues montre le statut différent qu'il leur accorde.

Nous avons vu que Flaubert et Balzac se rendent compte de la différence entre le français et le breton. Ils remarquent également les différents statuts qu'ont les deux langues en Bretagne. Pour Balzac, les Bretons semblent tous parler la même langue : un breton uniforme, alors que Déguignet montre clairement qu'il y a de grandes différences linguistiques entre les communes. De plus, Balzac ainsi que Flaubert et Du Camp semblent négliger le fait que le breton n'est parlé que dans une partie de la Bretagne. Ils ne mentionnent pas le gallo, qui est un dialecte roman, alors que le breton est celtique et paraît donc plus exotique aux yeux des Français. Nous estimons alors que les auteurs traités sont bien au courant de la situation linguistique en Bretagne au XIX^e siècle, mais qu'ils ne mentionnent que le breton afin de faire paraître la Bretagne plus exotique dans leur récit.

La langue comme moyen social

Le fait que Déguignet fait régulièrement référence aux langues montre qu'elles jouent un rôle important au niveau social. Il est important de savoir lire pour monter sur l'échelle sociale, mais aussi pour ne pas être trompé, ce qu'il mentionne dans diverses situations : un mendiant prétend avoir un livre qui renfermerait des formules permettant d'obtenir tout ce que l'on veut. Il essaie de vendre cher ses formules magiques, mais quand il se rend compte que Déguignet sait lire, il s'éloigne et n'arrive donc pas à duper sa famille. Quand Déguignet visite des fermes pour y vendre des assurances, il s'en rend compte également :

Je pus voir [...] en courant cette commune [de Trégunc], plusieurs feuilles d'assurances qu'on me

255 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, p.132.

256 *Ibidem*, p.220.

montrait, sur lesquelles il n'y avait aucun nom, ou simplement la rubrique : Compagnie d'Assurance contre l'Incendie, puis en bas une signature illisible. Ces pauvres gens avaient été victimes d'un malin filou[.]²⁵⁷

Dans l'armée, il comprend que la langue joue aussi un rôle important. Il se demande comment on peut être officier dans un pays dont on ne connaît pas la langue. Cela lui semble impossible. Il se prépare à son propre service en apprenant les formes de commandements en français, car on lui avait expliqué que les instructeurs sont généralement plus sévères avec les Bretons qui ne comprennent pas les commandements ou les observations. Pendant sa mission en Crimée, Déguignet profite encore du fait qu'il sait lire le français et obtient même un petit travail grâce à ses connaissances, ce que lui donne des privilèges : « *Quoique mon travail ne fût pas une sinécure, loin de là, je me trouvais encore mieux qu'à soigner les malades.* »²⁵⁸

Il faut savoir parler le français, cela apporte de l'estime, comme le montre Déguignet dans la scène suivante. Il fait une distinction entre le français, langue sérieuse et le breton, langue des blagueurs :

Il y avait [dans une commune bretonne] des conseillers municipaux qui aussitôt entrèrent en conversation avec moi en français, fiers de me faire voir que les paysans de ce pays éloigné, connaissaient quand même la langue française. Mon commis, qui ne savait pas un mot de français, blaguait avec les Bretons non gallégants [...] tandis que moi, je causais sérieusement avec tous ceux qui parlent plus ou moins le français.²⁵⁹

Dans ce fragment, on réalise que le français est la langue de l'élite, ceux qui parlent cette langue dominent une grande partie du peuple et obtiennent généralement plus d'estime. Les auteurs français se sont rendu compte de ce fait et surtout Du Camp et Flaubert mentionnent dans leur *Par les champs* la volonté des Bretons d'apprendre le français pour des raisons sociales. La différence de statut entre les deux langues devient la plus claire dans *Les Chouans*, où Balzac fait une différence entre ceux qui parlent le français et les bretonnants, qui sont décrits comme arriérés. Flaubert affirme que, dans les villes, les bretonnants ont généralement un travail moins prestigieux que les francophones, tout comme Déguignet, il montre l'importance de savoir le français.

257 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, p.379.

258 *Ibidem*, p.164.

259 *Ibidem*, p.382-383. Bernez Rouz explique qu'un gallégant est un francisant, c'est un néologisme à partir du mot *galleg*, ce qui signifie langue française.

3.2.2 La religion

Pendant tout le récit, la religion joue un rôle important, on lit surtout l'opposition entre Déguignet, athée, et son entourage, catholique. Il explique comment cette différence de conviction a une grande influence sur sa vie.

Déguignet et l'Église

Très jeune, Déguignet est influencé par la religion catholique. Il apprend le catéchisme, fait sa communion et connaît les évangiles par coeur. Mais il se rend compte qu'il ne peut pas croire en Dieu et explique pourquoi :

Je me demandais comment des pauvres bougres comme moi, qui n'ont pas demandé la vie et durant laquelle ils ont souffert dix fois plus qu'ils n'en ont joui, peuvent être condamnés à des tourments éternels pour avoir eu un instant d'orgueil, d'envie ou de luxure, choses auxquelles nous sommes forcément soumis par la nature ; je voyais de suite qu'il y avait là trop de contradictions entre ces tourments éternels et un dieu qu'on nous disait bon, excellent, magnanime et tout puissant[.]²⁶⁰

Selon lui, il y a une incohérence entre ce que disent les prêtres et la réalité. Son aversion pour tout ce qui a affaire à l'Église s'aggrave du fait des expériences négatives avec les ecclésiastiques. La Bible ne contiendrait que des sottises et des absurdités. De plus, les prêtres manqueraient d'intelligence : « *Je trouvais assez drôle que les prêtres nous recommandaient de suivre l'exemple [des] saints [...] Si nous avions tous suivi l'exemple de ces saints, il y a longtemps que le genre humain aurait cessé d'exister puisqu'ils sont tous morts célibataires.* »²⁶¹ Déguignet se sent donc plus capable que les prêtres, ce qu'il essaie de montrer en faisant des réflexions intellectuelles. Les prêtres ne sont pas seulement sots, mais mentent au peuple pour le garder dans l'ignorance: « *les prêtres [...] ont toujours cherché et cherchent toujours tous les moyens possibles à arrêter l'essor de l'esprit humain.* »²⁶²

Son opinion fortement négative des prêtres est sans aucun doute liée au fait qu'ils lui ont rendu la vie difficile en tant qu'athée. La forte personnalité de Déguignet entre en conflit avec un curé quand il ne veut pas répéter le catéchisme avant son mariage avec Marie-Yvonne Rospart. Suite à cet incident, il traite le curé d'ivrogne et de menteur. Il sera en conflit permanent avec les curés. Quand la ferme de Déguignet prospère, elle est incendiée par un complice du curé. De plus, le curé de

260 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, pp.59-60.

261 *Ibidem*, pp.116-117.

262 *Ibidem*, p.108.

Pluguffan l'empêche de tenir son bureau de tabac en le menaçant et en manipulant les gens : « *ce coup venait encore du curé Guédès, jésuite, hypocrite, fripon et canaille. Il avait fini par tourner le boulanger comme il avait tourné mon propriétaire, par menaces, promesses et dons.* »²⁶³ Par ces exemples, Déguignet montre à la fois l'importance de l'Église dans la société bretonne, ainsi que le fait que les non-conformistes ne sont guère tolérés.

Les croyances des Bretons

Cette image que donne Déguignet des curés concorde avec celle de Du Camp sur l'Église bretonne. Du Camp faisait déjà remarquer que les prêtres sont des dieux pour les Bretons. Ces derniers obéissent à tout ce qu'ils demandent et n'ont pas l'esprit critique. Déguignet confirme cette impression : « *Les Bretons croient en effet que les prêtres savent tout ce qu'il est possible de savoir, non seulement sur ce monde qu'ils considèrent étant tout l'univers, mais aussi sur ces mondes mythiques, le paradis et l'enfer.* »²⁶⁴ Selon lui, les prêtres fabriquent eux-mêmes leurs propres lois.

Selon les auteurs français, les Bretons sont très croyants, mais cela ne les empêche pas d'être superstitieux, ce que Déguignet confirme. Toute chose inexplicable aux paysans est attribuée à Dieu ou au diable : certaines conditions atmosphériques comme la foudre, des maladies humaines et végétales. L'Église n'essaie pas de contredire ces superstitions et elles semblent même être commodes pour l'institution : « *Nos curés bretons [...] voient [beaucoup de mal] dans l'instruction et l'éducation morales et scientifiques données par des laïques.* »²⁶⁵

Les êtres surnaturels sont présents dans la vie quotidienne des Bretons : des *korrigeds*, petits nains, des chats noirs représentant le diable ou encore des fées. Déguignet décrit plusieurs légendes populaires qui sont basées sur des superstitions. Il ne se moque pas simplement de ces croyances, mais ce qui l'agace est que les Bretons ne semblent pas ouverts aux changements et à d'autres idées. Il décrit une rencontre avec un ancien gendarme : « *je fus bien surpris de constater que cet ancien gendarme qui avait fait trente ans de service dont vingt à Paris, était resté complètement breton. Il avait conservé toutes les idées et toutes les superstitions du pays natal.* »²⁶⁶ Pour Déguignet, ceci montre l'esprit fermé et naïf des Bretons.

L'influence de l'Église sur la vie quotidienne des Bretons, ainsi que les nombreuses superstitions deviennent clair dans les quatre ouvrages. Les auteurs français ainsi que Déguignet sont d'accord sur cette influence. Cette image de la Bretagne existe donc à la fois en France et en Bretagne.

263 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, p.409.

264 *Ibidem*, p.314.

265 *Ibidem*, p.34.

266 *Ibidem*, p.280.

L'opinion de Déguignet est pourtant moins nuancée que celle des autres. Alors que les auteurs français tiennent l'Église responsable de l'ignorance du peuple, pour Déguignet, ce sont les Bretons eux-mêmes qui ne méritent pas d'être traités différemment.

3.2.3 La politique

Dans ses *Mémoires*, Déguignet donne fréquemment son opinion vis-à-vis de la politique locale ou nationale. Il ne cache pas ses convictions à ses contemporains ni au lecteur. Dans ce qui suit, nous évoquerons les thèmes politiques décrits par Déguignet, ainsi que son opinion sur la Bretagne en tant que région française.

Les révolutions

Déguignet mentionne les différentes révolutions qu'ont vécues les Bretons et leurs conséquences sur la vie quotidienne. Par exemple, il y a de nombreux châteaux seigneuriaux qui, depuis la Révolution de 1789, sont devenus la propriété de simples paysans. Les seigneurs avaient généralement une mauvaise réputation : « *Le dernier seigneur [du château de Lez-Ergué] qui s'appelait de Lamarche, était disait-on le plus terrible et le plus cruel de tant de terribles et cruels seigneurs que les pauvres Bretons ont connu.* »²⁶⁷ Ce changement se montre alors positif pour les paysans : ils n'ont plus à tenir compte des seigneurs.

La politique nationale ne semble pas être une préoccupation des paysans, ils ne voient pas arriver la révolution de 1848 qui signifie la fin de la Monarchie de Juillet. Déguignet se moque des gens qui prétendent l'avoir vue venir par des signes, selon lui, ils n'étaient pas au courant du tout : « *Pour les grands événements politiques, révolution, guerre, c'est dans le ciel qu'il ont vu ces signes.* »²⁶⁸ Même sur le plan politique, les habitants sont influencés par des superstitions.

Il évoque également quelques personnes âgées qui se rappellent la Révolution de 1789 'la Grande Révolution' et les Chouans et la Terreur qui suit. : « *Il y avait encore des vieux qui avaient vu l'autre révolution, la grande, ar révolution vras, et qui se souvenaient du nom de Robespierre. Ce souvenir seul leur faisait peur, autant que les souvenirs des chouans et des chauffeurs[.]* »²⁶⁹ Déguignet ne semble pourtant pas savoir beaucoup plus sur l'influence des Chouans après la Révolution. Ils ne les mentionne qu'une fois dans son autobiographie.

267 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, p.74.

268 *Ibidem*, p.63.

269 *Ibidem*, p.64.

Ceci concorde avec les récits de Stendhal, Flaubert et Du Camp. Ils ne parlent aucunement de la chouannerie. L'image que crée Balzac des Chouans, et qui aura tant d'influence sur l'image des Français de la Bretagne, semble alors être fausse. Dans son roman, il donne l'impression que tous les Bretons étaient des Chouans qui luttèrent ensemble pour une cause. Déguignet réfute cette image en disant que les Bretons qui se souviennent de cette époque, les craignaient aussi. Balzac n'a-t-il exagéré cette partie de l'histoire que pour rendre son roman d'aventures plus captivant ?

Stendhal mentionne d'ailleurs un fait intéressant : les Bretons utiliseraient la Révolution pour faire de la propagande contre la République. La Révolution aurait été funeste pour la région nantaise : « *j'ai dû subir le détail sans doute exagéré de tous les genres d'industrie et de commerce maritime qui enrichissaient Nantes avant la fatale révolution. Les journaux royalistes font travailler en ce sens les imaginations de l'Ouest. Le pays idéal où tout était parfait a été détruit par la révolution.* »²⁷⁰ Cette remarque de Stendhal montre que des journaux se rendent compte d'une certaine image qu'ont les gens de la Bretagne. La Bretagne n'aurait pas toujours été la région arriérée que les Français s'imaginent. Les journaux royalistes essaient alors de manipuler l'image existante de la région.

La Bretagne, région française

Depuis la 'grande révolution', la Bretagne est totalement intégrée dans la France et les élections se font désormais comme en France. La Bretagne reste une région fortement monarchiste et cléricale. Déguignet décrit comment les élections législatives se déroulent. Elles forment une vraie lutte entre les Républicains, parti que soutient Déguignet, et le parti « jésuitico-clérico-monarchiste ». Il devient clair que ce n'est pas une lutte honnête : les monarchistes font une campagne de diffamation contre le candidat républicain en distribuant des brochures en français ainsi qu'en breton, afin d'atteindre le plus grand nombre d'électeurs possible. Dans ces brochures « *le pauvre candidat républicain [...] était traité et caricaturé de toutes les façons : en diable, en loup, en renard et en âne.* »²⁷¹ De plus, pour avoir plus de voix, les monarchistes donnent à manger, à boire ou encore des cigares. Les républicains sont même obligés de cacher leurs bulletins de vote afin de ne pas se faire menacer.

Déguignet n'approuve pas du tout ces manières de manipuler les gens, qui semblent être bien répandues parmi les Bretons. Malgré le fait qu'il ne s'entend généralement pas bien avec les Bretons, il parle de manière affective de sa région natale. Quand il est à l'étranger, il compare souvent les situations avec la Bretagne. Quand son service militaire est fini, il doit réfléchir s'il veut retourner en Bretagne, où il n'a plus personne, ses parents étant décédés. Il se demande alors si son projet, s'initier à

270 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VII*, p.269.

271 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.351.

l'apiculture, est réalisable en Bretagne. Il mentionne à plusieurs reprises que « *ce sera [...] dans ma vieille Bretagne que je retournerai.* » ou encore « *Me voi con ogne speranza. en mia povera Bretagnia.* »²⁷²

Le fait que la Bretagne fasse partie de la France ne semble pas poser de problème à Déguignet. Il n'exprime à aucun moment le désir d'une Bretagne indépendante. Au contraire, selon lui, l'indépendance signifierait encore plus d'influence de l'église et encore moins de justice pour les ouvriers :

Mais pourquoi ces sénateurs, ces députés, ces conseillers généraux, conseillers d'arrondissement, nobles, curés, moines, bourgeois qui sont tous de fervents catholiques, ne se réunissent pas tous pour prononcer la séparation de la Bretagne de la France. Alors ils pourraient faire ici ce qu'ils voudraient, comme faisaient autrefois les nobles. Ils trouveraient un populo d'ouvriers et de paysans encore plus ignorant, plus stupide et plus lâche que celui du temps des nobles.²⁷³

Selon Déguignet, annuler l'union de la Bretagne à la France serait donc funeste pour la démocratie en Bretagne. Il se moque des Bretons qui ne veulent pas s'adapter à la France, et qui n'obéissent qu'à deux choses : *Doue e Va Bro*, Dieu et ma Bretagne. Il les trouve sauvages et irrationnels.

L'armée

Une grande partie de l'ouvrage traite des campagnes, ce qui s'explique par la longue carrière militaire de Déguignet. La France recrute de nombreux militaires en Bretagne : c'est une région pauvre et comme l'observe Déguignet, le seul moyen pour les pauvres paysans de réussir est le service militaire. Les Bretons ont une certaine réputation dans l'armée : « *Robic m'avait dit qu'il fallait tâcher d'entrer propre à la caserne sous peine d'être traité de sale Breton, cochon breton.* »²⁷⁴ Comme nous l'avons vu, les instructeurs sont plus durs avec les Bretons, qu'avec les autres recrues.

Déguignet ne se sent guère concerné par la guerre, il rapporte la mission au Mexique comme s'il n'en faisait pas partie : les autres militaires se conduisent mal, mais il ne sent pas impliqué lui-même. Après la guerre de Crimée, il devient même ami avec des Russes, l'ennemi pendant la guerre. Cette attitude, ainsi que le fait qu'il essaie de s'instruire partout où il va, montrent que Déguignet utilise vraiment son service militaire pour des raisons sociales. Il souhaite voir le monde, apprendre des langues et d'autres cultures et l'armée n'est qu'un moyen pour y arriver.

272 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.269, 272. « *Je m'en vais plein d'espoir dans ma pauvre Bretagne.* »

273 *Ibidem*, p.447.

274 *Ibidem*, p.126.

3.2.4 La société

Dans son livre, Déguignet dresse un tableau de la société bretonne. Comme il ne s'entend pas bien avec la plupart des gens qui l'entourent, il apporte surtout une image stéréotypée du Breton. Dans ce qui suit, nous verrons quelle est cette image. Nous relèverons également les coutumes bretonnes, les changements dans la société qui se produisent tout au long du siècle, ainsi que la misère que connaissent de nombreux Bretons au XIX^e siècle.

Le Breton

Pour Déguignet, les Bretons sont un peuple d'ignorants. Ils ne semblent rien comprendre et obéissent à tout ce que dit l'Église sans même se poser de questions. Dans de multiples situations, Déguignet insiste sur ce caractère. Il dit ne pas pouvoir discuter avec eux : « *comment [...] trouver un mot à placer dans ces conversations ou plutôt ces éternelles rabâcheries des Bretons ou l'ineptie le dispute à l'imbécillité.* »²⁷⁵ Les Bretons préfèrent rester attachés à leurs traditions plutôt que de s'ouvrir à la nouveauté.

Le fait que l'on ne peut pas parler sérieusement avec eux est lié à la nature moqueuse des Bretons. Ils sont hypocrites et malhonnêtes : « *Habitué à l'hypocrisie, à mentir et se moquer, il croit que tout le monde fait ainsi.* »²⁷⁶ Ils ne parlent ordinairement que par sarcasme et par ironie. La conclusion de Déguignet est que le Breton ne pense qu'à lui et fait peu attention à ce qui l'entoure. Quand les gens donnent à manger aux mendiants, ce n'est que par intérêt personnel : « *[Les] aumônes avaient toujours un but intéressé et égoïste : elles n'étaient jamais données au nom de l'humanité, chose inconnue chez les Bretons, mais seulement au nom de Dieu.* »²⁷⁷ Nous verrons ultérieurement que la charité joue tout de même un rôle important dans la vie des Bretons.

Déguignet donne une image fortement subjective des Bretons, formée par les mauvaises expériences qu'il a eues tout au long de sa vie. Il fait pourtant une différence entre les Bretons de sa propre commune et d'une commune voisine et il s'en étonne :

[À Concarneau,] je disais alors à mon guide, qui était aussi de près de Quimper : 'Mais ce n'est pas possible que les gens de ce pays-ci soient de la même race que ceux de Quimper. Ceux-ci sont polis,

275 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.304.

276 *Ibidem*, p.209.

277 *Ibidem*, p.45.

doux, affables, tandis que ceux des environs de Quimper et, plus loin encore, sont sauvages, grossiers, grognons, et insolents, plus empressés de mettre un étranger à la porte que de lui dire de s'asseoir.²⁷⁸

Comme nous l'avons vu, Déguignet trouve les Bretons sauvages et irrationnels, au contraire des Français. Flaubert fait également cette opposition dans *Par les champs* : la Bretagne superstitieuse et la France éclairée. Dans le roman de Balzac, les Chouans, bretons, n'utilisent que la force, en opposition avec l'armée française. Même si Flaubert prétend avoir du respect pour les Bretons 'pas éclairés', les quatre auteurs ont une certaine attitude arrogante envers les Bretons. De plus, Stendhal montre qu'une partie de la société bretonne essaie toutefois d'imiter la France et notamment Paris : « *Les provinciaux sont jaloux de Paris, ils le calomnient. 'On nous traite comme des Parias,' s'écrient-ils ! mais ils imitent toujours cette ville jalouée.* »²⁷⁹ Nous constatons alors une double attitude des Français envers la région bretonne et les Bretons. Ils montrent du respect et de l'intérêt pour ce peuple, mais ils éprouvent aussi un sentiment de supériorité. Néanmoins, ils ne sont pas aussi négatifs que notre auteur breton.

Les us et coutumes

Les traditions jouent un rôle important dans la vie des Bretons, il ne faut pas s'en écarter, ou comme le constate Déguignet : « *si je voulais vivre parmi les Bretons, je serais bien obligé de faire comme eux.* »²⁸⁰ Il faut s'habiller en costume de son pays et se comporter comme les gens de son pays. Ce costume confirme le fait que le monde du Breton est très petit : quand Déguignet visite une commune voisine, les gens le reconnaissent tout de suite à son habit et il est pris pour un « étranger ». Le costume crée un lien entre les gens d'une commune et permet aux paysans de montrer à quel groupe ils appartiennent et d'affirmer leur propre identité.

Les traditions marquent notamment les mariages. Déguignet décrit toute la procédure à suivre, du choix de la mariée jusqu'au grand jour. Quand il rentre en Bretagne après son service militaire, ses parents sont décédés. Il essaie d'avoir de l'aide de sa famille, mais dès qu'il fait savoir qu'il est riche, la famille essaie de le marier à une paysanne. Les mariages arrangés sont encore la norme : « *La fille, qui savait bien qu'elle ne pouvait choisir le mari qui lui conviendrait, répondit dans ce langage moqueur particulier aux Bretons, que c'était bien moi qu'elle avait toujours vu dans ses rêves.* »²⁸¹ Mais tout doit se passer dans les traditions : le consentement du curé, le mariage à l'église, même si

278 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.380.

279 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VII*, p.247.

280 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.319.

281 *Ibidem*, p.293.

Déguignet est athée, ainsi que le grand jour, ou comme le veut l'usage en Bretagne : les deux jours de mariage. Même si Déguignet se moque généralement des coutumes bretonnes, il ne s'oppose guère à ces traditions et se laisse faire. Serait-il plus intégré dans la société bretonne qu'il ne le croit lui-même ?

Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, plusieurs chercheurs et organisations s'intéressent à la culture bretonne et notamment aux légendes. Déguignet n'a pas beaucoup d'estime pour ces chercheurs, mais reconnaît tout même avoir lu des ouvrages comme par exemple celui d'Anatole Le Braz :

Je ne connaissais cet individu que de nom, ayant lu quelques ouvrages très médiocres publiés par lui, notamment des légendes bretonnes qu'il avait cueillies un peu partout de la bouche de vieilles femmes et de vieux marins, moyennant quelques gouttes de « *guin ardent* » ; légendes qu'il a toutes défigurées et tronquées.²⁸²

Ce fragment montre une double attitude de Déguignet vis-à-vis des légendes. D'une part, il trouve les légendes ridicules, naïves, racontées par des vieilles femmes et de vieux marins. Mais d'autre part, elles sont tout de même une partie de son identité et il se sent indigné que Le Braz les modifie avant de les publier. Déguignet est donc tout de même fier de ces contes populaires.

Il mentionne également l'Union Régionaliste Bretonne, dont Anatole Le Braz est le président, et qui essaie de maintenir les traditions et la langue bretonnes. Déguignet ne voit dans cette union qu'un effort des jésuites pour maintenir leur influence sur la société bretonne :

Car ces coquins savent bien que tant qu'on tiendra les Bretons dans ces moeurs sauvages, et tant qu'ils ne pourront lire que des livres bretons qui ne sont tous que des livres religieux, ceux-ci resteront dans l'abrutissement, dans l'avachissement et dans l'imbécillité, c'est-à-dire dans les meilleures conditions possibles pour être exploités sur toutes les coutures.²⁸³

Déguignet souhaite l'avancée du progrès pour la Bretagne et aussi que les Bretons perdent leur naïveté, les superstitions, alors que l'Union essaie d'enfermer les Bretons dans leurs traditions.

282 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, p.417.

283 *Ibidem*, p.429.

Les changements

Mais même si les traditions sont très importantes, Déguignet observe des changements dans la société. Il se montre intéressé par le progrès sur le plan technologique. Quand le premier fil télégraphique de Quimper à Brest est installé, il essaie de comprendre comment marche le télégraphe. Les gens locaux n'y comprennent pas grand chose, et ne sont pas curieux. Il en est de même pour les chemins de fer. Le maire lui explique que le train est « *comme une grande boîte dans laquelle on mettait des voitures attachées l'une à l'autre, et dans la dernière, on mettait le feu ; alors, toutes se sauvaient comme ayant le feu au derrière[.]* »²⁸⁴ Ces inventions ne semblent pas l'impressionner tellement : il mentionne la première fois qu'il prend le train, mais sans faire d'amples remarques.

L'industrialisation l'inquiète pourtant, car l'arrivée des machines rend la région encore plus pauvre. Beaucoup d'ouvriers perdent leur emploi :

Cette fabrique occupait autrefois tous les ouvriers des environs, mâles et femelles, jeunes et vieux. Eh bien, aujourd'hui il n'y a presque plus personne, quoiqu'elle fabrique dix fois plus de papier. [...] Et ce n'est pas fini, il en viendra encore d'autres, jusqu'à ce que tous les ouvriers soient remplacés par des machines.²⁸⁵

La région devient plus peuplée, ce qui se ressent dans la nature. Autrefois, Déguignet pouvait encore trouver du gibier ou du poisson, mais il y en a de moins en moins dans les rivières. Les propriétaires commencent à protéger leurs terres et leurs eaux : « *ils ont mis des écriteaux autour de leurs propriétés : défense de pêcher, de chasser, de passer.* »²⁸⁶ La société devient plus individualiste et le sentiment de communauté diminue.

Le caractère de la société change avec cette avancée technologique, même si les Bretons tiennent à leurs traditions : « *Les Bretons ont beau être tenaces et entêtés, ils finissent quand même par laisser de côté leurs vieilles coutumes comme leurs vieux costumes.* »²⁸⁷ A la fin de son ouvrage, Déguignet est convaincu que la race celtique est condamnée à disparaître. Selon lui, ses points forts étaient l'énergie et la force physique, mais il n'en reste presque plus rien. Comme nous l'avons vu, les auteurs français ont également remarqué des changements dans la société, malgré leur séjour de courte durée en Bretagne, comme le fait que les Bretons perdent leur langue et leurs coutumes. Flaubert montre l'importance des classes sociales peu élevées qui sont les plus fervents de la conservation des coutumes. Le lecteur sent une sorte de fatalité et nous pouvons conclure qu'il regrette

284 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.119.

285 *Ibidem*, p.423.

286 *Ibidem*, p.419.

287 *Ibidem*, pp.327-328.

la disparition de ces différences culturelles. Balzac, par contre, semble moins concerné par ces changements. Pour lui, le costume breton représente une culture ancienne, arriérée et pas du tout contemporaine. Il semble alors approuver des changements.

La misère

Les auteurs français ne semblent pas percevoir pendant leur séjour en Bretagne la misère dans laquelle vit une grande partie de la population. Certes, Flaubert et Du Camp mentionnent la vie dure des marins et de leurs familles, ainsi que les mendiants bretons, mais le lecteur n'apprend pas beaucoup plus sur la situation précaire des Bretons en lisant les trois ouvrages, alors que l'alcoolisme, la malnutrition et le manque de soins médicaux sont à l'ordre du jour. Pendant sa vie, Déguignet a connu la misère et ses descriptions de la société bretonne montrent que sa famille n'est pas un cas isolé dans la Bretagne du XIX^e siècle.

Déguignet naît dans la misère et meurt dans la misère : « *Je vins au monde dans de bien tristes conditions.* »²⁸⁸ Son père est ruiné par une mauvaise récolte et dès sa jeunesse, il est obligé d'aller mendier dans les fermes. Pour les paysans bas-bretons, la mendicité forme une réalité quotidienne inévitable: « *nos fermiers [étaient] littéralement inondés, non seulement de mendiants ordinaires mais de pillards, de voleurs, et de véritables bandits.* »²⁸⁹ Les années de mauvaises récoltes, leur nombre augmente encore.

Tous ces mendiants posent souvent des problèmes pour les fermes, mais on ne peut presque pas les refuser, car ils sont vus comme des saints, ils peuvent bénir ou bien maudire les fermes. Déguignet explique :

'En Basse-Bretagne', a dit un chercheur de légendes bretonnes, 'les pauvres sont les rois fainéants du pays. Leur royauté est du droit divin, on les vénère comme proches parents de Dieu ; on se considère comme tenu de les héberger ; on se donne bien garde de les maltraiter. Ils vous abordent avec un patenôtre et vous quittent avec une bénédiction et vous êtes leur obligé.'²⁹⁰

Les paysans croient aux malédictions des mendiants et n'osent donc pas refuser de les aider. Mais ce système montre aussi le caractère charitable des Bretons. Malgré la pauvreté, les habitants essaient de s'aider entre eux.

Flaubert et Du Camp rencontrent également des mendiants pendant leur voyage dans le

288 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, p.26.

289 *Ibidem*, p.41.

290 *Ibidem*, p.70.

Finistère. Flaubert fait surtout remarquer leur ténacité, ce qui le dérange. Il regrette les mendiants des autres régions qui restent polis. Il décrit les mendiants bas-bretons :

Dès que vous arrivez quelque part les mendiants se ruent sur vous, et s'y cramponnent avec l'obstination de la faim. Vous leur donnez – ils restent – vous leur donnez encore – le nombre s'accroît – bientôt c'est une foule qui vous assiège – vous avez beau vider votre poche jusqu'au dernier liard, ils n'en demeurent pas moins attachés à vos flancs, occupés à réciter leurs prières, lesquelles sont malheureusement fort longues et heureusement inintelligibles. Si vous stationnez, ils ne bougent ; si vous vous en allez, ils vous suivent : rien n'y remédie, ni discours, ni pantomime : on dirait un parti pris pour vous mettre en rage ; leur ténacité est irritante, implacable.²⁹¹

Mais même ceux qui n'ont pas besoin de mendier connaissent souvent la pauvreté. La nourriture est généralement composée de pommes de terre, de pain noir et de galettes de blé noir. La viande est une exception, ainsi que les légumes frais. Selon Déguignet, les paysans croient même qu'ils n'ont pas besoin de légumes. Les Bretons ont l'habitude de donner à manger aux invités, mais quand Déguignet arrive chez une connaissance, elle ne peut rien lui offrir, même dans la saison des récoltes « *il n'y avait pas une seule pomme de terre ni un seul légume dans la ferme, et pas un seul grain au grenier, le peu de blé qu'on avait récolté avait été vendu immédiatement.* »²⁹² La nourriture devient tellement rare qu'elle devient un enjeu dans les affaires politiques, comme nous l'avons vu, on distribue à manger pour avoir plus de votes.

Les maladies sont alors nombreuses, alors que l'encadrement médical est de mauvaise qualité. Déguignet tombe malade à plusieurs reprises, mais sa mère se fait conseiller par des sorciers ou encore par le tisserand. Ce n'est que dans des cas vraiment graves que les gens sont envoyés à l'hôpital. Le taux de mortalité infantile est très élevé suite à la misère : « *mon frère et ma soeur vinrent à mourir, par suite sans doute des misères et des privations qu'ils eurent à endurer dans ce cloaque infect de la rue Vili [rue bien connue à Quimper pour sa pauvreté et sa malpropreté].* »²⁹³ Que ceci fasse partie de la vie quotidienne des habitants, devient clair dans la réaction de ses parents. Ils sont plutôt contents, parce qu'il y aurait deux anges de plus au ciel pour veiller sur eux.

Toute la misère engendre un autre problème social qui tourmente la région : l'alcoolisme. Déguignet en parle : boire fait partie des habitudes. On offre toujours du cidre aux invités et chaque occasion se prête à boire : « *Mes compagnons, s'ils ne savaient guère courir, ils savaient bien boire.* »²⁹⁴ Selon Déguignet, l'Église ne semble pas s'inquiéter de ce problème social, les curés ne

291 Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs*, p.375.

292 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.289.

293 *Ibidem*, p.27.

294 *Ibidem*, p.303.

voient pas de mal dans l'ivrognerie. Lui-même est concerné directement quand sa femme aussi devient alcoolique. Elle utilise tout son argent pour se procurer de l'alcool et sa maladie causera également sa mort en 1883.

3.2.5 L'homme dans son environnement

Dans le chapitre précédent, nous avons noté le rôle important de la nature dans les trois ouvrages français. Les auteurs donnent une image romantique de la nature bretonne, elle forme une source d'inspiration, un lieu pour s'évader. Dans ce paragraphe, nous verrons de quelle manière la relation entre l'homme et la nature est décrite dans les *Mémoires* de Déguignet. Nous étudierons d'abord comment les paysans voient la nature et comment ils gèrent leurs fermes. Ensuite, nous nous occuperons du rôle que joue la nature pour Déguignet.

L'agriculture

Flaubert et Balzac tracent l'image du paysan naïf et maladroit, qui a une relation ambiguë avec ses terres. Déguignet décrit également les paysans parmi lesquels il vit une grande partie de sa vie. Il confirme que, souvent, les paysans ne comprennent pas comment travailler la terre. Ils utilisent de la cendre de bouse de vache comme engrais : « *Cette cendre était très recherchée alors par les cultivateurs pour mettre avec le blé noir, en ce temps où le noir animal et les phosphates naturels qui rendent aujourd'hui tant de services à l'agriculture, étaient inconnus chez nous.* »²⁹⁵ Les superstitions jouent un rôle dans l'agriculture aussi, les maladies sont attribuées au diable et il faut semer pendant certaines journées bien précises.

Les traditions sont plus importantes que les nouvelles techniques. Un professeur d'agriculture français vient s'installer pour apporter aux Bretons des techniques afin de mieux cultiver la terre, mais « *les paysans se souciaient peu alors d'apprendre quoi que ce soit en agriculture ni ailleurs. La vieille routine, pas autre chose.* »²⁹⁶ Ils se demandent comment un non-paysan, qui ne parle même pas le breton, peut donner un enseignement agricole.

Déguignet est perçu de la même manière quand il commence à travailler dans sa propre ferme. Son entourage le surveille de près et ne prend pas au sérieux ses efforts. On se moque de lui, et quand la ferme commence à connaître de la prospérité, les gens attribuent ce succès encore une fois au diable : « *Ce pré rouge, subitement transformé en pré vert, ne pouvait être non plus qu'un tour de Satan mon*

295 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, pp.48-49.

296 *Ibidem*, p.87.

ami. »²⁹⁷ L'auteur se moque des paysans qui restent dans la routine, pour lui, ils sont trop stupides pour apprendre de nouvelles choses et là où les auteurs français attribuent une partie des problèmes à la pauvreté des paysans, Déguignet inverse cette idée et avance que les paysans sont pauvres à cause de leur ignorance et de leur entêtement à rester dans la méconnaissance du progrès.

Une image romantique

La nature n'est pas uniquement une source de nourriture pour Déguignet. Quand il rêve de retourner en Bretagne, c'est à la nature qu'il pense. Après son service militaire, il songe à aller habiter dans une vallée inhabitée, loin des hommes, pour cultiver des abeilles. Comme les adeptes du Romantisme, Déguignet cherche l'inspiration dans la nature.

Son entourage ne lui rend pas la vie facile, il a alors besoin de divertissement. Un moyen pour prendre de la distance par rapport à son quotidien est la littérature :

J'avais des livres, et des beaux mêmes, en plusieurs langues, les langues que je connaissais, je m'étais aussi abonné à un journal agricole, quand j'entendais la belle-mère attaquer comme elle faisait à chaque instant mes nouveautés, je prenais mon journal ou un livre, et je laissais aller sa langue comme si je n'avais pas entendu ou rien compris.²⁹⁸

La nature est également un moyen pour lui d'oublier ses problèmes. Le jour de son mariage, l'animation lui devient insupportable et il s'en va. Dès qu'il n'est plus parmi les gens, il se sent mieux : « *L'air frais du bois me fit du bien.* »²⁹⁹ La nature est un lieu d'inspiration, qui permet à son imagination de s'évader : « *En aussitôt mon spiritus, mon être immatériel qui ne se repose jamais, partit en voyage à travers le monde, à revoir tous les pays où j'avais passé.* »³⁰⁰

Stendhal, Flaubert et Du Camp viennent en Bretagne pour contempler la campagne et la mer. Tout comme eux, Déguignet a une relation proche avec la nature et quand il fait l'amour avec sa femme pour la première fois, il semble s'inspirer des histoires romantiques, il l'amène dehors : « *Et nous nous trouvions là, au milieu de ce bois, dans ce nid d'amour, loin des regards indiscrets, deux êtres pleins de vie, de santé et de sève.* »³⁰¹ Une scène qui pourrait être directement copiée d'un roman de l'époque.

Déguignet accorde pourtant beaucoup moins d'importance à la nature que les quatre auteurs

297 Déguignet, J.-M., (2000), *Mémoires*, p.341.

298 *Ibidem*, p.338.

299 *Ibidem*, p.330.

300 *Ibidem*, pp.330-331.

301 *Ibidem*, p.333.

français. Ceci est lié au fait qu'il est né dans cette région, il connaît bien les environs et ne voit plus la nature de la même manière que les citadins. Nous le remarquons lorsque Déguignet parle de la mer. Il se rend compte du fait qu'il s'est habitué aux tempêtes : « *La Mer Noire était mauvaise. Elle formait d'énormes montagnes roulantes et par de suite des ravins profonds et ces montagnes roulantes donnaient de rudes secousses à nos navires [...] Quoique ce spectacle parût effroyable à beaucoup de mes camarades qui n'avaient jamais vu la mer en fureur, pour moi il n'était simplement qu'amusant.* »³⁰²

Bien évidemment, les Bretons ont une image tout à fait différente de leur nature que les visiteurs. Les étrangers viennent habituellement pour contempler les belles côtes et la campagne : la Bretagne a une bonne réputation en ce qui concerne la beauté de la nature. Les auteurs français ne semblent pas vraiment chercher à connaître et à décrire les environs bretons comme ils le sont en réalité, mais plus à retrouver les stéréotypes qu'ils connaissaient déjà avant de faire leur voyage en Bretagne.

302 Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires*, pp.146-147.

CONCLUSION

Déguignet se sent étranger dans sa propre région, ce qui lui permet de regarder la Bretagne comme un visiteur : il prend de la distance des habitudes bretonnes. Il observe des traits de caractère des Bretons dans ses *Mémoires*. Mais il a vécu une grande partie de la vie dans cette région, a été élevé par des Bretons et la Bretagne fait partie de son identité culturelle.

Les remarques de Déguignet sur les Bretons montrent beaucoup d'analogies avec celles des auteurs français. Ils soulignent tous le caractère naïf et ignorant des Bretons. Les croyances font partie de la vie quotidienne et dans l'agriculture, les traditions restent plus importantes qu'une approche scientifique. L'Église a une grande influence sur les décisions des gens, ce qui entraîne que la région n'évolue guère. La tradition forme ainsi une source féconde pour les chercheurs.

Déguignet met également l'accent sur quelques thèmes sociaux que les auteurs français ne semblent pas avoir perçus pendant leurs voyages dans la région. La pauvreté est un problème pour de nombreux Bretons. La mendicité est même vue comme un véritable métier. L'histoire personnelle de Déguignet confirme le fait qu'un des rares moyens de réussite pour un Breton est de quitter la Bretagne : l'armée forme alors une grande opportunité pour les paysans du Finistère.

CONCLUSION

La Bretagne est relativement indépendante des peuples et des pays voisins jusqu'au XVIII^e siècle, même quand la région est intégrée dans le royaume français. Pendant cette période, le peuple breton ne connaît pourtant pas un vrai sentiment d'unité, il n'y a pratiquement pas de sentiment patriotique pour sa région. Pendant la période du XI^e au XIV^e siècle, une première image des Bretons se crée. Ils ont la réputation d'être sauvages, violents, querelleurs et pilliers. Cette image persiste jusqu'à après la Révolution, ils sont vus alors comme un peuple inculte et superstitieux. Pendant le XIX^e siècle, la Bretagne a plus de contact avec la France et c'est à cette époque qu'elle commence à se construire sa propre identité.

Dans le deuxième chapitre, nous avons analysé trois ouvrages d'auteurs français : *Les Chouans*, *Mémoires d'un touriste* et *Par les champs et par les grèves*. Les quatre auteurs se focalisent sur différents aspects de la société bretonne. Dans leurs descriptions, ils montrent certaines ressemblances. Un point commun qui revient dans les trois ouvrages est l'importance des traditions et de la religion. Selon les auteurs, ceci maintient les Bretons dans l'ignorance. Le progrès et la rationalité n'ont guère de place dans cette région. Sous l'influence du Romantisme, les auteurs français manifestent un intérêt pour cette nature.

Leurs avis divergent quand ils abordent la langue bretonne. Stendhal, Flaubert et Du Camp la traitent comme une langue à part, avec le même statut que les autres langues, alors que pour Balzac, ce n'est qu'un dialecte. Tous ceux qui parlent le breton, ou qui parlent mal le français, sont vus comme des personnes stupides et abruties. Une autre divergence entre les auteurs se révèle dans *Les Chouans*. Balzac y décrit les Bretons plutôt comme des aventuriers, prêts à se battre pour n'importe quelle cause. Chez les deux autres auteurs, les Bretons ne s'occupent guère que de leur propre commune et tout ce qui se passe en dehors attire moins d'attention. Balzac semble se baser directement sur les stéréotypes existant depuis le XI^e siècle et ne cherche pas à réfuter cette image.

Nous pouvons constater que la Bretagne est généralement vue comme une région exotique dans les trois ouvrages. Stendhal, Flaubert et Du Camp insistent surtout sur les différences culturelles entre la France et la Bretagne. Pour mieux les comprendre, Flaubert essaie à plusieurs reprises de se mettre à la place des habitants. Pour Balzac, les terres bretonnes ainsi que les habitants forment un décor parfait pour son histoire : ils sont à la fois exotiques et tout de même proches des Français. Pour les quatre auteurs, c'est une région à l'écart, où l'on parle une langue tout à fait différente du français et où le progrès et la science n'ont pas pénétré la vie quotidienne.

Jean-Marie Déguignet montre une double attitude envers sa région natale. D'une part, il méprise les habitants pour leur naïveté, leur ignorance et leur confiance absolue en l'Église. Il se sent une exception parmi ces gens, et insiste tout au long du récit sur leur stupidité. D'autre part, il éprouve une sorte de nostalgie pour la Bretagne, notamment pendant ses missions à l'étranger. Dans ces cas, il relativise leur méchanceté en disant que les gens dans les autres communes sont beaucoup plus polis que dans la sienne. Il a clairement un lien spécial avec la nature bretonne. Il se sent le plus à l'aise quand il est en contact direct avec elle. Il apprécie la nature bretonne, mais vit en désaccord avec les Bretons.

Le récit de Déguignet montre des points communs avec ceux de Balzac, Stendhal, Flaubert et Du Camp. Ils sont d'accord sur l'influence de la religion et de l'Église sur les Bretons. Tous insistent sur l'abus et la manière dont elle essaie de garder son influence. L'image de la Bretagne est celle d'une région dominée par l'Église et la religion. L'importance des traditions sur laquelle insistent tous les auteurs est liée à la pression religieuse. Selon eux, la Bretagne est une région où le temps s'est arrêté. Les auteurs sont également d'accord sur l'importance des connaissances des langues. Il faut savoir parler le français afin de pouvoir monter sur l'échelle sociale. Déguignet méprise ceux qui ne parlent que le breton, ils n'auraient rien d'intéressant à dire. Nous avons déjà remarqué une telle attitude chez Balzac.

Une différence entre la vision des Français et celle de Déguignet réside dans la perception de la nature bretonne. Alors que les Français sont fortement influencés par le Romantisme et que la nature forme une véritable source d'inspiration pour eux, pour Déguignet elle est moins exotique. Pour les Français, le Breton fait partie de la nature. Déguignet voit moins cette concordance, car il n'a pas de vision objective et distante de la nature bretonne. De plus, Déguignet met surtout l'accent sur l'aspect social, la misère dans laquelle vivent les Bretons. Certes, les Français mentionnent les mendiants, les paysans pauvres et le dur travail des marins, mais sans réaliser la gravité de la situation. Nous pouvons alors conclure que l'identité culturelle bretonne est partiellement perçue de la même manière dans les ouvrages français que dans celui de Déguignet.

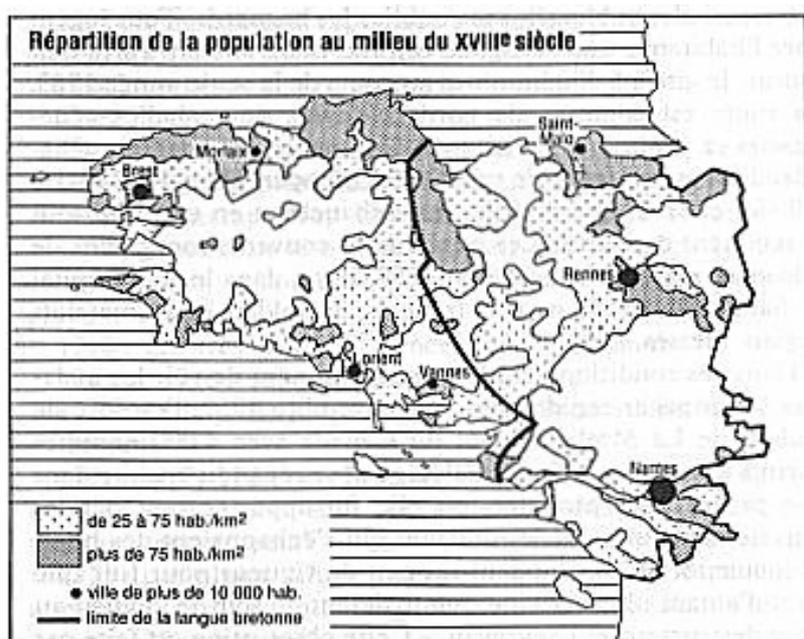
Il reste à se demander si le stéréotype du Breton, qui se développe à partir du XIV^e siècle, restera le même après tous les changements qu'amène le XX^e siècle. Ces développements invitent-ils les Français à découvrir une Bretagne mal connue auparavant ? Les Bretons s'ouvrent-ils au progrès scientifique et perdent-ils leurs moeurs et traditions ? Dans une future étude, il faudra alors considérer la manière dont la Bretagne est représentée dans la littérature française et bretonne, mais aussi dans les nouveaux médias comme le cinéma, la télévision et l'Internet. Les Bretons sont-ils toujours perçus comme des arriérés ou cette image évolue-t-elle ?

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, B., (2003), *Imagined communities : reflections on the origin and spread of nationalism*, Verso, Londres. Première édition 1983.
- Andréoli, M., (1999), *Lectures et mythes : Les Chouans et Les Paysans d'Honoré de Balzac*, Editions Champion, Paris.
- Balcou, J., (1987), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Tome II : Romantisme et littératures populaires*, Champion, Genève.
- Balzac, H., de, (1960), *Correspondance Tome I (1809- Juin 1832), textes réunis classés et annotés par Roger Pierrot*, Éditions Garnier Frères, Paris.
- Balzac, H., de, (1961), *Les Chouans ou la Bretagne en 1799, présenté par Jean dela Varende*, Éditions Gallimard, Paris.
- Bertho, C., (1980), 'L'invention de la Bretagne: genèses sociale d'un stéréotype' in Actes de la recherche en sciences sociales, vol.45, novembre 1980, pp.45-62.
- Boyer, M., (2005), *Histoire générale du tourisme du XVIe au XXIe siècle*, L'Harmattan, Paris.
- Brékilien, Y., (1966), *La vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*, Librairie Hachette, Paris.
- Broudic, F., (1995), *La pratique du breton de l'Ancien régime à nos jours*, Presses universitaires Rennes, Rennes.
- Broudic, F., (1999), *Histoire de la langue bretonne*, Presses universitaires Rennes, Rennes.
- Calvet, L-J., (1974), *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie*, Payot, Paris.
- Caron, F., (1997), *Histoire des chemins de fer en France, Tome premier : 1740-1883*, Librairie Arthème Fayard, Paris.
- Chédeville, A., et Croix, A., (1996), *Que sais-je? Histoire de la Bretagne*, Presses universitaires de France, Paris. Première édition en 1993.
- Coste, D., et Hébrard J., (1991), *Vers le plurilinguisme? École et politique linguistique*, Librairie Hachette, Paris.
- Cruciani, F., (1973), *Stendhal*, Collection 'Les Géants', Éditions Pierre Charron, Paris.
- Cuvelier, P., (1998), *Anciennes et nouvelles formes de tourisme*, L'Harmattan, Paris.
- De Palmaert, A., (2005), *Un siècle de bords de mer*, Éditions Ouest France, Rennes.
- Déguignet, J-M., (2000), *Mémoires d'un paysan Bas-breton, Édition établie par Bernez Rouz*, Éditions An Here, Ar releg-Kerhuon. Première édition 1998.
- Didier, B., (1977), *Stendhal : Chroniques italiennes*, Garnier-Flammarion, Paris.
- Flaubert, G. et Du Camp, M., (1987), *Par les champs et par les grèves. Édition critique par Adrienne J. Tooke*, Librairie Droz, Genève.
- Gourvil, F., (1960), *Théodore-Claude-Henri Hersart de La Villemarqué (1815-1895) et le 'Barzaz Breiz' (1839-1845-1867)*, Imprimeries Oberthur, Rennes.
- Guyot, A. et Massol, Ch., (2003), *Voyager en France au temps du Romantisme : poétique, esthétique, idéologie*, ELLUG, Grenoble.
- Hall, S., (1996), *Questions of cultural identity*, SAGE publications, Londres.
- Hallouin, C. et al., (1995), *Encyclopédie Bordas, Volume VIII: Pompe – San Francisco*, SGED, Paris.
- Lagrée, M., (1992), *Religion et cultures en Bretagne (1850-1950)*, Librairie Arthème Fayard, Paris.
- Le Coadic, R., (1998), *L'identité bretonne*, Presses universitaires de Rennes, Rennes.
- Le Gallo, Y., (1991), *Clergé, religion et société en Basse-Bretagne de la fin de l'Ancien Régime à 1840, tome premier*, Les Éditions ouvrières, Paris.
- Le Guillou, L., (1989), *Bretagne et romantisme : mélanges offerts à M. le professeur Louis Le Guillou*, Université de Bretagne occidentale, Brest.
- Lottman, H., (1989), *Flaubert : a biography*, Little, Brown and Company, Boston.
- Lottman, H., (1989), *Gustave Flaubert*, Librairie Arthème Fayard, Paris.
- Martinez, M., (1998), *Les romans de Flaubert*, Éditions Seuil, Paris.

- Mayo, P.E., (1974), *The roots of identity : Three national movements in contemporary European politics*, Allen Lane, Londres.
- Minois, G., (1992), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, Librairie Arthème Fayard, Paris.
- Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, Librairie Arthème Fayard, Paris. Première édition 1992.
- Philippa, M.L.A.I. et. al., (2003), *Het etymologisch woordenboek van het Nederlands*, <http://www.etymologie.nl>.
- Stendhal, (1952), *Oeuvres Complètes, Volume VII Mémoires d'un touriste, tome premier*, Pierre Larrivé, Paris.
- Stendhal, (1952), *Oeuvres Complètes, Volume VIII Mémoires d'un touriste, tome second*, Pierre Larrivé, Paris.
- Taillandier, F., (2005), *Balzac*, Folio biographies, Éditions Gallimard, Paris.
- Tylor, E.B., (1958), *The origins of Culture*, Harper & Row Publishers, New York et Evanston.
- Van Tieghem, P., (1979), *Que sais-je? Le Romantisme français*, Presses universitaires de France. Première édition 1944.

ANNEXE 1 La limite de la langue bretonne



La frontière linguistique bretonne au milieu du XVIII^e siècle selon G. Minois³⁰³. Elle est à peu près pareille qu'au XIX^e siècle, mais Stendhal mentionne une différence dans ses *Mémoires d'un touriste*. Selon lui, la partie sud se trouve plus à l'ouest, entre Lorient et Vannes.³⁰⁴

303 Minois, G., (1996), *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.466.

304 Stendhal, (1952), *Oeuvres complètes, Volume VIII*, p.22.